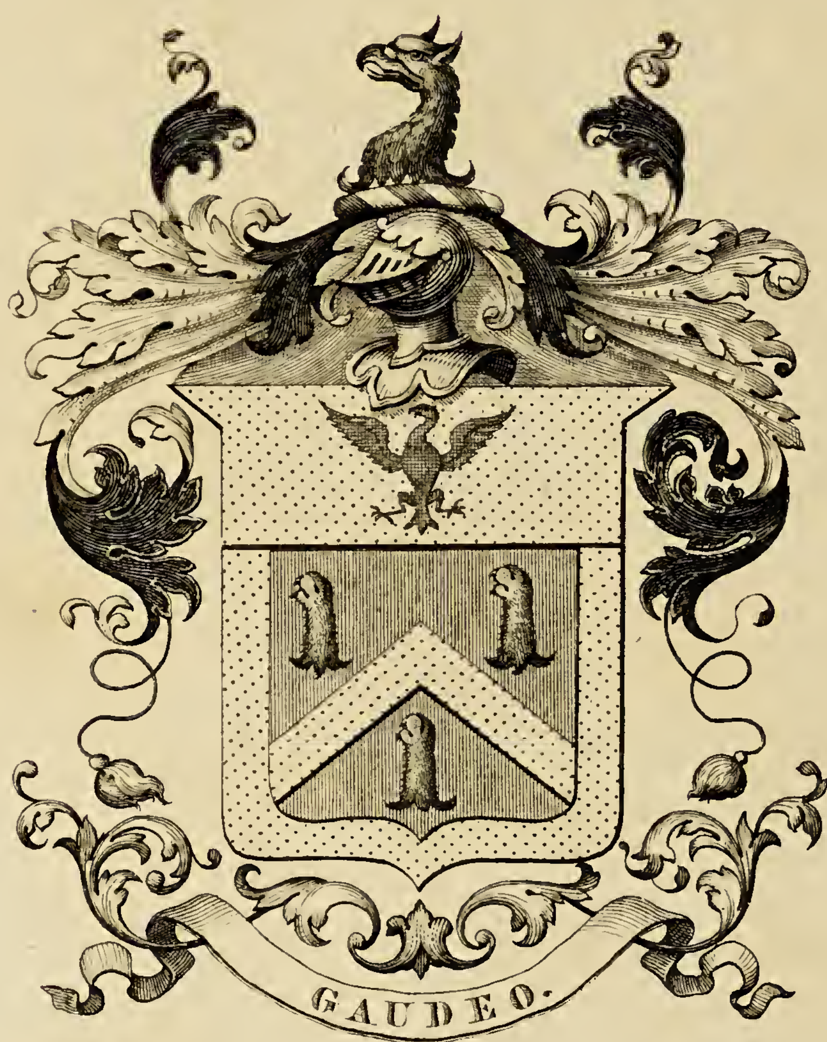
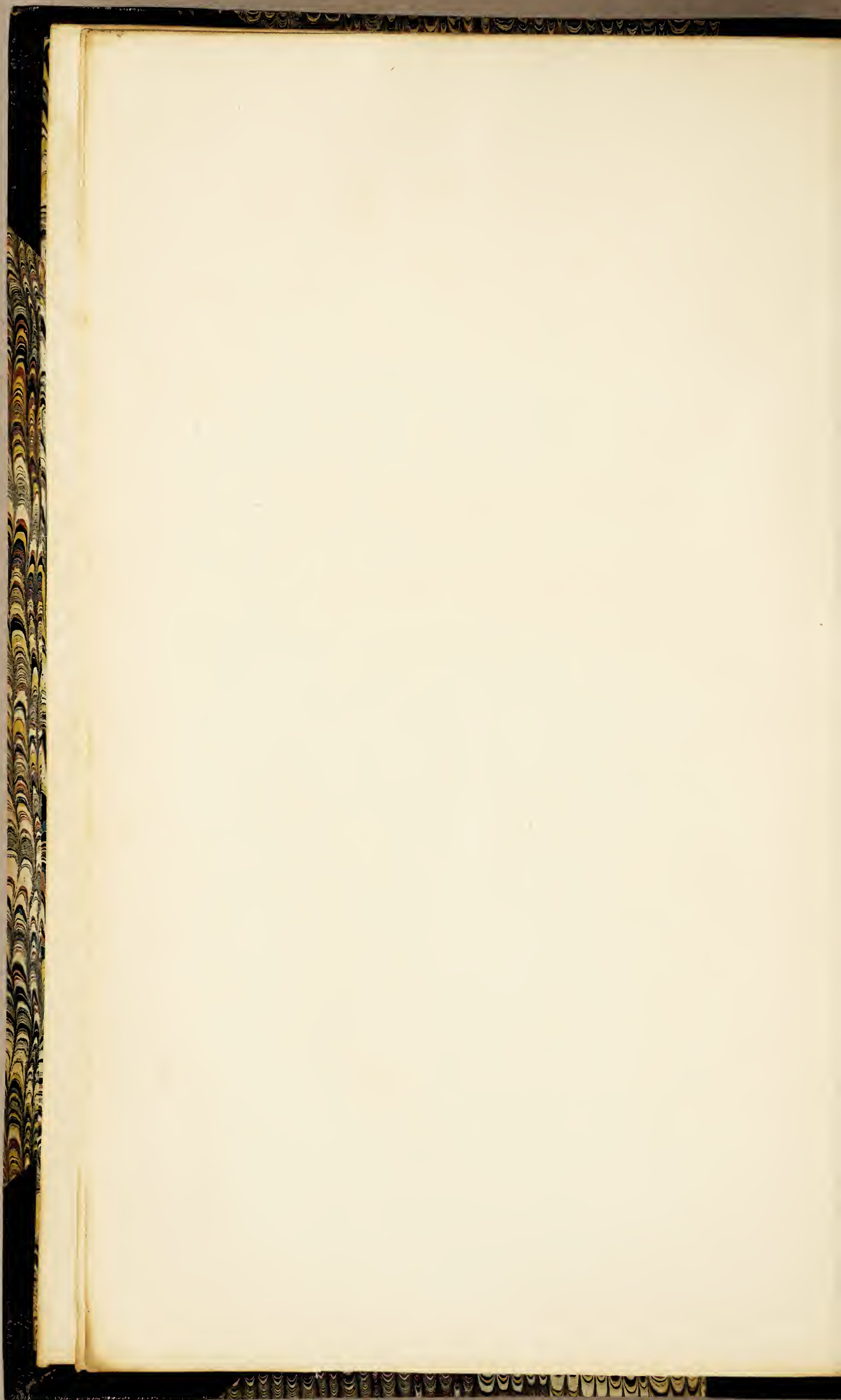



GAUDEO.





VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DES ÉTATS-UNIS.

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DES ÉTATS-UNIS,

A BATH, WINCHESTER,

DANS LA VALLÉE

DE SHENANDOAH, etc., etc.,

Pendant l'Été de 1791.

SECONDE ÉDITION,

Augmentée de descriptions et d'anecdotes sur la vie militaire et politique de Georges Washington.

PAR FERDINAND-M. BAYARD,

De la Société libre des Sciences, Lettres et Arts de Paris.

Un objet plus doux invitait mon esprit à la contemplation ; c'était le bonheur d'hommes simples, vivant dans l'abondance des choses premières. (*Page* 28).

A PARIS,

Chez BATILLIOT frères, Imprimeurs-Libraires, rue du Foin-Jacques, N°. 11.
A Toulouse, chez SENS, Libraire.
A Strasbourg, chez LEVRAULT, Libraire.
A Poitiers, chez CATINEAU, Libraire.
A Brest, chez BELLOY KARDOWIK, Libraire.

AN VIe.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Quand je publiai mon Voyage, l'esprit de parti avait substitué à cette libéralité, qui doit caractériser l'homme de lettres, un cagotisme politique qui, comme le religieux, rétrécit l'âme et l'esprit. Le citoyen Laharpe, invité à annoncer mon Ouvrage, repondit *que son auteur était un impie dont il ne voulait pas entendre parler*. Plusieurs journalistes, qui ne le valaient pas, l'imitèrent; en sorte que, dans le parti révolutionnaire de l'an 5, les hommes de mérite et les grimauds refusèrent au libraire de lui payer, par l'annonce, la valeur des exemplaires qu'il leur avait donnée à cette condition.

Deux journalistes, de ce parti, payèrent leurs dettes. Le rédacteur du *Déjeûner* essaya de me donner un grand

ridicule, pour avoir proposé d'ériger des statues aux fondateurs d'une République devant laquelle la terre s'abaisse de respect, et qui tient en ses mains les destinées du monde.

Le rédacteur du *Nouvelliste Littéraire des Sciences et Arts* pensa que le ridicule n'était pas un châtiment proportionné à l'offense que j'avais commise ; en conséquence, il prononça, contre mon Ouvrage et son auteur, la sentence suivante : « on désirerait peut-» être que l'auteur *eût laissé*, *un peu* » *plus*, *la philosophie de côté* dans la » composition de son Ouvrage, qui » perd, au lieu de gagner, *sous la pe-* » *tite couche philosophique.* Le char-» latanisme n'a qu'un tems; et bientôt » on se verra dans la nécessité *de ban-* » *nir des terres de la République* cette » philosophie tant vantée, et à laquelle » nous avons de si merveilleuses obli-» gations. *On voit avec plaisir que ce* » *tems n'est pas fort éloigné* ».

tes par le sentiment qu'il a du beau, j'ai laissé à ma seconde édition les taches de la première.

On m'a reproché de n'avoir pas assez parlé du général Washington, devenu très-intéressant par la situation politique des États-unis. Ce reproche serait fondé si quelquefois la discrétion n'était pas un devoir. D'ailleurs, pour bien juger les hommes en place, il faut les voir descendre du rang élevé où la fortune les a placés ; la vérité les saisit alors, et les rivaux, ainsi que les courtisans, les abandonnent au jugement de leurs pairs.

Cet ex-président, quoique dans la classe des simples citoyens, exerce une grande influence dans les affaires publiques ; il est donc nécessaire à l'intérêt des deux peuples, que le prestige qui l'entourait disparaisse. Il faut apprécier ses vues, afin que ceux qui doivent leur élévation à leur servilité partagent le mépris qu'on doit aux erreurs de

Georges Washington, ou s'affranchissent du joug de son patronage. Personne n'ignore que *John Adams*, président des Etats-Unis, a été élu par le parti de l'ex-président.

Les données que j'ai obtenues sur *Washington*, sont orales et écrites : je dois les premières à des officiers Américains ainsi qu'au premier agent diplomatique envoyé par la France. Les secondes ont été puisées dans un recueil de lettres attribuées à l'ex-président. L'harmonie qui règne entre les assertions des officiers Américains, celles de l'agent Français, et les lettres, m'ont déterminé à citer ces pièces quoique *Washington* les ait désavouées.

J'ai en outre ajouté la description de lieux compris dans l'espace que j'ai parcouru : c'est avouer une faute ; mais quand on voyage sans projet d'écrire, on n'a pour matériaux que des reminiscences fugitives, et on est exposé à faire des omissions.

INTRODUCTION.

Je me suis proposé de peindre les mœurs des Américains et leurs habitudes domestiques. Je crois avoir rempli ma tâche ; mais une autre plus difficile se trouvait inséparable de la première ; c'était d'éviter la monotonie que la régularité des traits présente. Il suffisait d'être impartial et observateur médiocre pour le premier objet ; le second demandait des talens , une imagination féconde , un goût exercé.

L'homme ne nous intéresse vivement que quand il est passionné , ou que l'originalité de ses traits pique notre curiosité : hors ces deux cas , il est si semblable à lui-même , si uniforme , que ce n'est pas la peine de lire un ouvrage qui ne fait que nous retracer le spectacle dont nous jouissons chaque jour.

Un peuple doux et simple intéresse

un moment, c'est un ruisseau limpide qui fuit lentement et sans murmure; mais nos goûts sont tellement altérés, que cette aimable uniformité deviendrait bientôt insipide, il faudrait donc, sous peine d'ennuyer, présenter l'histoire morale d'un peuple comme celui-là, dans le plus court espace possible. Il faudrait encore dédommager l'amour-propre du lecteur, continuellement choqué par des comparaisons qui ne seraient pas à son avantage.

Tous les voyageurs ont eu l'attention de faire des rapprochemens, et comme ils étaient lus par des hommes qui étaient juges et parties, ils ont eu l'art de satisfaire l'amour-propre, lors même qu'il semblait devoir être le plus vivement offensé. Un anglais fait des caricatures pour conserver à ses concitoyens l'imaginaire supériorité dont ils se vantent.

Crèvecœur, Chatelux et Brissot ont publié des ouvrages sur les États-Unis.

Le premier donna plus à la fiction qu'à la vérité, et le second ne s'occupant que des rapports qui intéressaient les désœuvrés d'une nation vieillie, a placé les Américains sous un point de vue qui ne leur convenait point. C'était un moyen infaillible de mettre les rieurs du côté du courtisan. Chatelux a écrit avec un ton de suffisance qui laisse l'empreinte de l'ironie sur tout ce qu'il touche. Avec tous ces défauts, il est plus instructif que Crèvecœur : celui-ci écrivit un roman très-agréable, que le docteur *Franklin* a pris la peine de censurer (1). « C'est au même principe » (sa simplicité), dit le docteur, » qu'il faut attribuer son affection » pleine de partialité pour les Quakers, peut-être parce que le peu de » Quakers qu'il aura vus dans son voisinage auront été tels qu'il les dé-

(1) Recherches historiques et politiques sur les États-Unis.

» crit » ; et dans un autre endroit, il ajoute : « Il ne faut pas croire que » ce qu'on peut dire avec vérité d'une » partie des États-Unis, on le puisse » dire de toutes. Un européen qui s'at- » tendrait à trouver dans la ville de » Philadelphie, dans son voisinage, » ainsi que dans les autres parties les » plus habitées de la Pensilvanie, les » mœurs dont le cultivateur américain » fait la peinture, se tromperait sin- » gulièrement ; mais quiconque aura » voyagé en Europe et remarqué la » différence considérable qui se trouve » seulement dans la même province, » entre les mœurs des grandes villes, » celles des villages, des campagnes » ouvertes, et sur-tout celles des ha- » bitans des montagnes, qui vivent » clair-semés, n'aura pas de peine à » se représenter à-peu-près ce qu'elles » sont dans les États-unis ».

M. Jefferson m'écrivait en 1788 : » M. de Crèvecœur vous a fait voir

Mais il me tarde de présenter aux littérateurs patriotes le tribut de ma reconnaissance, pour leur critique utile, et pour tout ce que je dois d'obligeant à leur amour des lettres, et au sentiment de leur force. Le citoyen Lachabaussière, dans *la Décade Philosophique*, et le citoyen J. J. Leuliéte, avantageusement connu par sa réfutation de *Laly-Tolendal*, ont eu la bonté de parler de mon Voyage : l'un des rédacteurs du Mercure français en a donné deux extraits dans les numéros 19 et 20 de l'an 5. Il m'a reproché l'emploi de mots nouveaux. J'avoue que ce reproche était fondé, mais j'ai vu avec étonnement dans sa citation plusieurs mots employés par J. J. *Rousseau* (1).

Je crois que l'adoption que fait un grand écrivain d'un mot, suffit pour qu'il prenne place dans le dictionnaire de la langue française. L'Académie, qui n'e-

---

(1) Oculé, promiscuité.

xiste plus, se laissait vaincre par l'usage et le titre des hommes qui présentaient un nouveau signe; mais aujourd'hui quel corps décidera quand et comment notre langue sera moins verbeuse, à quelle époque le secours des lentes périphrases deviendra aussi inutile qu'il est fatal aux traducteurs de Tacite, de Milton et de Shakespear ?

Le monde moral n'est pas entièrement exploré (1); il présente peut-être, à l'œil propre à les faire, autant de découvertes que le monde physique. Pourquoi donc tout moyen de caractériser un sentiment serait-il refusé au moraliste, au philosophe, à l'auteur dramatique, au romancier, quand le chimiste et le physicien le possèdent ?

Ni néologisme, ni servitude; mais

---

(1) *Explorateur;* celui qui va à la découverte d'un pays pour en connaître l'étendue, la situation, etc. Il s'emploie pour désigner celui qu'on envoie dans les Cours étrangères pour en découvrir les sentimens, les manières de penser; etc. (*Dictionnaire de l'Académie*).

la néologie convient aux Républiques : elle rendit la langue grecque complète et sonore ; elle enrichit journellement la langue anglaise, lui a donné ce caractère mâle qui la distingue, et qui la rend propre aux discussions politiques. Un écrivain anglais est un homme libre, comme l'a dit Voltaire ; un écrivain français doit l'être également. La langue que nous parlerons sera plus célèbre que celle des grands hommes du siècle de Louis XIV ; et je ne vois pas pourquoi on sacrifierait aux talens les progrès que doit faire le génie de la liberté. Notre ordre social pouvant varier tous les neuf ans, il faut que notre langue soit susceptible de fournir les signes qui désigneront ces altérations.

J'assure l'estimable auteur du *Mercure Français*, auquel je présente quelques idées sur la liberté des citoyens de la République des Lettres, que je redoute autant que lui la licence de certains auteurs qui donnent des synony-

nimes pour des expressions neuves.

L'un des rédacteurs de *la Clef du Cabinet des Souverains*, dans le N°. 212 de ce journal, a pallié mes fautes avec la grâce qui distingue tout ce qui sort de sa plume : « Un goût sevère, » dit-il, en effacerait quelques lignes » où le spectacle d'autres campagnes et » d'un autre ciel lui a offert des scènes » qu'il a décrites d'un style très-poé- » tique, et qui contrastent avec le calme » du peuple, dont il retrace les mœurs; » mais le sentiment qui l'inspire est » toujours si aimable, que je ne me » déterminerais pas volontiers à être » aussi difficile ».

Fort de l'opinion du citoyen *Pomereuil*, connu des littérateurs par son Histoire de la Corse, des savans par ses travaux utiles au plus puissant agent (1) de nos victoires, et des artis-

(1) Le citoyen *Pomereuil* est général d'artillerie ; il n'y a pas un officier de cette arme qui ne sache combien elle lui doit.

» notre beau côté ; je prends la liberté » de vous envoyer une petite brochure » de M. Franklin, où vous verrez que » tout n'est pas de ce caractère-là chez » nous. Enfin, qu'aussi bien que les au- » tres nous avons du bon et du mauvais. » Il serait sage de l'examiner de plus » près avant de se décider tout-à-fait ».

Brissot, réunissant aux vues du moraliste celles de l'homme d'état, a embrassé un champ plus vaste, et présente des résultats très-intéressans. Ami des constitutions libres, des goûts simples, des bonnes mœurs, il était fait pour bien observer un peuple neuf, et il a saisi avec justesse l'ensemble de ses traits. La partie de son ouvrage, consacrée au commerce, est complète ; elle fait oublier celui du lord Sheffield (1), très-estimé en Angleterre, et dont les négocians de Rouen ont fait imprimer la traduction. On peut lui reprocher sa

---

(1) Observations on the commerce, etc.

partialité pour les Quakers ; mais elle est d'autant plus excusable, qu'il avait été leur défenseur. C'est ainsi que quelques âmes se lient elles-mêmes, quand elles chargent les autres des liens de la reconnaissance. Si l'auteur du *Nouveau Voyage dans les Etats - Unis* exagéra les torts des Presbytériens, s'il essaya de justifier l'opposition des Quakers à la glorieuse révolution de l'Amérique du Nord, s'il accusa le vertueux *Joseph Reed*, c'est qu'il fut circonvenu et trompé, par ceux-là même qui lui devaient la vérité plus qu'à tout autre. Il est d'ailleurs presque impossible de voyager sans être déçu, quand on est précédé d'une réputation littéraire : elle attire autour du savant voyageur une foule de philosophes spéculatifs, qui connaissent parfaitement les cieux, mais qui tombent, à chaque pas qu'ils font, dans les ruelles de leur petite ville.

Ignotis errare locis, ignota videre
Flumina gaudebat ; studio minuente laborem.

C'est ainsi que j'ai voyagé pour le lecteur. Mon ouvrage est une collection de tableaux rangés par ordre de dates. Cependant, si, parmi ces tableaux, il s'en trouvait quelques-uns assez intéressans par le dessin ou le coloris pour exciter le sentiment d'une généreuse rivalité, j'aurais été très-utile.

Les Européens, pénétrés de l'*estime sur parole* dont jouit William Penn, seront peut-être choqués de la sévérité avec laquelle j'ai traité ce personnage célèbre : ils penseront que le témoignage isolé du *Planteur de Maïs* ne suffisait pas; alors, j'invite mes Aristarques à lire le géographe Morse; ils verront que le bon Penn, quelque occupé qu'il fût des biens spirituels, ne négligeait pas ceux de ce monde; que loin de sa colonie, il s'occupait des moyens d'y conserver son autorité, et que le choix de ses lieutenans a toujours été très-malheureux pour les colons et pour sa réputation. La similitude qui se

trouve entre la conduite de Penn et celle de Didon m'a paru porter un caractère d'évidence qui m'aurait suffi, sans l'autorité de M. Morse et celle de plusieurs citoyens des Etats-Unis, recommandables par leur probité et leur sagesse. Le malheureux chef des Delawares n'avait certainement pas lu les auteurs Grecs, et ne pouvait y puiser une calomnie; mais William Penn, qui les avait traduits pendant ses études dans l'Université de Cambrige, a pu se rappeler la supercherie de la Fondatrice de Carthage, quand il fit des affaires avec les Indiens. Pourquoi contrister ses admirateurs en levant la draperie qui cachait des imperfections? L'illusion était si douce, si innocente! Eh! pourquoi sacrifier la vérité à un homme, quel qu'il soit? Que d'erreurs et de vices ont été sanctifiés par des apothéoses prématurées! Combien d'hommes ont composé avec tel vice, parce que des historiens, courtisans ou fai-

bles, en voilèrent la laideur par respect pour le héros dont il souilla la vie ? Le siècle des béatifications est passé. Les hommes de celui-ci n'obéissent qu'à la raison, et citent à son tribunal ces demi-dieux qu'adora l'ignorante et superstitieuse antiquité.

En exprimant mes justes regrets sur la perte de quelques hommes qui appartiennent à la révolution française, je me suis exposé aux reproches de leurs partisans, pour ne les avoir pas exclusivement loués. Voici ma réponse : Toutes les victimes généreuses, dont le sang a rougi l'échafaud pour la cause de la liberté, ne m'intéressent que par les efforts qu'elles firent pour la fixer dans ma patrie. Je prends envers elles le caractère impartial de la postérité, qui passera rapidement, et avec douleur, sur leurs querelles fatales, pour lire avec transport et reconnaissance l'histoire de leurs travaux communs contre la tyrannie. Je les unis dans mon amour,

comme elles le sont par la mort, comme l'aristocratie les unit dans sa haine, comme nos descendans les réuniront pour les bénir. Le sentiment de la reconnaissance l'emporte sur celui des rivalités, et j'ai oublié les torts pour livrer mon cœur tout entier au culte que nous devons aux fondateurs de la République. Quand la patrie reconnaissante leur élevera-t-elle des statues (1)? Quel beau jour que celui où nos Brutus, nos génies libérateurs, sortant pour ainsi dire de la tombe, respireront parmi nous dans leurs images! le Panthéon couvre de sa masse élégante les froides cendres des grands hommes: là ils sont morts; mais sur les places publiques ils vivent, ils conseillent, ils commandent.

Il y a des crimes si atroces, que les

---

(1) Il est honteux que leurs veuves soient obligées de publier leur honorable indigence; et demandent ce qu'on devrait leur offrir.

plus grands services ne peuvent en effacer le souvenir, et contre lesquels il faut s'élever sans cesse, pour l'honneur de l'humanité, des mœurs et de la vertu : tels furent ceux d'un homme (1) *dont la langue impie se souilla du sang des patriotes. Il dévora les hommes courageux, les adorateurs de la liberté, après avoir usurpé le titre d'incorruptible. Il dédaignait le mépris, l'estime, la haine ou l'amour, pourvu qu'on le craignît et qu'on tremblât quand il commandait. Je l'ai nommé un homme, mais ce n'était qu'une bête féroce*, et son nom m'inspire trop d'horreur pour que je le trace.

---

(1) La République de Platon. L. 8.

VOYAGE

VOYAGE

DANS L'INTERIEUR

DES ÉTATS-UNIS.

CHAPITRE PREMIER.

DANS les États-Unis, comme en Europe, les eaux ne sont pas visitées par les seuls malades ; les plaisirs, et l'amour, y attirent les personnes les mieux portantes et les plus robustes ; mais en Amérique, l'insalubrité de l'air dans les villes, pendant les chaleurs excessives de la canicule, est un motif de plus pour s'y rendre. Les mois de juin, juillet et août sont funestes à l'enfance : l'âge mûr redoute leur dangereuse influence, et tous vont chercher la fraîcheur des bois, des montagnes, et un air plus pur.

Bath, situé à 120 milles de Baltimore, et

à 36 de la belle vallée de Shenandoah, m'offrait un point de halte et de départ, pour visiter cette contrée fertile, où, sous un ciel presque toujours serein, les habitans cultivent une terre généreuse, qui récompense avec libéralité les plus légers efforts de l'industrie humaine.

Je voulais voir cette terre promise, du sein de laquelle s'élève une population innombrable d'hommes aisés et heureux, qui, franchissant bientôt les limites de la vallée, se déborderont sur tout ce qui les entoure et fertiliseront de vastes déserts.

Comme je désirais connaître le peuple américain, avant de revenir dans ma patrie, je pensai que c'était dispersé, qu'il fallait l'observer; que c'était sous ses toits rustiques, dans l'isolement de ses forêts, sur la cime élevée de ses montagnes, qu'on pouvait saisir ses traits caractéristiques, et non dans les villes, où tout est imitation, où les habitans, communiquant sans cesse avec l'Europe, restent toujours imbus des préjugés anglais, et portent, dans leurs habitudes comme dans leurs opinions, les traces des fers qu'ils eurent le courage de briser. Comment connaître d'ailleurs la grandeur future des Na-

tions, apprécier leurs ressources présentes, en calculer le développement progressif, si l'on ne se porte à la source de leurs moyens naturels? Cette source, c'est le sol, l'agriculture: c'est l'attrait que cette industrie, mère de toutes les autres, présente aux hommes.

Que l'Angleterre s'enorgueillisse de sa puissance factice, de cette grandeur dont les élémens sont des crimes, dont la durée n'est possible que par le sommeil des peuples, ou la coupable incurie des gouvernemens! Le tems n'est pas éloigné où l'on sentira la fragilité de cette puissance et de toutes celles qui reposent sur les mêmes bases.

A tous ces motifs de visiter Bath, s'unissait encore celui de soustraire mon épouse et l'enfant qu'elle allaitait, aux vapeurs brûlantes et morbifères de Baltimore. Mde. C—y, que nous connaissions très-superficiellement, avait proposé d'être du voyage, et se chargea de tous les préparatifs.

Le propriétaire d'une voiture de louage, qu'il conduisait lui-même, s'engagea de nous voiturer à raison de 41 francs par tête, y compris le bagage. Cet homme avait deux bons chevaux et une réputation d'adresse

aussi précieuse que l'était celle de ses coursiers : c'était une double recommandation, dont nous sentîmes tout le prix, quand nous nous vîmes engagés dans des routes abominables, où l'on est exposé à chaque seconde à verser sur des éclats de rochers, ou à se voir précipiter dans des fondrières.

Comme en Angleterre, les conducteurs américains s'arrêtent après avoir parcouru trois ou quatre milles, et abreuvent les chevaux. *Jones*, notre conducteur, ne s'oubliait pas pendant qu'on distribuait des seaux d'eau à ses coursiers. Les Américains qui voyagent laissent rarement échapper cette occasion de prendre un *dram* (petit verre d'eau-de-vie) ou une lampée de *grog*. Ces haltes fréquentes, très-désagréables en hiver, sont très-bien entendues pour les chevaux, qui reprennent haleine, et auxquels elles donnent une nouvelle vigueur : je doute même qu'on pût s'en passer, vu la rapidité habituelle avec laquelle ils parcourent les distances qui se trouvent entre les relais.

CHAPITRE II.

Nous descendîmes, pour déjeûner, au moulin d'un Quaker, appelé *Hellicot's Lower-Mill.* La rivière sur les bords de laquelle M. Hellicot a élevé son moulin, est encaissée dans deux chaînes de montagnes peu élevées et incultes. De ces montagnes se détachent des rochers, sur lesquels la main du tems a imprimé la destruction. De petits arbres, fruits informes d'un sol impuissant, s'inclinent presque horizontalement, et balancent leurs têtes chenues, que soutiennent à peine de frêles tiges. Une légère couche de terre végétale couvre un sable jaune que les pluyes balayent dans la rivière. La mousse, des touffes rares de quelque herbe amère et inutile aux troupeaux, tapissent les tristes amphitéâtres, qui par la réflexion des eaux doublent la mélancolie de ce séjour sauvage.

Le fond de la rivière, à peine ébauché, est encore hérissé de débris de rochers que les eaux n'ont encore pu limer. Ces masses s'élèvent au-dessus de la surface du fleuve, et entretiennent, par leur résistance, un

bruit sourd et lugubre, vraiment sépulcral.

La cupidité, sans embellir la demeure de ses esclaves, la leur rend au moins supportable. Le parti qu'on peut tirer d'un moulin, dans ce lieu, rend le propriétaire insensible aux horreurs qui s'y trouvent entassées. Ne voyant que les intérêts pécuniaires, sourd à tous les sons qui ne sont pas ceux de l'or, il vit content dans son affreuse retraite; le bruit des eaux qui rongent les rochers ne trouble point son sommeil.

La maigreur des moutons et des bêtes à cornes attestent la pauvreté de la terre. Un misérable jardin, où toutes les productions semblent être arrachées à l'avarice, des champs où les épis clair-semés laissent le sol à découvert, des plaines incapables de produire des chênes d'une médiocre grandeur, tels sont les tristes objets que présente la campagne depuis Baltimore jusqu'à ce moulin. La terre ne semblait être couverte que de haillons, dans un mois où, pour me servir de l'expression d'un poète anglais, *la nature se pare de sa robe nuptiale.* Les cris aigus du (1) *Cat-Bird* (oiseau chat), le siflement

(1) Ses cris ressemblent aux miaulemens du chat.

des cousins, formaient le détestable concert que nous entendîmes sur cette mer de sable.

J'ai parcouru les plus misérables contrées de la Champagne et de la Bretagne ; mais on ne pourrait sans exagération les comparer à celle où nous nous trouvions.

Notre hôte était parent des Hellicot du Mary-Land, très-connus par le génie inventif qui semble tenir à leur famille. Leurs moulins sont vastes, bien tenus et enrichis d'un très-grand nombre de machines qui suppléent aux bras. Le moulin de notre hôte n'est pas aussi beau que celui de ses parens, appellé *The Upper-Mill ;* mais tel qu'il est, il ne le cède en rien à ceux de ses confrères.

Le blé se monte à l'aide d'une machine dont le jeu est caché : on le distribue dans la pièce la plus élevée, d'où il descend sur les meules. La farine tombe dans une pièce plus basse, et est conduite, à l'aide de machines, dans un lieu où on la charge dans des barils. Ces barils sont enlevés par la machine qui élève les sacs de blé, et chargés dans les chariots.

J'ai vu un manchot qui recevait et déchargeait tout le blé qu'on conduisait à un moulin très-fréquenté.

On nous servit le déjeûné des voyageurs : c'est-à-dire du jambon, des poulets grillés, avec une sauce à la crême, des tartines de beurre, du thé et du café. Une des demoiselles Hellicot se mit à table pour verser le thé, et s'en acquitta avec cette réserve virginale, qui vaut bien le bruyant empressement des hôtesses d'Europe.

M. Hellicot était grave comme tous les Quakers, et avait dans son parler le mielleux de nos anciennes religieuses. Cet accent niais m'a toujours déplu dans les hommes de sa secte. Il contraste desagréablement avec la taille d'un grenadier, la voix forte d'un homme, la barbe noire et longue d'un campagnard franc et robuste. Il nous montra une pendule qu'il avait faite, et lui fit exécuter, à l'aide d'un carillon, quelques airs adaptés aux psaumes. Cette triste et sainte musique était la seule qu'il pût tolérer sous son toit, et pouvait être un excès, car les Quakers ne chantent ni chez eux ni dans leurs assemblées religieuses.

Après le compliment d'usage à l'artiste, celui-ci me parla de l'industrie de ses concitoyens, et m'en traça les progrès avec un orgueil civique. Comme M. Hellicot et ses

parens ont eu beaucoup de part au développement de cette industrie, on peut penser que l'historien fidelle fit un tableau complet. Mais quel intérêt pouvait-il présenter à un étranger, puisqu'il n'était pas question de difficultés vaincues par des efforts successifs et pénibles, enfans du génie? L'Europe a procuré aux Américains toutes les inventions qu'ils connaissent, et l'histoire des arts mécaniques, dans le nouveau monde, ne présente qu'une série de dates, où la population, les défrichemens, une certaine masse de numéraire, favorisèrent la naturalisation et l'adoption de nos découvertes. Les Américains perfectionneront les machines qui servent aux arts utiles, parce que la main-d'œuvre sera très-chère chez eux pendant plusieurs siècles. Leurs moulins sont supérieurs aux nôtres; mais cette perfection n'est que la réunion de choses que nous avons inventées et appliquées avant eux.

Cette priorité des Européens, dans tous les genres d'industrie, est très-malheureuse pour les Américains, parce qu'elle les courbe sous le joug d'une imitation trop générale et trop absolue. Les objets dignes d'être imités sont confondus avec ceux qu'ils devraient

proscrire ; et c'est peut-être parce qu'ils tirent d'Angleterre les modèles de leurs machines, et leurs livres, qu'ils adoptent aveuglément les maximes et les préjugés du peuple Anglais.

Pendant notre conversation, Jones avait attelé, et nous partîmes. M. Hellicot me prit par la main, et me la secouant doucement, il me dit : « ami, je te souhaite un bon voyage.

CHAPITRE III.

La *Red-house* (maison rouge) se trouve à douze milles du moulin : c'est une taverne assez mesquine, tenue par une veuve d'une réserve admirable. Elle ne parle que quand il le faut, et avec un laconisme digne de l'insociable génie de la langue anglaise.

On vous assure dans toutes les tavernes que tout s'y trouve, quoique généralement on ne puisse vous offrir que des œufs, des poulets, du jambon, et très-rarement un faible vin, dit de Lisbonne. Pour des voyageurs qui viennent de faire douze milles dans une voiture mal suspendue, dont les roues ont franchi des milliers de pierres énormes, ont roulé sur des troncs d'arbres couchés horizontalement, qui comblent des trous, et couvrent la charpente des ponts, tout cela suffit, et l'assertion est assez exacte, si on considère les besoins de celui qui fait la question : pour des Américains qui ne connaissent d'autre luxe à table que la masse des mets, elle n'est pas très-éloignée de la vérité ; mais des Européens, dont le goût est blasé par une recherche mal saine, la trouvent hyperbolique.

Ici la nature était plus belle, et encourageait les travaux de l'agriculture. Des prairies arrosées par de larges ruisseaux, des champs couverts de grains assez beaux, des arbres vigoureux appelaient de nouveaux colons.

La maison rouge est à l'extrémité d'un vallon étroit. Un jardin simple, même négligé, comme le sont presque tous ceux des Américains, commandait une prairie assez vaste : un petit cabinet de verdure entouré de rosiers touffus, couvert de chevre-feuille et de houblon, présentait un très-joli point de vue : nous y allâmes prendre le frais, si recherché, si précieux dans les pays rapprochés des tropiques : c'est là qu'aspirant le parfum des fleurs, et promenant mes regards sur tout ce qui m'environnait, sur des côteaux qui s'élevaient en amphitéâtre vers l'ouest, sur le beau tapis de verdure qui, partant de nos pieds, s'étendait jusqu'au bois opposé, j'éprouvai cette ivresse que Milton décrit dans son paradis perdu :

. . . . About me round, j saw
Hill, dale, and shady woods, and sunny plains
And liquid lapse of murmuring streams : by these,
Creatures that liv'd and mov'd, and walk'd or flew;
Birds on the branches warbling : all things smil'd.
With flagrance, and vith joy my heart o'erflow'd.

« Je voyais des collines, une vallée, des
» bois sombres, des plaines éclairées et des
» ruisseaux qui roulaient en murmurant leurs
» eaux argentées. Des êtres animés mar-
» chaient ou couraient; des oiseaux suspen-
» dus à l'extrémité des branches se balan-
» çaient en chantant : tout souriait, tout
» embaumait; et mon cœur était saturé de
» plaisir ».

Le soleil était à peine sous l'horison, que l'atmosphère fut sans mouvement. Les oiseaux qui, par leurs chants, invitent chaque soir l'Américain à venir contempler la beauté des nuits d'été, gardaient le silence. L'air était une masse lourde et brûlante qui pesait sur tous les êtres, et les suffoquait. Des nuages rouges et noirs, sillonnés par l'éclair, s'avançaient lentement de l'ouest. Bientôt un vent rapide agite la cime des arbres avec violence et sort des forêts avec d'horribles sifflemens; il courbe tout devant lui, et est le précurseur d'une pluie qui tombe en torrens. Tout est en feu; les animaux étonnés cherchent un abri; les éclairs qui se succèdent sans intervalle, et les coups répétés du tonnerre, font craindre aux hommes une dissolution prochaine de la nature : mais c'est

un bienfait de plus du créateur, qui, dans une éclatante majesté, verse sur l'univers le fluide, principe de l'harmonie végétale et animale.

Nous nous pressions autour du feu devenu nécessaire par la transition subite de l'extrême chaleur à une température assez fraîche. La suivante de Mde. C—y, méthodiste nouvellement agrégée, était blottie près de la cheminée, et répétait en tremblant des prières, avec toutes les grimaces et les hoquets sectaires. — Ne craignez rien, dis-je à la dévote personne; tout ceci est un don, une faveur, et non le signe du courroux céleste. — Ah! M., je n'ai pas peur: que peut craindre le peuple de dieu? *Le seigneur est son bouclier et son épée.*

Je passai à la cuisine pour voir comment les nègres entendaient le fracas de la foudre, et de quel œil ils voyaient ses longues traînées de feu. Ils conversaient avec le plus grand calme sur des objets très-étrangers à tout cela. — Vous ne craignez pas l'orage? -- Non. — Mais la foudre frappe et brûle les maisons. — Nous n'en avons point. — Elle tue les bestiaux. — Nous n'en avons point. — Mais elle tue les hommes. -- Aurons-nous deux maîtres, une double tâche? nous frappera-

t-on avec deux fouets dans l'autre monde? — Non, vous y serez libres, et devez y être heureux. Eh bien! dit un vieux nègre, en se tournant vers ses enfans, n'ayez jamais peur de la foudre.

Voilà la cause de cet invincible désespoir qui prépare les révolutions chez tous les peuples. Quand il se trouve un grand nombre d'hommes pour lesquels chaque jour de la vie est un sacrifice qui demande une force d'ame au-dessus de l'humanité, doit-on s'étonner si les malheureux, après avoir appelé de la tyrannie des hommes à la nature, appellent de son impuissance au désespoir?

Les nègres esclaves n'ont-ils pas donné assez de preuves d'une longue résignation? Rien n'est sacré pour leurs maîtres: les liens du sang, ceux de l'amour et de la foi sont rompus à leur caprice. Le mari est arraché des bras de sa jeune épouse; l'enfant est enlevé du sein maternel. Cesse tes caresses, dit-on à la mère éplorée, tes cris m'importunent; tes larmes et tes prières sont vaines: cet enfant est vendu, tu ne le verras jamais. Mais c'est mon fils! — Tu n'as rien sur la terre; tu dois y être sans affections, comme sans propriété. Que de sanglots et de larmes

cette cruelle séparation coûte ! N'importe, elle se fait.

Le *Wip-Poor-Will*, perché sur un saule pleureur, fesait entendre les trois monosyllabes qui composent son nom. Il les soupire avec un accent mélancolique. Je sortis pour me rapprocher de ce chantre des nuits. Le vent ne courbait plus les arbres ; la pluie ne tombait plus, et le calme régnait aux plaines du ciel.

Le *Mocking-Bird* (l'oiseau-moqueur) imitait les plaintes de la tourterelle, et son gosier formait des sons propres au spectacle qui se présentait à mes regards.

Les nuages, divisés et fuyant au loin, laissaient à la lune l'empire de la voûte des cieux, parsemée d'étoiles. Le silence de la nature, ce *repos prophétique* de la dernière scène du drame de la vie, parlait à mon esprit.

La terre couverte de crêpes, devenue la proie du sommeil et du silence, me présentait l'image de la destinée des empires.

Les sphères célestes, dans une douce majesté, attiraient ma pensée vers le principe de tous les êtres, et mes yeux vers le point d'où le créateur les lança dans l'espace. Tant d'appels énergiques, tant de témoignages

de

de la grandeur d'une cause première accablaient mon esprit, et j'éprouvais cette plénitude qui, nous replaçant dans les liens de l'instinct moral, semble agrandir le sentiment de tout ce qu'elle ôte à l'esprit.

Quand mes yeux, éblouis par l'éclat de tant d'objets que je contemplais avec extase ; quand mon esprit, cédant au poids de témoignages aussi sublimes que ravissans, s'abaissèrent vers l'espèce humaine, je t'aperçus d'abord, divin fils de Fingal. La lune, les flambeaux de la voûte céleste, les forêts dont les ténèbres enveloppent les ames de ceux qui ne sont plus, ces forêts, organes de la voix terrible des morts, me rappelaient le Barde, dont les plaintes sont comme celles des vents qui s'échappent de cavernes profondes, *comme celles des vagues furieuses qui battent un rivage abandonné.*

Je me trouvais dans un lieu rempli des agrestes beautés de la nature. La faible lumière de la Lune, en projetant les cimes alongées des noirs sapins, semblait vouloir étendre l'empire des ténèbres. J'entendais le bruit d'eaux indomptées. A la profonde obscurité des bois succédaient par intervalles les

feux passagers de ces insectes aîlés qui les illuminent pendant la nuit. Tous les contrastes étaient aux prises, toutes les inspirations d'Ossian étaient présentes : comment me défendre d'un souvenir ?

« Tu étais vîte comme le chevreuil du
» désert, terrible comme un météore. Ta co-
» lère était comme la tempête. Ton épée était
» la foudre. Ta voix ressemblait à celle d'un
» torrent grossi par des pluies abondantes :
» c'était celle du tonnerre. Ton bras donna
» mille morts. Ta fureur dévora tes ennemis,
» comme le feu consume ; mais quelle at-
» trayante douceur hors du champ de ba-
» taille ! Tu ressemblais au soleil après le
» passage d'un orage, ou à la lune dans une
» belle nuit d'été. Ta physionomie était calme
» comme la surface d'un lac que rien n'agite ».

C'est ainsi qu'Ossian peignit son père, le grand Fingal, et ce portrait est celui du fils qui joignait à la valeur et à la magnanimité de l'auteur de ses jours, un génie égal à celui du prince des poëtes.

CHAPITRE IV.

Nous fûmes déjeûner le lendemain à une taverne qu'on trouve à gauche de la route : elle est à huit milles de la *Redhouse*, et tenue par une des plus respectables familles du Maryland.

A peine sommes-nous descendus de voiture, que de petits nègres donnent la chasse à des poulets très-lestes, qui devaient être décapités, trempés dans l'eau bouillante, pour être plutôt plumés, puis rôtis sur le gril.

La maîtresse de la maison a une physionomie douce et sentimentale. Quand ma femme parut, portant son fils, toutes les jeunes personnes qui composent cette excellente famille s'avancèrent, le sourire sur les lèvres, les bras tendus, pour lui ravir son fardeau. C'était un combat de sensibilité enchanteresse. Le porter, lui donner des baisers, l'élancer mollement en l'air ; tout cela se succédait avec une grâce, que le sentiment seul donne, et qu'imiteraient en vain les grimaces de notre sèche et humiliante politesse.

Sentiment! source inépuisable de bienfaits, de jouissances, tu disposes des trésors de la divinité.

Il va vous fatiguer, disait la mère toute émue de tant de soins et de caresses. Rendez-le moi. — Oh! non, madame, point du tout, répliquait la jolie berceuse, et elle donnait un baiser à l'heureux marmot qui reposait sur ses genoux.

Il fallut quitter cette famille aimante avec laquelle une heure d'entrevue avait suffi pour nous lier. Les adieux ressemblèrent à ceux d'anciens amis qui se séparent. — Prenez encore ceci pour le petit; il fait chaud; la route est fatiguante; vous avez encore seize milles à faire; et on encombrait la voiture de fruits.

En France, j'aurais embrassé toutes ces charmantes personnes; mais là, il me fallut faire réfluer vers sa source cet épanchement de reconnaissance qui débordait; autrement, on m'eut repoussé comme un insensé, ou comme un insolent.

Que de beauté, de grâces et d'amabilité dans ce désert? La nature y était presque aussi ravissante que nos hôtesses. Leur plantation se trouve dans une plaine fertile, entourée

de forêts élevées. Le *Sumak* ornait les enclos de sa fleur de feu. Le Chèvre-feuille, et la fleur blanche de l'Acacia, parfumaient les bois. Des champs, couverts de productions vigoureuses, promettaient au cultivateur une abondante récolte : là, on ne craignait point qu'un voisin infidelle portât le soc de sa charrue sur un sillon, pour l'usurper : on ne craignait ni l'envie, ni le besoin. L'homme libre appelait celui qui jouit de sa liberté, et l'avidité se trouvait rassasiée.

Un ruisseau dont on avait détourné le cours, traversait la laiterie, où les mains blanches de ces jolies personnes épuraient le beurre couleur d'or qu'on servait aux voyageurs. L'intérieur de la maison offrait l'image de l'ordre et du bonheur domestique : tout y était propre élégant, et sans ornement.

CHAPITRE V.

Après quelques heures de marche, la chaleur devint excessive. Nous soupirions tous après un ruisseau, et on nous le promettait, quand, à une petite distance de la route, nous découvrîmes une hutte, où *Jones* et moi fûmes demander de l'eau ; il n'y avait là que *de l'eau*, c'était l'habitation de la misère et de la servitude.

De petits nègres et négrillonnes, nus, nous présentèrent une gourde qu'ils venaient de remplir. Ces enfans étaient maigres ; les mèches de cheveux jaunes qui couvraient leurs tempes, indiquaient le manque de nourriture, ou sa mauvaise qualité ; leurs yeux inquiets erraient sur nous avec frayeur : toute la reconnaissance que je leur montrais était vaine ; ils ne la comprenaient point, et mes caresses ne les pouvaient apprivoiser. Comme les oiseaux, ils avaient la cruelle et longue expérience des dangers qui les menacent quand nous les approchons. Pendant que ces enfans portaient de l'eau à la voiture, je fis l'inventaire des meubles d'une famille esclave.

Une caisse de planches, à peine dégrossies, soutenue par des piquets, forme la couche nuptiale. De la paille de blé et de maïs, sur laquelle était étendue une couverture de laine, bien rase, brûlée en plusieurs endroits, complettait le chétif grabat du couple enchaîné. C'est sur ce lit que le sommeil les rend à la nature. C'est sur ce grabat que la nuit les soustrait au fouet, aux caprices, à l'avarice d'un tyran qui leur envie cette périodique indépendance ! C'est sur ce lit encore que l'amour, complice de l'oppression, perpétue leur avilissement et leur misère, dans une génération condamnée à maudire les funestes plaisirs de parens légers et cruels ! Une vieille marmitte, renversée sur quelques morceaux de briques, était encore blanche d'*Homany* (1). Quelques guenilles, baignées d'eau, pendaient dans un des coins du foyer. Une vieille pipe, très-courte, et une lame de couteau fichées dans le mur, furent les seuls effets que je trouvai dans cette demeure.

Hommes sensibles qui fuyez l'Europe pour vous délivrer du spectacle qu'y présentent

---

(1) L'homany est une bouillie faite avec du maïs brisé dans un mortier, et quelques haricots.

les nécessiteux, n'entrez jamais dans une hutte de nègres, et sur-tout n'habitez point les pays où vous les verriez groupés dans un champ qu'ils arrosent de leurs larmes, où un piqueur, sans entrailles, déchire impitoyablement des membres que le besoin et la fatigue ont paralysés. Le sifflement des fouets ensanglantés, les cris qu'arrache la douleur, vous puniraient trop d'avoir abordé sur des rives maudites, arrosées du sang des hommes.

A leur retour, les enfans m'apprirent que leur grande mère, femme courbée sous le poids des ans, était au travail comme ses fils. Adieu. Quand le jour de la justice luira-t-il pour vous et vos frères dans les États-unis !

On m'attendait, et M^de^. C—y ne pouvait imaginer ce qui m'avait retenu si long tems dans une cabane de noirs. — C'est leur misère, M^de^., ce sont leurs souffrances trop prolongées, trop poignantes. — Ah! me dit-elle, d'un ton très-affirmatif, ces gens-là sont assez bien. — Trop bien, répliqua Moly: ce sont les plus grands paresseux, les plus déterminés ivrognes, les plus grands jureurs qu'il y ait sur la terre: ne sont-ils pas de la race de Canaan, dont le Seigneur a dit: *mau-*

dit soit Canaan ; il sera l'esclave des domestiques de ses frères ! — Vous me feriez détester la bible, dit mon épouse avec horreur. Croyez-vous que *ses frères* ou leurs valets soient justifiés par ce passage ? Doivent-ils s'en prévaloir aussi cruellement ? Voici de l'exagération, répliqua Mde. C—y. Ces nègres sont bien plus heureux ici qu'en Guinée, où l'on dit qu'ils se mangent, et adorent le diable. Ici on en fait des chrétiens, et la vie éternelle qu'ils acquièrent, en nous servant, vaut bien la liberté dont ils la payent.--Ne pourriez-vous pas la leur vendre à meilleur compte?—Qu'ont-ils à désirer, dit Mde. C—y? Ils sont bien vêtus, logés, nourris ; ils sont sans inquiétude sur l'avenir. — Mais comptez-vous pour rien les châtimens qu'on leur inflige ? Ah, Mde. Bayard ! ils sont si rares, si légers, comparés à ceux qu'ils éprouvent dans les colonies, que cela ne vaut pas la peine d'en parler.

Nous entendons des cris qui sortaient d'un petit bois à notre gauche. Je regarde et j'aperçois une jeune négresse dont la chemise pendait de la ceinture aux pieds: elle avait les yeux couverts d'un mouchoir, comme le sont ceux d'un homme qu'on va fusiller : ses bras, attachés avec une grosse corde,

étaient roides et tendus vers une branche d'arbre autour de laquelle la corde était fixée : ses épaules et ses reins étaient en sang. Des coups de fouet avaient porté sur un sein fait pour émouvoir le plus brutal eunuque. Le bourreau blanc frappait avec fureur. A quelques pas de là, un enfant noir, sur ses genoux, les mains jointes, perçait l'air de ses cris. — Infernal appétit de l'or, exécrable complicité des lois, voilà votre ouvrage!

Enough! Enough! assez! assez! disions-nous au bourreau. Le bourreau était sourd; il frappait avec plus de rage. — Il la tuera! faites voler vos chevaux! que leur vîtesse nous délivre d'une scène aussi atroce! Jones en soupirant les pressa, et nous n'entendîmes plus les cris de la mère et de l'enfant. Nous ne vîmes plus les mouvemens convulsifs de son sein, les bonds qu'elle fesait, la tension de la corde qui déchirait ses poignets en supportant son corps, renversé par la violence du coup, ou l'excès de la douleur.

CHAPITRE VI.

Nous passâmes à gué la Monocasy : cette rivière a un cours assez rapide, et on ne la traverse dans l'hiver, l'automne et le printems, que dans ce qu'on appelle un Ferry-boat (un bac). Ces Ferry-boats, assez grands pour contenir une voiture attelée, fendent l'eau, à l'aide de bras qui font couler, sur la corde tendue d'un bord à l'autre, deux poulies fixes que soutiennent des montans. La Monocasy est à deux milles de *Frederiktown:* ses bords fertiles appellent les cultivateurs de la partie orientale des États-unis, qui fatiguent un sol appauvri par des récoltes successives. Le tabac y est cultivé avec succès. Nous y vîmes des établissemens dans toute la simplicité du premier âge. Une cabane étroite, composée de troncs d'arbres à peine dégrossis, dont les interstices sont remplis avec de la terre glaise, était la demeure de celui qui venait de soumettre la terre au joug de l'agriculture. Quelques *fences* (1), disposées en zig-

(1) Éclat de bois coupé dans la longueur d'un tronc d'arbre, et d'une forme triangulaire.

zags, entouraient ce manoir, qui n'avait d'ouvertures qu'une porte et un trou quarré, bouché avec une feuille de papier, imbibée d'huile. Bientôt nous découvrîmes *Fredericktown*, qui est bâtie au pied d'une chaîne de hautes montagnes : son plan est calqué sur celui de presque toutes les autres villes, c'est-à-dire, que les rues sont percées du nord au sud, et de l'est à l'ouest, et se coupent entre elles à l'angle droit.

Presque toutes les maisons sont en briques. Le seul édifice public qu'on puisse remarquer, est la maison commune : on la voit sur une éminence peu élevée, couverte d'une pelouse, où les enfans viennent se livrer aux plaisirs de leur âge. Cette maison est de forme quarrée. Elle a un petit dôme, et un péristile soutenu par des colonnes d'ordre Toscan.

Il ne faut pas chercher, dans un pays neuf, ces chefs-d'œuvre des beaux arts, qui attestent la richesse de quelques particuliers et la fastueuse misère des peuples. Je me réjouissais de n'en pas rencontrer. Un objet plus doux invitait mon esprit à la contemplation : c'était le bonheur d'hommes simples, vivant dans l'abondance des choses premières.

Nous étions à cinquante milles de Baltimore, et à deux pas de ces habitations isolées dans les montagnes, où les affections sociales sont d'autant plus durables et énergiques, qu'elles sont sans distraction et plus concentrées. C'est-là, que l'homme placé, pour ainsi dire, entre les cieux et la terre, aspire les parfums des fleurs dont l'orna le printems. Il voit chaque matin le magnifique spectacle que lui présente le soleil, quand, précédé de la lumière, il sort avec une lente majesté du sein de l'Océan. Les oiseaux, dans leurs concerts, célébrant le retour du régulateur des saisons, éveillent le cultivateur, et chaque aurore lui retrace cette grande époque où le genre humain sortit du néant : des masses de verdure entourent sa paisible demeure : son pied foule mollement une pelouse toujours verte; et l'air qui l'entoure, pur comme son cœur, entretient sa santé, et cette paix de l'ame, le premier des biens. Il jouit le soir d'un spectacle aussi beau, et plus instructif peut-être que celui du matin : c'est la descente de l'astre du jour, qui, laissant après lui des traces de sa lumineuse présence, dore et teint de mille couleurs les sommets des arbres qui voilent sa retraite. Ce flambeau de

la nature, en s'éteignant chaque jour, nous rappelle la dernière scène de la vie, et le terme où les projets ambitieux, les trophées, les grandeurs et leur pompe, s'engloutissent dans un abîme qui ne rend pas sa proie.

Quand tout sourit à l'homme, son front sévère se déride; il aime à s'épancher, et son bonheur ne peut exister sans partage. Si cela est vrai pour celui dont les besoins d'opinion éloignent la félicité, et la rendent précaire, qu'on juge ce que peut être le cultivateur vivant dans un pays neuf, ne connaissant de désirs que ceux de la nature, et ayant, pour les satisfaire, des champs vastes, féconds, et des troupeaux nombreux errans dans les forêts. Son heureuse incurie, et sa bonté, sont peintes dans ces vers de Virgile:

Illum non populi fasces, non purpura regum
Flexit, et infidos agitans discordia fratres,
Aut conjurato descendens Dacus ab istro;
Non res Romanae, peritura que regna; neque ille
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.

La vie rurale, en obligeant à des échanges quotidiens de bons offices, entretient cette sensibilité, source de nos vertus (1). C'est à

(1) . . . . Mollissima corda
Humano generi se natura fatetur
Quæ lacrimas dedit, hæc nostri pars optissima sensus.
JUVÉNAL.

ses effets qu'il faut attribuer l'honorable exception qu'on fait par-tout, en faveur des cultivateurs, lorsqu'on parle de la corruption nationale. La maison du laboureur est un lieu de refuge, où la vertu trouve encore des adorateurs, quand on la bannit des villes ; c'est là qu'elle rencontre des cœurs encore dignes d'elle, et comme l'a dit M. Jefferson : Si jamais la Divinité eut un peuple adoptif, ce fut, sans doute, le peuple que forment tous les cultivateurs.

CHAPITRE VII.

MAIS il faut rentrer dans *Frederiktown*, où nous trouvâmes une bonne taverne, des chambres très-propres, et ce qui vaut mille fois mieux que tout cela, des hôtesses douces, jolies et caressantes. Des rencontres aussi heureuses sont rares en Amérique. Les flegmatiques habitans du nouveau monde semblent être privés de cette organisation délicate, qui nous rend prévenans. Il faut frapper sur leurs nerfs pour les faire vibrer, quand, en France, il suffit de les toucher du bout du doigt; mais on nous reproche la courte durée de l'émotion. Quoiqu'il en soit, tous les peuples s'accordent à louer cette disposition à l'épanchement, qui bannit l'ennuyeux et froid cérémonial des premières entrevues, abrége les préliminaires des liaisons d'amitié ou d'affaires, et rend notre société si agréable aux étrangers et à nous-mêmes.

Moly, très-zélée quand ses aises étaient liées à celles de sa maîtresse, avait essuyé un refus, en voulant s'emparer de notre chambre. Une des jeunes personnes de la maison nous

nous fit part du mauvais succès de la suivante, et ajouta qu'il était bien étonnant que M^de^. C—y, fille d'un tailleur, se permît de jouer la grande dame. Pourquoi cette remarque?

Les préjugés font dire des impertinences sous toutes les latitudes. Il faut donc apprendre que, de toutes les professions mécaniques, celle du tailleur est la moins estimée; on y attache même quelque déshonneur. Si les femmes seules l'exerçaient, je verrais, dans cet avilissement, l'intention antérieure d'en conserver l'exercice au sexe le plus faible; mais, en Amérique, cette profession est abandonnée aux hommes, et, loin qu'on ait voulu en faire l'occupation des femmes, la pudeur l'a prohibée pour elles. Une Américaine rougirait, si elle était surprise raccommodant la culotte de son frère, ou celle de son mari. Le nom même de cette partie de notre habillement n'est point prononcé, et toutes les femmes employent une périphrase pour le désigner. Les mots chemise, pied, cuisse et ventre, sont également effacés du dictionnaire des dames. Une chute a-t-elle meurtri la cuisse, on dit : Je me suis fait mal à la cheville. Ont-elles mal au ventre, elles se plaignent de maux d'estomac. Avec toute cette réserve, un peu

minaudière, elles sont très-libres entre elles. On m'a assuré que, dans les comités féminins, la langue anglaise était parlée avec autant de pureté qu'elle est écrite dans le dictionnaire de Thomas *Sheridan*.

Dans tous les États où l'esclavage est permis, les femmes souffrent des nudités qui déconcerteraient l'Européenne la moins décente. On assure que, dans la partie méridionale de la Virginie, dans les deux Carolines, dans la Géorgie et à *Charlestown* même, de jeunes noirs, absolument nus, se présentent à leurs maîtresses, les servent à table, sans qu'elles se doutent que cela soit indécent. J'ai vu de jeunes personnes, placées derrière des palissades, regarder, de tous leurs yeux, les formes nues d'un nègre qu'on fouettait. Il est vrai que la distance qui sépare le maître de l'esclave, que la couleur de celui-ci, et les préjugés du premier, expliquent la contradiction apparente qui se trouve entre les maximes, la conduite générale des femmes, et leurs rapports avec les noirs. Il serait difficile de faire entendre à une habitante de la Caroline, qu'un nègre et son mari, sont deux êtres de la même espèce. Elle voit donc la nudité du premier, comme une française voit celle

de ses chevaux, de son chien ou de son singe. Elle veut encore qu'une négresse ne soit que la femelle de l'animal qui la sert.

Malheur au blanc qui aurait la plus mystérieuse intrigue avec une négresse ou femme de couleur ! Il serait conspué, déshonoré ; toutes les maisons lui seraient fermées : ce serait un homme abominable. M. Morse assure que les habitans des Carolines et de la Géorgie sont moins pointilleux, sur ces intrigues, que ne le sont ceux de la Virginie, du Maryland et des États-septentrionaux. Ce géographe dit que, dans les trois États cités plus haut, les convives s'amusent, par fois, à trouver quelque ressemblance entre le maître et les esclaves mulâtres qui servent à table.

Comme nous passions la nuit à *Frederik-town*, et que les politiques de la ville et des environs s'assemblaient dans la taverne où j'étais, je résolus d'aller au club : je trouvai, dans cette assemblée, le désir de l'instruction, et ce franc scepticisme qui en est la marque caractéristique. A ces bonnes dispositions, s'unissait encore une aversion de la royauté, fondée sur la religion, qui m'expliqua le désintéressement dont on a fait tant d'honneur, en Europe, au général Washington.

L'auteur des Lettres de Junius connaissait parfaitement les Américains, quand il assura *qu'ils détestaient également la pompe du trône et l'insolente hypocrisie de l'épicopat* (1). Si quelques sectes ont des évêques, cette nuance religieuse n'a point altéré l'unanimité de haine contre la monarchie.

Les débats qui s'élevèrent parmi ces républicains, furent très-décens et méthodiques. Tout était grave comme les interlocuteurs, et j'aperçus, par la tentative de l'un des assistans, que si quelqu'un se fût avisé de jeter, dans le cercle, une idée légère et hors de propos, il aurait été très-mal reçu. Ici, comme par-tout, j'ai trouvé les Américains toujours raisonneurs ; ils parlent à la tête, et rarement aux passions. Si c'est le meilleur moyen d'instruire, ce n'est pas celui d'entraîner. Leurs orateurs sont dialecticiens, mais ne sont point éloquens.

On parla de notre révolution, pour les succès de laquelle les vœux de ces bons Américains étaient aussi ardens que sincères. Ils en connaissaient bien les principaux caractères;

(1) They equally detest the pageantry of a king and the supercilious hypocrisy of a Bishop. *Lettre au Roi.*

mais ces hommes loyaux étaient loin de prévoir les causes accessoires et éventuelles qui devaient en retarder les salutaires effets pour nous et les peuples de l'ancien monde. Les obstacles extérieurs étaient les seuls qu'ils prévissent, et quand ils ont appris tout ce qu'ils ne pouvaient deviner alors, ils auront dû se dire, avec orgueil : Nous étions trop vertueux, pour pénétrer cet horrible avenir. Leur reconnaissance pour les secours qu'ils reçurent pendant la dernière guerre, fut un texte qui fournit mille choses affectueuses et honorables à mes compatriotes.

Après avoir parlé des choses, on s'occupa des auteurs français qui avaient écrit sur les États-unis. L'un des membres de la société connaissait la réponse de Brissot à Chatelux, et avait vu son auteur à Philadelphie. Brissot, autant par ses talens littéraires que par la pureté de ses mœurs et la simplicité de son extérieur, avoit enthousiasmé ce respectable Américain. Le nouveau Voyage dans les Etats-unis de l'Amérique septentrionale étant encore inconnu, il ne fut question que de celui de Chatelux et des Lettres d'un cultivateur américain. Le premier ouvrage paraissait superficiel et écrit avec une légèreté pardonna-

ble à un militaire, mais peu digne de la plume d'un membre de l'académie française. On fesait au marquis le reproche très-grave d'avoir sacrifié la réputation d'homme sensible à la manie de faire de l'esprit et des épigrammes. Pourquoi a-t-il jeté un ridicule âcre sur les essais impuissans de bonnes gens qui se mettaient en quatre pour l'obliger? Enfin, pourquoi, à l'imitation de quelques écrivains anglais, violateurs scandaleux des lois sacrées de l'hospitalité, a-t-il, pour ainsi dire, spéculé sur les ridicules de ses hôtes, sur leur imprudent abandon, lors même qu'ils le rechauffaient dans leur sein?

Crevecœur a donné dans un autre excès. Si Chatelux improuve trop, Crevecœur est excessivement adulateur; les *Quakers* sont loués outre mesure, et sa décevante flatterie peut faire beaucoup de dupes. Les faits sont altérés, les anecdotes dénaturées, les espèces, ou les instincts des oiseaux, multipliés. Vous vous rappelez tous son oiseau royal (1), ajouta-t-il, dont il fait un garde champêtre; eh bien! cet oiseau, que ni vous, ni moi, ne connaissons, serait un assez sot animal; car, au lieu de se tenir

(1) King-Bird.

à son poste, Crevecœur l'envoie se battre contre les corneilles qui n'attaquent jamais nos grains, et, pendant le combat, le *Blak-Bird* (2) doit venir déplanter notre maïs. Quand on fait des romans, il ne faut pas, au moins, blesser la vraisemblance jusqu'à l'absurdité. Avouez cependant, lui dis-je, que l'ouvrage de Crevecœur est bien écrit, qu'il a rempli son cadre avec beaucoup de grâces, et que, si ce n'est qu'un roman, c'est, au moins, un très-joli roman.

On me demanda ce que je pensais des États-unis, question assez d'usage envers les étrangers. — C'est un très-bon pays pour les familles nombreuses, peu fortunées et laborieuses. — Oh! vous ne connaissez pas encore tout ce que nos terres promettent aux soins des hommes, repliqua l'un d'eux. Quoique les nôtres soient supérieures à celles que vous avez vues sur les bords de l'Océan, nous en avons qui les surpassent, et plus vous irez vers l'Ouest, plus la nature est belle et féconde. Dans les environs de *Frederiktown*, l'acre se vend 10 *pounds* ou 140 livres tournois. Ce prix, comparé à celui des terres plus rapprochées des

(2) Oiseau-noir.

villes maritimes, paraîtra excessif (1); mais, dans le choix des terres, il y a deux manières de raisonner. Les uns préfèrent celles d'une qualité inférieure, situées près des ports de mer, parce que les trajets étant plus courts, les transports sont moins coûteux; parce qu'alors on peut tirer parti de tout, des légumes, de la laiterie et de la basse-cour. Ajoutez encore, à tous ces avantages, celui de pouvoir se procurer des engrais, d'avoir des bras à meilleur compte, et de pouvoir adopter, en parti, la culture conservatrice de l'Europe.

Les autres calculent qu'avec le même nombre de bras et de chevaux, ils ont, dans l'intérieur, des récoltes plus abondantes, et qu'avec cette différence, ils peuvent payer les frais de transport. S'ils payent les liqueurs, le sucre, le thé et le café à un taux plus élevé que les cultivateurs voisins des villes, ils pensent que tout cela est compensé par l'excédent de la récolte. Au reste, s'ils ne font pas autant d'argent, ils vivent mieux. Le lait, dont on ferait le beurre, est destiné aux veaux, qui en deviennent plus forts et plus gras. Leur nai-

(1) L'acre de terre, près de Baltimore, se vend de 4 à 5 pounds, ou de 56 francs à 70.

sons sont le séjour de l'abondance, et leurs terres, sans autre travail que celui du laboureur, produisent plus abondamment, et se détériorent moins rapidement.

L'Américain ne me parlait point des désagrémens de la vie isolée, de cette morne solitude qui environne l'habitant de l'Ouest. Je lui demandai s'il ne préférerait point le voisinage des villes, dans un pays où il faut faire un voyage pour trouver un homme, et se livrer aux douceurs de la société; s'il ne mettait point en ligne de compte la difficulté de réunir des ouvriers dispersés sur une très-grande surface, et qu'il fallait attendre des mois entiers.

Il faut savoir faire un peu de tout, me répondit-il. Les premiers essais sont difficiles, et produisent des objets grossiers; mais, à la longue, on apprend à manier passablement bien la hache et le rabot. Avec quelques livres de médecine, on peut, à la rigueur, se passer de médecins, et la lecture de la bible remplace le culte. Quant à la société, elle est moins nécessaire que vous ne le pensez. Lorsqu'il faut tout faire soi-meme, il reste peu de tems pour les autres et pour les plaisirs; la chasse, d'ailleurs, est un passe-tems, dans

les momens d'oisiveté, que les Européens trouvent agréable. Vous me parlez de société; mais comptez-vous pour rien celle d'une épouse et d'enfans qu'on aime? J'avoue qu'il faut se marier, et c'est un plaisir de plus que j'avais oublié dans mon énumération.

Quelques auditeurs n'étaient point de l'avis de celui qui me parlait; tout accoutumés qu'ils étaient à une vie moins animée que celle d'Europe, ils dirent que l'absence de voisins, avec lesquels on peut s'entretenir et boire, assombrissait un peu l'existence, et que les sauvages eux-mêmes n'étaient point insensibles aux douceurs de la conversation. Tous ceux qui vont vivre dans les forêts, y sont contraints par la mauvaise fortune : il n'est pas d'homme qui aille s'isoler ainsi par goût.

Le Kentuky fut peuplé par des patriotes, qu'un dévouement généreux pour la liberté publique porta à lui faire des sacrifices au-dessus de leurs moyens.

La patrie ingrate a oublié, dans sa prospérité, ce qu'elle leur devait. Afin d'acquitter les dettes qu'ils avoient contractées pour elle, il ont vendu le bien de leurs pères. Pour soustraire leurs enfans aux besoins et à l'humiliation, plus cruelle encore, ils ont quitté leurs

habitudes sociales, le pays qui les avait vu naître, et ont été chercher, dans l'Ouest, une terre généreuse, qui les a dédommagés de leurs pertes et de l'oubli des hommes. C'est dans l'abondance que leur procurent des espaces jadis sauvages et déserts, qu'ils ont puisé, de nouveau, ces sentimens généreux, dont l'énergie les exciterait à faire encore, aujourd'hui, tous les sacrifices que leur inspira l'amour de la patrie.

Le dévouement des citoyens étant toujours utile et nécessaire, aucun peuple ne peut être ingrat par calcul. Quand les gouvernemens le sont, ils obéissent aux passions, ou donnent une preuve de leur impuissance. Voilà tout ce qu'on peut conclure de l'illustre pauvreté à laquelle des hommes généreux se sont exposés par un dévouement sublime, digne de la vénération publique.

CHAPITRE VIII.

NOUS quittions à peine *Frederiktown*, que Jones nous fit remarquer, sur la droite, une belle maison confisquée au profit de l'État. Ce fut la propriété d'un émigré, dont le trésor public ne tirait aucun parti. L'Amérique avait-elle aussi des chouans ? Non ; mais quelques amis de l'ancien propriétaire l'avaient louée à des esprits qui cassaient les vîtres et fesaient un tintamarre épouvantable. Je pensai d'abord que notre conducteur voulait effrayer Mde. C—y et Moly ; mais je fus convaincu que Jones parlait fort sérieusement. Mon incrédulité m'attira un passage du livre de Job, que le docteur Blair trouve très-beau.

« Quand le sommeil livra les mortels aux » songes, et que j'étais en son pouvoir, une » frayeur mortelle me saisit et m'agita. Un » esprit, sans forme apparente, passa devant » moi, puis il revint et se tint immobile ; » mais je ne pouvais concevoir l'image de sa » forme. J'entendis une voix qui prononça » ces mots : *L'homme sera-t-il plus juste* » *que Dieu* ? » J'observais que Mde. C—y et

suivante étaient tout oreilles. Je fis preuve d'érudition en ce genre, en citant, à mon tour, quelques passages d'Ossian, qui croyait aux esprits aussi fermement que l'ami de Job. « *Feruth !* (dit le poëte) j'ai vu dans les bois » l'esprit de la nuit ; il était silencieux sur le » sommet d'un rocher ; sa robe était une va- » peur légère que le vent agitait. Je pouvais » distinguer ses larmes ; il semblait un vieil- » lard profondément affligé ».

D'autres, moins tranquilles que celui-ci, effrayent le *Barde*, et le font crier avec l'accent de la peur : « Pourquoi fixes-tu tes re- » gards terribles sur moi, spectre effrayant ? » veux-tu me barrer le chemin ? »

Les revenans sont souvent vus dans les États-unis. Les bois, les rivières les attirent, et l'esprit simple des habitans s'accommode mieux de la compagnie d'un esprit, que des connaissances physiques, qui lui découvriraient un météore dans l'objet qui l'effraye. Les fumées des liqueurs spiritueuses, les ombres de la nuit et les bois sont des élémens très-propres à la formation des farfadets.

Bientôt nous trouvâmes une route que les torrens avaient rendue presque inpraticable. Les roues, qui passaient sur des éclats de ro-

chers, nous fesaient éprouver dans leur chûte de cruels soubresauts. Les inégalités devinrent si saillantes, qu'il fallut, et pour les chevaux, et pour la sûreté des voyageurs, mettre pied à terre. Nous marchions, à quelque distance du chemin, sur une pelouse agréable. J'admirais la beauté des arbres qui croissent sur ces riches montagnes : les vapeurs que le soleil n'avait point encore absorbées, y entretenaient la fraîcheur. Là, couverts par les têtes des arbres qui nous défendaient contre les rayons d'un soleil brûlant, nous ne ressentions que la douce chaleur d'un beau jour de printems, quoique, à la base de ces montagnes, on éprouvât les ardeurs de la Zone-Torride. Parvenus au sommet, nous remontâmes en voiture, et fûmes bientôt dans une plaine fertile, passablement bien peuplée, où est située *Midletown*.

Ce hameau, qui porte le nom de ville, a 26 feux et une église ouverte à toutes les sectes. Les habitans préfèrent entendre la parole de Dieu, de quelque bouche qu'elle tombe, à s'en priver, pour ne l'entendre expliquée qu'à leur guise. Cette tolérance est commune à tous les citoyens des Etats-unis, les catholiques romains exceptés.

Presque toutes les sectes se souffrent et les sectaires se respectent. Cette heureuse harmonie est le fruit de la juste égalité avec laquelle le gouvernement les traite. Quand quelques-unes d'elles ont été dominantes, elles ont opprimé, et celles qui n'étaient que souffertes sont devenues séditieuses. Le fanatisme est l'enfant de la tyrannie ou de la persécution. Ni exclusion, ni faveur, telle doit être la devise des gouvernemens. Le docteur Price, dans son pamflet ayant pour titre : *De l'importance de la révolution de l'Amérique*, dit à ce sujet : « Les établissemens civils qui fixent les formules de foi et de culte, sont incompatibles avec les droits de la liberté individuelle ; ils engendrent les disputes, ils font de la religion un trafic ; ils servent d'appui à l'erreur, produisent l'hypocrisie et la prévarication ; ils détournent l'esprit humain de la rectitude qui doit diriger ses recherches ; ils arrêtent les progrès de la vérité. Une religion pure est un intérêt qui n'existe qu'entre dieu et nos âmes. Cet intérêt ne peut recevoir aucun secours des institutions humaines ; il est souillé, aussitôt que les lois et des motifs mondains y mêlent leur influence. Les hommes d'État ne doivent l'ap-

puyer qu'en montrant, dans leur propre conduite, une attention sincère pour cet intérêt, suivant les formes qui s'accommodent le mieux avec leur propre jugement, et en encourageant leurs compatriotes à les imiter. En qualité d'hommes publics, ils ne peuvent rien de plus. Tout ce qui est au-delà, tout ce qui est influence gouvernementaire dans la religion, a produit les conséquences les plus fâcheuses, et fait un mal essentiel à la religion ».

Les Méthodistes, qui nous avaient précédés, firent avertir les habitans de *Midletown*, que des serviteurs du seigneur leur débiteraient, au déboter, les choses saintes avec lesquelles ils édifiaient les fidèles. Les prédicateurs ambulans eurent un nombreux auditoire, et parmi ceux et celles qu'ils avaient satisfaits, se trouvait notre hôtesse, femme âgée : elle nous fit un pompeux éloge d'un des orateurs, qui parlait avec une terrible véhémence. Comme j'eus le tems à *Bath* de voir ce furieux prédicateur, je crois pouvoir faire part de mon jugement.

Imaginez un de nos forcenés jacobins, écumant de rage à la tribune d'une société populaire, déraisonnant dans le transport de la fièvre

fièvre révolutionnaire, et vous aurez une image ressemblante du Méthodiste : celui-ci ne parlait que de la terrible vengeance de Dieu. Il vous saisira à la gorge en dépit de votre tardif repentir, disait l'écumant prédicateur, et vous précipitera au plus profond des enfers. La conversion était une opération révolutionnaire, qui devait être accompagnée d'hurlemens et de mouvemens convulsifs. Il fallait sabrer Lucifer, exterminer les vices d'un tour de main, et la parole de Dieu n'était annoncée dignement qu'autant qu'on la traduisait en un langage obscur et bas. L'ignorant personnage trouvait très-mauvais que les prédicateurs des autres sectes parlassent purement leur langue, et jetassent quelques fleurs sur la vérité. Ce n'est pas ainsi que les apôtres convertissaient les ignorans, ajoutait le fervent missionnaire ; ils parlaient sans apprêt, comme des matelots, qu'ils étaient, et ils abandonnaient l'éloquence à leurs ennemis, les Scribes, les Pharisiens et autres beaux parleurs de leur tems.

Ces chaleureux chrétiens se piquent d'être fort malhonnêtes dans leurs assemblées. Ils apostrophent quiconque baille, ou les écoute d'un air distrait. Comme on ne voit dans cette

brutalité que l'extravagance du zèle, on pardonne l'abus en faveur de la chose. Mais si leurs prédicateurs sont dégoûtans, la manière dont ils prient est presqu'aussi choquante. On entend un concert épouvantable de gémissemens que le ministre rend à volonté plus ou moins élevés. Souvent ils crient à-tue-tête, puis prennent un ton plus bas, et passent ainsi à tous les sons de la gamme. Quelquefois des femmes se vautrent sur le plancher, et se frappent la tête. D'autres se trouvent mal, et toute la congrégation voit avec une sainte extase ce combat que l'âme livre au démon ou que celui-ci livre à la première. Tout cela rappelle les (*Juibus*), prêtresses de l'île Formose. On lit, dans les Voyages de la compagnie des Indes, « que ces prêtresses, » pour officier dignement et mériter la véné- » ration des peuples, doivent, après des ser- » mens, des contorsions et des hurlemens, » s'écrier qu'elles voient leurs dieux : ce cri » jeté, elles se roulent par terre, montent » sur le toit des pagodes, découvrent leur » nudité, se claquent les fesses, lâchent « leur urine, descendent nues, et se lavent » en présence de l'assemblée ».

Les Méthodistes ne font plus autant de con-

versions. La grâce semble les avoir abandonnés, depuis que le bon sens habituel des Américains, éveillé par tant d'extravagances, leur a fait voir toute la bêtise de ces lugubres momeries.

CHAPITRE IX.

Après un fort mauvais déjeûné, nous montâmes en voiture avec l'attente d'une route encore plus mauvaise que celle que nous venions de parcourir.

De *Midletown* on descend dans un vallon fertile, dont les bases de quelques montagnes, branches de la grande chaîne, dessinent irrégulièrement le côté occidental. On rencontre ensuite d'autres montagnes très-rapprochées, qui se prolongent du Nord-Est au Sud-Ouest. Ce mélange de plaines et de montagnes n'a encore rien d'agréable pour le voyageur; mais quand on aura abattu la masse trop monotone d'arbres qui voilent l'agréable variété des sites, cette contrée sera délicieuse. Après avoir parcouru quelques milles, nous nous trouvâmes sur le sommet nu d'une montagne très-élevée. Les eaux avoient creusé une chaussée raboteuse et si versante qu'il fallait marcher sur des escarpemens et soutenir l'impériale du *Stage*. Les soubresauts étaient terribles. Les femmes, obligées de res-

ter dans la voiture, souffraient beaucoup; elles ne pouvaient marcher, tant le chemin était parsemé de rochers; un brouillard très-épais eut d'ailleurs bientôt pénétré leurs robes légères. La route d'*Hagarstown* est meilleure; mais comme celle que nous parcourions si péniblement est moins longue de quelques milles, notre conducteur l'avait préférée. Cette comparaison agravait la situation des voyageuses. En dépit de toute la logique de Jones, elles ne pouvaient se persuader que tout était pour le mieux, comme il essayait de le prouver. Nous étions trop avancés pour ne pas devoir nous résigner; mais je doute que dans une autre position nous eussions pu le faire.

Un conducteur américain est une espèce de magistrat, qui tranche sur toutes les questions de sa compétence. Il prend part à la conversation générale des voyageurs, et souvent la dirige. Rarement on lui fait les plus humbles remontrances sur sa manière de conduire. S'il s'élève quelques débats sur la longueur, la commodité des routes, sur la qualité des chevaux, leur généalogie, sur la fortune des particuliers dont les habitations avoisinent les grands chemins, il est consulté

et entendu avec beaucoup de déférence. Un siége de *Stage* élève moins un conducteur en Angleterre ; mais, en raison de la confiance dont il jouit, il est traité avec autant d'honnêteté que l'étaient ceux de nos diligences.

J'ai remarqué cette différence entre les conducteurs Américains et Anglais : c'est que les premiers ne demandent jamais rien aux voyageurs, et que les seconds sollicitent très-humblement ce qu'on appele en France *le pour-boire.*

Nos chevaux, fatigués de faire passer les roues par-dessus des éclats de rochers, avaient besoin de repos : on leur fit prendre haleine près d'une chaumière dont les habitans vivent dans les nuages. Des arbres, serrés et touffus forment autour de leur demeure un rempart impénétrable aux yeux du voyageur. Le chant d'un coq m'annonça qu'une famille était cachée dans cette retraite.

Je suivis un petit sentier tortueux qui me conduisit à une chaumière, aussi commode qu'elle peut l'être, quand on a observé dans sa construction les lois de Licurgue. Une petite cour à peine entourée, et dont la verdure est éternelle, se présenta. J'entrai et fus annoncé par le cri des oies. Ces senti-

nelles du capitole donnèrent en vain l'alarme. Personne ne bougea. Il n'y avoit point de trésor à enlever, et les heureux propriétaires de cette chaumière dormaient en sécurité, sans verroux et serrures.

Je me trouvai dans une pièce assez bien éclairée, et très-proprement tenue. Une grande femme, dont les cheveux noirs étaient relevés par un peigne courbe, s'occupait à faire des habits pour ses enfans qui l'entouraient : elle se leva, et me reçut avec cette gravité douce, qui n'attire, ni ne repousse. Son sein était couvert d'un mouchoir de soie de couleur ; elle avait un déshabillé blanc, et un léger, mais très-ample et très-long jupon d'étamine bleue, qui flottait avec indiscrétion sur des formes, dont il laissait apercevoir l'élégance. Ses beaux yeux étaient constamment baissés sur son ouvrage ; et je n'en pus admirer le doux éclat, que lorsqu'elle se leva pour me donner du lait. Point de révérences, point de bruit, point de questions. J'étais désolé de cette taciturnité nationale ! — Votre mari est absent, madame ? — Oui, monsieur, il est au travail depuis le lever du soleil, et je l'attends à chaque minute. — Vous l'atten-

dez avec impatience?—Si nos champs étaient moins éloignés de la maison, je l'accompagnerais chaque jour. — Votre propriété est-elle bien étendue? — Trop, pour le travail qu'elle exige de mon mari. — Mais n'avez-vous pas des nègres? Non, monsieur. Quand nous serions plus riches, je n'en voudrais pas avoir. — Eh! pourquoi, s'il vous plaît? — Ces pauvres nègres ne recueillant point les fruits de leurs peines, n'aiment point le travail, et c'est très-naturel. (1) Si nous en avions, il faudrait les nourrir, les vêtir, sans rien exiger d'eux, ou les battre, pour en tirer parti : dans le premier cas, ce serait un surcroît de dépenses en pure perte; dans le second, il faudrait renoncer à la paix qui embellit cette simple chaumière, au bon-

(1) *Très-naturel!* Et la preuve que cette paresse est la conséquence de l'esclavage, c'est que les noirs voisins de *Siéra-Léona* demandent du travail. Que le respectable Wadstrom, dont les travaux et les talens l'associent à la gloire des Grandville-Sharp, des Thomas Clarkson et des Willberforce, me permette de me plaindre de la lenteur qu'il met à la traduction de son excellent ouvrage sur l'Afrique, publié à Londres, sous le titre d'*An essay on colonization particularly applied to the western coast of Africa.*

heur inaltérable qui nous file les plus beaux jours. Mon mari, en les punissant, deviendrait moins sensible, moins bon, et il m'aimerait moins. Oh! monsieur, jamais, jamais, nous n'aurons d'esclaves.

J'allais lui exprimer combien elle venait de m'édifier, quand la voix de Jones, que je trouvai très-désagréable, m'appela à la voiture. — Madame, ne vous dois-je pas quelque chose pour le lait? — Non, monsieur, je ne fais pas payer le plaisir qu'on me donne. — Adieu, toit hospitalier! Adieu, femme sensible et généreuse! vous venez de me faire sentir les dangers qui entourent les fruits que la servitude présente au maître. Le blanc possesseur du noir compromet son bonheur, s'il veut soigner sa fortune. Je répéterai ce que vous m'avez appris à ceux qui perdent beaucoup (1) par la liberté de leurs esclaves, et j'aurai peut-être le plaisir de consoler quelques âmes bien nées.

---

(1) J'ai formé des vœux pour la liberté des nègres; mais je désirais que les frais de cette émancipation fussent supportés par l'universalité des citoyens Français. Dans cet acte de justice, la gloire et la dépense doivent être indivisibles.

CHAPITRE X.

A QUELQUE distance de la chaumière, nous descendîmes la montagne. Sa base devait être le terme des plus grandes fatigues de la route; et une taverne, tant bonne que mauvaise, présentait, aux voyageuses froissées, des moyens de repos. Nous touchions le but désiré, quand la pluie, tombant comme un torrent, vint encore augmenter le plaisir que nous promettait un gîte.

Notre hôtesse était une grosse Allemande, sale, bourrue, ayant le verbe haut, et donnant des ordres à son mari avec une grossièreté dégoûtante. Madame C— y excita sa bile en cassant un verre, et les malédictions pleuvaient sur cette pauvre Américaine, avec une rapidité, une abondance et un fracas dignes des mœurs de cette brutale cabaretière. Certes, c'est un grand malheur, que de briser un verre, dans un lieu où on ne dédommage point le propriétaire de la perte qu'il fait, en lui en payant la valeur; car, il faut encore qu'il fasse un voyage pour le remplacer. Cet,

événement fâcheux tint long-tems fermée la porte de la seule chambre à coucher qu'il y eût dans cette taverne.

Après un mauvais dîner, donné de la plus mauvaise grâce, reçu avec humeur, mais très-bien payé, nous laissâmes ce détestable bouchon, avec ce sentiment d'aise qu'on éprouve en quittant un mauvais lieu, et mauvaise compagnie.

Jusqu'ici, nous n'avions pas encore rencontré une de ces infortunées victimes des passions ou des institutions sociales. J'entends chanter des pseaumes sur le grand chemin. — M. Jones, connaissez-vous ce fervent chrétien? — Ah! oui, monsieur, reprit le bon conducteur en soupirant; les Méthodistes ont tourné la cervelle du pauvre malheureux dont la voix m'attendrit. C'est un bien brave homme! il laisse une femme et quatre enfans dans la misère. Voyez plutôt, comme il a l'air doux! je regardai l'infortuné : il marchait lentement, et les yeux élevés vers le ciel. C'est de là seul, ajouta Jones, qu'il peut attendre sa guérison; car les médecins ont vainement essayé de lui rendre ce qu'il a perdu. *Voyez où m'a réduit le péché*; nous dit en passant cette victime

de l'extravagance religieuse ; TREMBLEZ , et *priez pour moi*; puis il continua de chanter son pseaume. — Tel que vous le voyez, répliqua Jones , il ne ferait pas de mal à un enfant. Que Dieu le rende à sa famille !

Pendant que ce triste objet occupait mélancoliquement ma pensée , nous nous élevions insensiblement sur une montagne triangulaire. L'acacia , indicateur d'un sol fertile, embaumait son sommet du parfum de sa fleur. L'*ickery*, et le chêne robuste , étalaient le luxe de leurs branches étendues. Nous aspirions cet air pur qui vivifie tous les êtres. A l'un des angles de la montagne , on entendait le bruit rauque que fesaient deux torrens furieux, qui battaient avec fracas deux de ses flancs : cette masse , sur laquelle roulait notre voiture , en était ébranlée. Nous voyions , à droite et à gauche, deux précipices épouvantables. Plus nous approchions du point de descente, plus ces abîmes devenaient menaçans par leur proximité. Enfin , toute cette fureur et tout cet effrayant fracas s'évanouirent à l'extrémité de la montagne : ces deux torrens s'y réunissent, et forment une rivière, dont les eaux serpentent lentement dans un beau vallon.

Les cultivateurs qui vivent dans la plaine, bornée à l'Est par la chaîne des montagnes que nous avions gravies dans la matinée, élèvent beaucoup de bétail, qu'ils conduisent à Baltimore. Ils cultivent le tabac avec avantage depuis plusieurs années, ce qui prouve que le sol est fécond. Cette plante ne paraît qu'une ou deux fois sur une terre médiocre, quoique vierge.

CHAPITRE XI.

LA maison d'un particulier, qui ne recevait que les voyageurs (1), fut le lieu où nous couchâmes. Cette maison offrait à l'extérieur l'image de la misère ; elle menaçait ruine. De vieux chapeaux et des guenilles remplaçaient les carreaux de vitre. A cette vue, je pensai que c'était l'habitation de quelque Allemande aussi grossière que celle qui nous avait hébergés le matin ; mais nous fûmes agréablement surpris de trouver en ce lieu, de mauvaise apparence, des jeunes personnes très-bien élevées et élégamment vêtues.

Dans un *parloir* (2), où l'on apercevait le jour à-travers les murs, et dont le plancher était troué, on nous servit le thé dans des tasses de belle porcelaine. Le sucrier, le crémier, les pinces à sucre étaient d'ar-

(1) Dans ces maisons on ne donne point à boire aux désœuvrés du voisinage, et ce ne sont pas des tavernes.

(2) En anglais, *parlour*, salle de compagnie.

gent, et le tout fut artistement distribué sur une table ronde d'acajou, fort propre.

Quand le vitrier et le charpentier vivent à six lieues, j'avoue qu'on doit momentanément se servir de chiffons pour remplacer les carreaux, et qu'on peut avoir des planchers troués, des couvertures de maison, délabrées. Mais pourquoi ne pas boucher les crévasses des murs avec de la terre glaise ? Il y avait des nègres qui pouvaient faire cet ouvrage. Est-ce indolence ou dédain d'un certain ordre que le luxe a établi chez les peuples de la vieille Europe ? Je voyais avec étonnement de jolies robes de mousselinette trainer sur le plancher vermoulu, mais bien lavé. Ce mélange de richesse et de pauvreté, de recherche et de négligence, formait un contraste bien singulier, et aussi ridicule que celui que décrit Rousseau dans sa lettre au maréchal de Luxembourg, en lui parlant des habitans de la Suisse (1).

(1) Ils sont parés dans leurs rochers comme ils l'étaient à Paris ; ils portent, sous leurs sapins, tous les pompons du Palais-royal ; et j'en ai vu revenir de faire leurs foins en petite veste à falbala de mousseline... Leurs valets, alternativement laquais et bouviers, ont l'habit de livrée en servant à table, et mêlent l'odeur du fumier à celle des mêts. OEuvres complettes, Tom. XXXII, p. 31.

Pendant que nous prenions le thé, un jeune homme mal peigné, et avec du linge sale, vint prendre séance, et avalait les gâteaux avec une précipitation appétissante: c'était le frère de nos élégantes. Il nous apprit qu'il avait voyagé dans l'Ouest, qu'il avait vu le *Kentuky* : on y trouve des fonds égaux en qualité aux *Bottoms* (1) du Potowmack, et la terre y est généralement plus riche que celle de la vallée où nous étions; cependant, ajouta-t-il, je préfère les parties du continent où le cultivateur a des débouchés; sans eux, il vit dans une improductive abondance.

Tant que la navigation du Mississipi ne sera point libre, les habitans du *Kentuky* ne seront jamais riches. Ils ne peuvent tirer parti de leur tabac, qui est supérieur en qualité à celui de la Virginie et de la Géorgie: leurs bestiaux ne sont vendus que quand les Espagnols le permettent; et comme ils ont rarement cette permission, la multiplcité des animaux, quelques beaux qu'ils soient, fait qu'ils se vendent pour rien. S'ils ne dis-

(1) Lisière de terres très-fertiles qui se trouvent sur les bords du fleuve.

tillaient pas leurs grains, il faudrait abandonner la plus grande partie de la récolte aux oiseaux et aux quadrupèdes. Les habitans, victimes de cette jalousie espagnole, en supportent les effets avec impatience, et je ne doute point qu'à la première occasion, la liberté de l'*Hoïo* et du *Mississipi* ne s'obtienne par la voie des armes.

Les colons de la Louisiane, fatigués du joug Espagnol, favoriseront les Américains, qui s'attendent qu'un jour cette colonie entrera dans la fédération des États unis.

Si le gouvernement français eût eu des moyens pour seconder la bonne volonté des Louisianois, ils seraient rendus à la France (1), qu'ils aiment sincèrement. Leur colonie est très-intéressante, par ses richesses, par sa centralité, et le commerce des pelleteries qu'elle fait avec les sauvages. Ces vieux amis de la France chérissent tous les Français, qu'ils appellent leurs pères.

On nous donna du linge blanc : c'était une marque de déférence, d'autant plus rare, qu'on a très-peu de linge, et que des *Gentlemen* se

---

(1) La correspondance d'un général, cultivateur du *Kentuky*, a prouvé cette assertion jusqu'à l'évidence.

ressemblant tous, on ne voit pas pourquoi ils ne reposeraient pas dans les mêmes draps. Quand quelques-uns d'eux ont la gale (maladie très-commune dans le Nord) il arrive qu'on se l'inocule, en reposant dans le lit où un galeux a couché : c'est ainsi que ce mal se perpétue ; on le sait bien, mais cela ne fait point acheter une paire de draps de plus.

Les Américaines font soigneusement laver planchers, portes et fenêtres. Elles ont des robes, des mouchoirs et des bonnets fort blancs, mais leur propreté est toute extérieure. Une fausse modestie leur interdit ces salutaires ablutions qui conservent la santé : les hommes, sans avoir la même excuse, imitent en cela les femmes.

Un médecin français, ayant apporté une seringue pour sa malade, le père, mécontent, fit des reproches très-graves au docteur, et lui signifia que sa fille était trop chaste pour user jamais de cet immodeste instrument. On le congédia comme un homme sans mœurs, qui ne devait soigner que les filles de mauvaise vie.

Avant d'arriver sur les bords du Potowmak, nous descendîmes une montagne dont la base était couverte de débris de rochers. Je cher-

chai vainement quelques indications d'une explosion volcanique. Il semble que ces éclats ont été détachés par l'attraction et la gelée, qui doivent, à la longue, rompre les plus forts liens. Mes recherches furent également infructueuses, quand je visitai la cataracte de la Passaick près de Patterson, ville du New-Jersey : c'est un objet trop curieux, pour que je ne m'empresse pas de réparer la faute que j'ai commise dans la première édition de mon Voyage, en omettant d'en parler.

Mon guide me fit gravir une montagne élevée, en suivant un sentier tortueux : près d'arriver à son sommet, j'entends, à gauche, un bruit semblable à celui de plusieurs soufflets de forge. Une épaisse fumée s'élève dans les airs : nous marchons vers cette colonne; et je ne m'aperçois de mon erreur qu'en m'enfonçant dans un épais nuage que forme l'eau répercutée. Je touche le bord d'un abîme triangulaire, dont la plus petite ouverture est d'environ quatre pieds, et la plus grande de douze; sa profondeur est de soixante-neuf pieds; celui de ses parois, frappé par une masse d'eau de cent-treize pieds de longueur, ressemblait à une machoire armée de dents énormes, que battaient des flots d'écumes. En

contemplant cette hideuse image, j'éprouvais encore un mouvement semblable aux secousses qu'on ressent lorsque les vagues furieuses ébranlent les flancs d'un vaisseau. L'agitation terrestre, qu'il faut attribuer au choc des eaux, l'obscurité du nuage qui pénétrait mes vêtemens, et le fracas épouvantable qui m'assourdissait, prolongèrent mon immobile horreur. Le fond du précipice était à ma gauche. J'avais en face la Passaick roulant lentement ses flots limoneux entre deux rives couvertes d'arbres avortons. A peine les eaux sont-elles dans l'excavation, qu'elles reprennent leur cours paisible. A un mille de la chute, la rivière porte des bateaux pontés, qui transportent à New-York les productions des campagnes voisines de la ville de Patterson, où il y a quelques tanneries et des manufactures de potasse.

Revenons au Potowmack. Cette rivière est guéable pendant l'été, lorsqu'il n'y a point eu de pluies abondantes. Elle est encaissée par deux chaînes de montagnes très-élevées. A l'endroit où nous la traversâmes, elle est plus large que ne l'est la Seine à Rouen. Quand les travaux entrepris seront achevés, elle aura une navigation intérieure fort éten-

due. Les angles rentrans des montagnes laissent sur ses bords des espaces plus ou moins étendus, couverts d'une terre noire et limoneuse, dont la perpendiculaire est très-longue. Ces espaces s'appellent *bottoms*, et produisent en abondance ce tabac noir, très-spongieux, dont la feuille, s'imbibant d'une grande quantité d'eau, est très-recherchée par les marchands, qui la vendent en poudre.

Je vis pour la première fois l'érable-à-sucre, qui ne vient que sur un sol très-fécond : son tronc est fort et élevé ; son écorce est blanchâtre et polie, et sa tête touffue est couverte de feuilles d'un verd pomme. Pendant l'ascension de la sève, on enfonce des tubes dans son tronc, qui la conduisent dans des jattes déposées au pied de l'arbre. On fait ensuite évaporer, au soleil ou sur le feu, la partie aqueuse de cette sève, qui donne après cette opération un sucre un peu brun, inférieur à celui de la canne-à-sucre. C'est en mars qu'on extrait la sève. Il faut que le ciel soit sans nuages, et que le jour ait été précédé d'une gelée : sans ces deux circonstances, la liqueur ne coule point.

On avoit pensé que l'érable-à-sucre pou-

vait, sinon rivaliser la canne, fournir au moins à la consommation des habitans des Etats-Unis. Ce fut le premier cri de joie après la découverte : les amis des noirs le répétèrent avec l'accent du sentiment. Enfin ils avaient trouvé un arbre qui allait affranchir les Africains ! Mais comme, dans ce monde, l'intérêt personnel est le régulateur de toutes nos actions, on appela le calculateur qui, d'un coup de plume, fit disparaître l'espérance des amis de l'humanité. L'érable veut une terre très-fertile, et ses branches couvrent une superficie de dix pieds quarrés. On a comparé son produit à celui que donneraient des pieds de tabac, plantés sur la même surface ; d'où il est résulté que l'intérêt du propriétaire lui prescrivait de couper ses érables, pour planter du tabac. La culture, en grand, de cet arbre, comparée à celle du tabac, donnait un résultat encore plus défavorable, parce qu'il se trouvait, entre chaque pied, quelques pouces sur lesquels on peut cultiver cette plante.

CHAPITRE XII.

APRÈS avoir fait quatre milles dans les hautes montagnes qui bornent la Virginie du côté du Maryland, nous arrivâmes à *Bath.* Cette ville est située dans une gorge très-étroite et triangulaire. La montagne, à l'Ouest, est la plus élevée et la plus rapide. Dans le mois de mars, des monceaux de neige et des éclats de rochers roulent de ses flancs, et entraînent dans leur chute des arbres qu'ils déracinent. Les maisons adossées à cette dangereuse montagne, sont environnées de fortes palissades, qui les préservent de ces chocs terribles et destructeurs. Quelques particuliers, pour avoir négligé cette précaution, ont vu leurs habitations enfoncées. A l'époque de ces chutes les habitans de la ville sortent le moins possible. Ils se louent du climat. Les froids de l'hiver ne sont pas excessifs, et les chaleurs sont tempérées. Les nuits d'été sont très-fraîches, même pendant la canicule. Une forte rosée, qui commence à tomber au coucher du soleil, et humecte continuellement la terre pendant son absence, étend sur le

gazon une eau qui, repompée pendant le jour, éteint une partie des feux de l'atmosphère.

Bath a deux édifices publics, la salle de comédie et les bains. Le premier est une *Log-House* (1), dont l'intérieur répond à la simplicité de son architecture. Le second est une baraque en bois, divisée en huit cellules faites de planches mal jointes, où les baigneurs se rendent dans la matinée. Ils y a dans chaque cellule des escaliers, pour graduer, à volonté, la ligne d'eau.

La même source donne de l'eau pour les bains et aux buveurs. Elle est à quelques pas de l'édifice dont je viens de parler. La fontaine est de forme circulaire et en plein air. Un gobelet banal est présenté à tous par le distributeur des eaux. L'eau est limpide, tiède et insipide ; elle purge pendant les premiers jours. Les personnes rongées de rhumatismes sont soulagées assez promptement. J'en ai vu plusieurs qui, portées d'abord aux bains et à la fontaine, ont fini, au bout de trois semaines, par y marcher seules, aidées de béquilles.

---

(1) Maison construite avec des troncs d'arbres équarris, liés ensemble par de la terre glaise.

On appelle encore cette petite ville *Warm-spring* (1). Ce fut son premier nom ; mais les Anglo-Américains, admirateurs des modes et des noms anglais, s'étant rappelés qu'il y avait une fameuse ville de *Bath* en Angleterre, ont voulu donner plus d'importance à leur source chaude, en l'honorant d'un nom qui vînt de l'ancienne métropole. C'est à cette manie imitative qu'on doit reprocher la naturalisation d'idées funestes à la prospérité nationale qui, comme des poisons lents, se développent progressivement et corroderont les générations futures.

Américains ! votre nom est assez beau ; vous avez assez de moyens de le rendre aussi illustre qu'il est cher aux peuples libres, sans chercher hors de votre patrie des ornemens d'emprunt : mais enfin si, vous oubliant, vous voulez imiter quelque peuple, pourquoi préférer celui dont les crimes politiques ont fait couler le sang de toutes les familles du genre humain ?

Au-dessus de la fontaine on a élevé une terrasse adossée à la montagne de l'Ouest. De beaux chênes y prêtent leur ombrage aux pro-

---

(1) Source chaude.

meneurs : des arbres épars sur les flancs arqués d'un rocher pendant en ruines, y forment une grotte garnie de bancs destinés aux causeurs, attirés par la fraîcheur du lieu et la beauté du point de vue qu'il présente : c'est là que se rendent tous les amateurs de nouvelles ; j'y ai entendu prêcher de bons Moraves, avec cette onction évangélique si douce et si persuasive. On découvre de ce point toute la ville et le lieu destiné à la course des chevaux.

Les femmes, montées sur de très-beaux chevaux virginiens se provoquaient à la course. Comme elles voyagent souvent à cheval, qu'elles descendent des montagnes rapides, traversent des fleuves, et que dans l'âge le plus tendre on les a exposées à toute la fouge de coursiers très-vîtes, elles sont adroites et intrépides.

Les Virginiennes sont grandes, élancées et ont beaucoup plus de phisionomie que les autres Américaines. Quoiqu'elles semblent plus faites pour les fatigues de Diane que pour les jeux de l'Amour, elles obéissent cependant aux loix de ce maître des dieux et des hommes. Montesquieu a fait leur portrait dans le troisième chant du temple de Gnide.

« Il vint cinquante femmes de Milet; rien
» n'approchait de la régularité de leurs traits :
» tout fesait voir ou promettait un beau
» corps, et les dieux qui les formèrent n'au-
» raient rien fait de plus digne d'eux, s'ils
» n'avaient plus cherché à leur donner des
» perfections que des grâces ».

Epouses aimantes et fidèles, mères tendres et industrieuses, maîtresses compatissantes, elles ont toutes les vertus qui conservent l'amour qu'inspirèrent leurs charmes. L'esclavage des noirs ne les a point encore dépravées, et c'est un prodige dont on sent tout le merveilleux, quand on connaît les mœurs des femmes des colonies françaises ou anglaises. Il ne faut que comparer la phisionomie d'une Virginienne avec celle d'une créole, pour sentir la différence des âmes qui animent ces deux êtres. Aussi, les dernières sont-elles citées pour les cruautés qu'elles exerçaient sur leurs esclaves, quand, enivrées d'une fureur jalouse, elles disputaient avec elles les faveurs brutales d'un amant commun. On m'a cité plusieurs créoles qui, furieuses de la beauté du sein d'une jolie mulâtresse, le gâtaient par des tiraillemens répétés.

La nature est aux environs de *Bath* alter-

nativement prodigue et marâtre, magnifique et horrible, et il suffit de s'élever sur un rocher pour voir ces contrastes.

Du sommet de la montagne de l'Ouest, on découvre une vaste étendue couverte par les bois. Cette masse d'arbres est uniforme, monotone comme les eaux de l'Océan quand les vents ne les soulèvent pas. L'horizon est borné, au Levant, par les montagnes dont les bases touchent *Frederiktown*. Au Sud, les Apalaches se prolongent vers le Sud-Ouest. Au couchant, on n'aperçoit que des sommets d'arbres. Presque par-tout, et du même point, on voit des plaines, sources inépuisables de richesses, et des rochers dont la stérile nudité ne sera jamais couverte par la végétation. A peu de distance, en suivant un chemin très-étroit, on passe près d'une source d'eau ferrugineuse; puis prenant à droite, on descend dans un vallon très-resserré, qui forme le lit d'une rivière assez large, dont le cours est du Sud au Nord. Ses eaux jaunes reçoivent, avec les arbres qui se détachent des montagnes latérales, la terre qui couvrait leurs racines rampantes sur la surface du terrain. On voit plusieurs de ces arbres, déracinés par la foudre ou l'impétuosité

du vent, tenir encore faiblement à la terre et obstruer avec leurs têtes desséchées le cours des eaux.

Tout présente l'effet d'une convulsion de la nature, tant le désordre est complet. Après trois milles de marche, on retrouve le *Potowmak*.

Un vieillard avait une habitation sur ses bords limoneux et féconds. La maison, délabrée, touchait à une montagne si rapide, que les bêtes à cornes et les chevaux n'osaient s'y aventurer. Quand son grand âge ne lui permettra plus de monter à cheval, il sera privé du commerce des humains. Pendant l'automne, des bateaux, venant d'Alexandrie et de *George-Town*, remontent la rivière et la descendent chargés de grains. Après cette saison, la traite est finie, et si quelqu'un oubliait de se pourvoir, il lui faudrait faire un voyage à *Winchester*, éloigné de trente-neuf milles de ce lieu.

Ce vieillard, dont les enfans étaient tous établis, se trouvait abandonné aux soins des domestiques. Son isolement m'affecta, et je lui fis part de mes inquiétudes. Je vendrais volontiers ma plantation, me répondit-il; j'ai trois-cents arpens de terre excellente, un bon

verger de pêchers qui me donne assez d'eau-de-vie, des érables qui me fournissent du sucre en abondance, et quelques arpens de prairie pour nourrir mes bestiaux pendant l'hiver. J'estime que cette propriété vaut 900 pounds, argent de Virginie (1). Au prix qu'il demandait, je vis que le vieillard ne quitterait pas sa retraite avant que la mort ne vînt le déloger. Les bâtimens étaient dans un état affreux, et quand ils auraient moins menacé ruine, on eut trop payé une prison et un très-mauvais voisinage.

Les mœurs des habitans peu aisés de cette contrée, sont agrestes et violentes. Ils jurent, s'enivrent, jouent et se battent souvent. Ils ont un genre de combat inusité chez les Américains de l'Est. Les athlètes usent des poings, des pieds et des dents. Ils conviennent de se faire sauter les yeux, et voici leur méthode : les champions s'approchent, en se distribuant, au préalable, force coups de poing ; ils s'entourent l'index d'une mèche de cheveux de leur adversaire, puis roidissant chaque pouce, qu'ils appuient fortement sur les coins des yeux, ils les font sauter, au milieu des ap-

(1) La gourde valant 5 liv. 10 s., 900 pounds de Virginie valent 16,500 liv.

plaudissemens du cercle féroce qui les excite. Malheur au mal-adroit qui se laisse prendre le pouce ou le doigt, car il est broyé entre les dents de son ennemi.

Chaque jour de marché, nous voyions des groupes se former autour d'athlètes ivres, que le point d'honneur obligeait à *boxer*; les femmes, effrayées, fuyaient ces passe-tems barbares, renouvelés des Anglais. Généralement un *Bruiser* (briseur d'os) est le juge des combattans, et fait observer la police convenue dans ces sortes de récréations britanniques. Vous le voyez marcher gravement dans le cercle, et parler avec un air d'autorité aux deux champions. C'est lui qui donne le signal du combat et des applaudissemens. La foule imbécille a plus de déférence pour les ordres de ce gladiateur en chef, qu'elle n'en montrerait à un magistrat, porteur ou organe de la loi. Après le combat, les amis du vainqueur l'entourent, lui serrent la main; d'autres, avec des citrons, essuyent le sang qui coule de ses narines; et ce personnage reçoit ces soins et ces louanges avec la solennité étudiée d'un héros de théâtre.

Nous eûmes le supplice de l'une de ces scènes, sous les fenêtres de la maison où nous étions en pension. Nous donnions trois gour-

des par semaine à M^de^. Thrókmorthon, parente du général Washington. Cette bonne Américaine, par un désintéressement peu ordinaire aux personnes qui tiennent des pensions, fit assez mal ses affaires. Son cousin, du haut de la grandeur, où la partialité et quelques services l'ont placé, semble ne pas apercevoir ceux de ses parens que la médiocrité entoure. Je lui demandai si son illustre allié était autant pénétré de l'importance des formes religieuses, qu'il semble l'être, par l'exactitude scrupuleuse qu'il met à les observer. Elle me dit qu'elle le croyait de bonne foi; qu'à la mort du père de Washington, qui était un déiste, le fils devint très-religieux. Ce grand homme fait ses prières avec la régularité d'un moine, et va tous les dimanches à l'église édifier ses concitoyens, par son recueillement et sa ferveur angélique. Chez un peuple dévot, cette conduite n'a pas besoin de commentaire.

M^de^. Throkmorthon avait une quarantaine de pensionnaires, qu'elle nourrissait très-bien. Un grand nombre de Méthodistes, couverts de chapeaux à bords longs et rabattus, fesaient admirer leur dextérité à table, et la rotondité de leurs faces béatifiées.

Des

Des femmes, jolies comme des anges, lestes comme des papillons, se trouvaient pêle-mêle avec ces gras pénitens. Cette promiscuité de graces et de gaucherie, d'élégance et de crasse, d'abandon et d'hypocrisie, était vraîment piquante. Les Méthodistes nous régalaient d'une longue prière de la composition du révérend, qui l'improvisait avant et après le repas. Les femmes se tenaient debout pendant tout ce tems. Des paupières, garnies de cils longs, soyeux et bien noirs, venaient voiler de beaux yeux, que les auditeurs se plaisaient à fixer. On eût pris chacune de ces jeunes femmes, habituellement vive, et devenant tout-à-coup grave et immobile, pour l'amour entouré de moines maussades, qui lui font faire pénitence de ses espiégleries. A peine la prière était-elle hurlée, que le voile se levait, la gaîté débitait ses saillies, et tout ce que le saint homme avait dit était oublié.

Un de ces Méthodistes nous exhorta de ne pas manger pour satisfaire notre appétit, mais afin de conserver les forces nécessaires au service du Seigneur. Je m'attendais à voir faire un très-mince repas à l'homme qui nous débitait cette sentence: il n'en fut pas ainsi; ce serviteur du Seigneur ne vivait pas de peu.

CHAPITRE XIII.

PARMI les femmes avec lesquelles nous vivions, il y avait deux Virginiennes, parlant un peu français, très-aimables, et ayant reçu une éducation soignée. L'une était une veuve blonde, vive, âgée de vingt-trois ans. Le souvenir du colonel B..., mort depuis sept ans, lui était cher; quoiqu'aimant les plaisirs, elle se plaisait au milieu d'eux à évoquer l'ombre de son mari, et ses beaux yeux arrosaient son portrait des larmes du regret. Cette singularité n'est inexplicable que pour ceux qui ne connaissent pas l'empire qu'exerce le tempérament sur les affections morales. Mde. B... était environnée d'adorateurs, que sa beauté attirait, que son esprit enchantait; elle ne les repoussait point, mais elle aimait toujours M. B... Conversant avec elle sur l'union possible de deux ames fortement éprises, nous allâmes si loin, qu'elle interrompit tout-à-coup notre entretien platonique, par des sanglots qui se fondirent en larmes. Elle s'écria, avec l'accent du reproche: qu'ai-je donc fait à la divinité,

pour qu'elle m'ait si-tôt enlevé mon ami? Quelques années de plus, et le même tombeau nous eut reçus. Ah! madame, ajouta-t-elle, en serrant le bras de ma femme, j'étais aimée comme vous l'êtes, j'aimais aussi tendrement, j'aurais été bonne mère; pourquoi donc cette différence dans le sort de deux femmes, que la nature fit si ressemblantes? Penserai-je qu'une fatalité cruelle balotte aveuglement la destinée des faibles mortels? Non : je le reverrai. Mon ame, attirée vers la sienne, se fondra un jour avec cette ame chérie; et inséparables, comme immortelles, l'idée d'une désunion momentanée ne viendra plus nous troubler au milieu des plaisirs célestes, comme elle le fit sur cette terre, où le bonheur n'est qu'une illusion rapide.

Mde. B... avait lu les ouvrages de Swedenbourg, et elle nous entretint des descriptions charmantes que fait ce Suédois, du bonheur des ames vertueuses, des soins mutuels de deux époux ne formant plus qu'un seul être. Ces réminiscences présentèrent des scènes d'amour et de volupté, qui rendirent à la tendre parleuse le calme et sa sérénité accoutumée.

Sa cousine, M^{de}. Am..., était une brune dont les traits étaient parfaitement réguliers. Une douce langueur adoucissait l'éclat de ses grands yeux noirs, bien fendus. Ces deux jolies femmes s'aimaient tendrement, et vivaient ensemble. Le mari de la dernière était un très-riche Virginien, chaud patriote et anti-fédéraliste. Nous politiquions parfois. Les citoyennes prenaient part aux débats; toutes deux défendaient vivement le président des Etats-unis, quand M. Am..., ou tout autre, refusait de partager l'enthousiasme qu'il inspira pendant la guerre, et qui semble s'affaiblir aujourd'hui, ou n'être pas aussi général.

On n'a point vu sans déplaisir l'opiniâtreté du gouvernement américain à conserver une apparente neutralité, qui n'est certainement point avantageuse à la France. On ne peut croire que le président fût étranger à ce système. Les amis des français lui reprochent d'être ingrat envers un peuple qui contribua si puissamment à sa fortune; et les Américains, qui ne sont point insensibles à la gloire de leur pays, disent que cette neutralité est une ingratitude déshonorante, une tache indélébile. J'ajoutais à ces réflexions, que ce

lâche abandon, quelque nom qu'on lui donne, n'était que le manteau de la faveur insigne accordée aux Anglais. Le gouvernement savait, tout aussi bien que moi, que la Grande-Bretagne était trop jalouse de son industrie maritime, pour laisser les Américains l'envahir doucement pendant la guerre; or, cette neutralité fut présentée au commerce de l'Amérique comme devant lui procurer ce résultat lucratif, et c'est en berçant les habitans des villes maritimes de cette vaine chimère, qu'on est parvenu à les mettre dans les intérêts du cabinet de Saint-James.

Le pouvoir exécutif des Etats-unis est, à mon avis, coupable d'ingratitude et de manœuvres déloyales. Il est ingrat envers la France, et a deçu les commerçans américains. Tous ces raisonnemens ne se fesaient point à *Bath*, puisqu'en 1791 la guerre n'était pas encore déclarée; mais les réflexions que je viens de communiquer, pour être d'une date postérieure à celle de mon voyage, n'en sont pas moins judicieuses, et font connaître l'opinion du peuple Américain sur la conduite de son gouvernement.

La constance de M[de]. B... était d'autant plus remarquable, que les Américaines se

remarient généralement. En effet, que ferait une veuve dont la fortune consiste en terres, et négres qui les font valoir ? Si elle est jeune, un gérant fera tenir des propos, ou blessera les usages. Si c'est la veuve d'un marchand, elle ne peut, par la même raison, s'associer un homme veuf ou garçon ; il lui faut donc épouser quelqu'un pour soigner la fortune de ses enfans.

Mde. B... s'était arrangée avec les frères de son mari, auxquels elle avait abandonné sa plantation, pour une somme dont ils lui payaient l'intérêt. Je n'ai point voulu, disait cette femme excellente, être la complice des châtimens qu'on inflige aux malheureux noirs. Je me suis plus d'une fois attendrie sur leur sort, et si j'avais pu briser leurs fers sans me réduire à l'aumône, j'aurais joui de cette divine volupté.

Je dois rendre cette justice aux Américains : c'est que tous avouent que l'esclavage est autant contraire aux principes de la religion et de la morale, qu'il est nuisible à leur bonheur ; mais ils craignent plus l'indigence qu'ils n'aiment la félicité. Il faut, ou que l'esclavage s'éteigne lentement, ou que le

trésor public dédommage les propriétaires. Ce dernier moyen fut présenté sans succès au corps législatif de l'Etat de New-York, quand on lui proposa la liberté générale des nègres.

CHAPITRE XIV.

MADAME C—y n'étant ni aimable ni jolie, fut peu recherchée des femmes qui pouvaient apprécier et choisir leurs compagnes. Elle se lança dans la société des dévotes, et bientôt nous apprîmes qu'elle fesait nombre dans le troupeau méthodiste; renonçant à la parure, qui lui avait fait une réputation, elle elle se coéffa du bonnet de la secte, et passait les jours à pleurer ses péchés. Moly était l'humble instrument de sa conversion soudaine, et on la voyait pleine d'une sainte jactance, qui semblait dire à toute la congrégation : et moi aussi, je sais convertir les pécheresses et *porter sur mon cou la brebis égarée !* Je prends congé de ces deux saintes, pour donner au lecteur une idée des plaisirs mondains de la ville de *Bath.*

On se rend sur les cinq heures aux parties de thé. Tout y est du plus grand cérémonial. A droite de la maîtresse de la maison, sont rangées, en demi-cercle, toutes les femmes, aussi bien parées qu'elles le peuvent. Un profond silence succède à l'entrée de

quelque invité ; et toutes ces dames ont la gravité de juges assis sur leur tribunal. On apporte une table d'acajou devant la distributrice du thé. Des fontaines d'argent contiennent le café et l'eau chaude, qui affaiblit le thé, ou sert à laver les tasses. Un domestique porte, sur un plateau d'argent ou un cabaret, la tasse, le sucrier, le crêmier, les tartines de beurre et les viandes fumées, qui sont présentés à chaque individu, et dont il faut charger ses genoux. Des français sont fort embarrassés quand, dans une main, ils tiennent la soucoupe et la tasse, et que de l'autre, il leur faut prendre des tartines et des viandes fumées, coupées en tranches très-minces. Quand tout est disposé pour la distribution, les femmes tirent leurs mouchoirs, et les étendent sur elles. En renvoyant la tasse, on a soin de disposer la cuiller de manière qu'elle indique si vous voulez recommencer, ou si vous en avez assez. Un français qui ne parlait point anglais, et ne connaissant point ce langage muet, désolé de voir la seizième tasse arriver, s'avisa, après l'avoir vidée, de la garder dans sa poche jusqu'au moment où les envois furent à leur fin.

Vous n'entendez, pendant qu'on prend le thé, que le sifflement des lèvres sur le bord des tasses. Cette musique est variée par la demande qu'on vous fait de changer de boisson.

Après avoir pris le thé, s'il se trouve dans le cercle quelque plaisant, on l'agace : nous en avions un à *Bath* ; c'était M. West, qui chargeait assez bien. Il pouvait jurer, mais la polissonnerie la mieux gazée était défendue, et il ne s'en permettait aucune. Quand ce genre de plaisir était épuisé, on invitait les dames à chanter. Celles dont la voix flexible et mélodieuse était applaudie, ne se fesaient point prier. Toutes, même, chantaient volontiers, parce qu'on est assez bien élevé dans les déserts du nouveau monde, pour recevoir très-mal les étourdis qui se permettraient de persifler une femme, qui fait toujours un acte de complaisance, et souvent un sacrifice d'amour-propre. La médisance, même, est d'un très-mauvais genre, et ce n'est qu'un bruit confus, dont il faut approcher l'oreille pour l'entendre.

Mademoiselle Lee était la virtuose de Bath. Elle a un très-beau gosier ; mais, comme celui de toutes ses compatriotes, son chant est ina-

nimé. Ainsi, l'amour, ses craintes, son délire et ses inquiétudes passionnées, se chantaient comme le pseaume le plus métaphysique. Dès qu'une Américaine s'apprête à chanter, elle commence par prendre un air bien grave; ses traits, que le sourire embellissait, s'allongent. Bien perpendiculaire sur son fauteuil, ses yeux fixent le plancher, et on attend que sa voix vienne annoncer qu'elle n'est pas pétrifiée. On donne, en France, dans l'excès opposé. J'ai trouvé nos actrices ridicules à mon retour des États-unis. En effet, quand les mouvemens ne sont point inspirés par le sentiment, quand ils ne servent que la coquetterie de la chanteuse, je les crois vicieux, et ils ne font que distraire l'auditeur.

Il existe des rapports entre les sons et la pantomime, la langue et les mouvemens. Ils varient, sans doute, selon le génie des langues et des peuples; mais ils sont constamment les mêmes dans chaque pays. Si l'artiste les ignore ou les dédaigne, il est hors de la nature et des convenances. Le physique de la chanteuse devrait encore être consulté dans le choix des morceaux qu'elle veut exécuter. Une brune piquante, au teint fleuri, aux yeux vifs et pétillans de gaîté, ne fait-elle pas un contre-

sens, quand, sous le masque de la santé, elle chante qu'elle meurt de langueur? N'en est-il pas de même d'une blonde, douce comme un mouton, quand elle vient nous dire, musicalement, qu'elle ressent toutes les fureurs vengeresses de la terrible Phèdre? Pour ne point sentir ces deux contre-sens, il faut fermer les yeux, ou faire des abstractions laborieuses, qui font évanouir l'illusion. Ce que je viens de dire de la physionomie, peut encore s'appliquer au timbre des voix, quoique les rapports existans entre le genre de musique et les différens timbres, soient plus difficiles à saisir.

Mademoiselle Lee avait une chanson favorite, qui demandait une grande flexibilité. Cette chanson s'appelle le baiser.

« Le baiser qu'il me donna en partant, scella
» ses promesses et son amour. Ah! si j'ou-
» bliais tout ce que je lui dois de tendresse!...
» Mais la tourterelle fut-elle jamais volage?
» La promesse des amans doit être sacrée.
» J'ai dit à Patrick, qui s'éloignait, que je ne
» l'oublierais point : si je viole mon serment,
» je consens à demeurer fille ».

« Maintenant que les flots et les vents » l'emportent, un monsieur m'offre des cho- » ses bien jolies; mais que m'importent ses » bijous, son or, ses bagues et toute sa for- » tune? La promesse des amans doit être sa- » crée. J'ai dit à Patrick, qui s'éloignait, que » je ne l'oublierais point: si je viole mon ser- » ment, je consens à demeurer fille ».

« Quoique sa cabane soit petite, le bonheur » s'y réfugie; quelle maison vaut celle de mon » ami? La fortune, sans lui, est une compa- » gne inutile; oui, Patrick, tu es l'objet de » ma flamme. La promesse des amans doit » être sacrée. J'ai dit à Patrick, qui s'éloi- » gnoit, que je ne l'oublierais point: si je » viole mon serment, je consens à demeurer » fille ».

Nous avions une troupe ambulante de comédiens Irlandais, qui avaient quitté leur pays pour venir amuser des spectateurs moins difficiles que ne le sont les habitans des petites villes, bourgs et villages d'Irlande. Les motifs de leur émigration donnent une idée

assez exacte des talens de ces pauvres diables. Ils étaient alternativement empereurs, bergers, bouffons, et mouraient de faim. On allait leur faire l'aumône, en dépit des remontrances sévères des Méthodistes, qui prétendaient qu'un art aussi diabolique que l'art dramatique, ne devoit point être encouragé par des Chrétiens.

Celui qui jouait les amans, vint faire le compliment d'usage. C'était un jeune homme assez bien fait, mais dont la langue épaisse avait été conformée pour le silence de l'observation. Il était poudré à blanc, avait de vieux bas d'une fort belle laine d'Angleterre, et un habit galonné, que son père, très-corpulent, lui avait prêté. Le voilà qui débutte avec des grimaces horribles, fesant faire des efforts surnaturels à sa langue, qui prononçait, avec travail, de maudites consonnes. Il se démenait avec tout le désir possible de s'en tirer avec honneur, et débita son discours, en crachant sur le visage de deux nègres qui raclaient du violon près de la scène. Sa grosse maman jouait les impératrices.

Un grand homme sec, dont la figure avait la forme d'un coin triangulaire, jouait les princes tragiquement amoureux.

Une grande soubrette, à cheveux d'un blond blanc, fort indolente, nous débitoit tous les bons mots de son rôle, et s'acquittait, avec gravité, des espiégleries qu'il fallait faire. Tout le reste était à l'avenant.

Pour récapituler tous les genres de recréation dont on jouissait à *Bath*, je dirai donc qu'on y jouait la tragédie, la comédie, l'opéra-comique et la farce ; qu'on dansait toutes les semaines, et que les parties de thé étaient très-fréquentes. Les joueurs se rassemblaient au billard et dans les tavernes, où ils passaient souvent des nuits entières. Alors, ce n'étaient que des coteries de jeu ; mais bientôt un *Gentleman*, qui tenait une banque de Pharaon, devint un point central pour la très-grande majorité des Américains.

Son arrivée fut annoncée comme le serait celle de quelque personnage d'importance. Il était invité à toutes les parties de plaisir, et y prenait le ton que tant d'égards et de considérations devaient lui inspirer. Oh ! pour le coup, j'ouvrais de grands yeux comme un premier pris, et je ne concevais rien à ce bouleversement moral. Je me rappelais que M. Jefferson tombe, sans pitié et sans ménagement, sur la passion du jeu, très-commune

chez ses compatriotes. Il lui donne le nom d'infâme, et je me voyais avec des Virginiens, qui traitaient, avec respect, un homme très-méprisé en France, et digne de ce sentiment.

Je communiquai mon embarras et mes idées à des hommes respectables, qui trouvèrent mes opinions souverainement injustes. Ils me firent entendre qu'ils considéraient un joueur de profession, comme un armateur. Le premier expose sa fortune aux caprices du sort, sur un tapis verd, et le second court les mêmes risques sur l'Océan. Où trouvez-vous donc, me disait-on, la différence entre ces deux hommes? Cependant un armateur est bien reçu en Europe, et vous méprisez un joueur! Qu'importent les moyens accessoires? Le désir du gain n'est-il pas le même dans les deux individus? Si l'un et l'autre se conduisent avec l'honnêteté exigée dans leurs professions respectives, nous les estimons. Pour donner plus de poids à leur étonnante théorie, ils me citèrent un Marilandais, joueur de profession, qui fut, dans son tems, un modèle de délicatesse et de générosité. Ce phénix est, à la vérité, mort dans la misère, après avoir dissipé, fort lestement, une fortune considérable. Je pense que peu de ses confrères

voudront

voudront, au même prix, perpétuer l'estime que celui-ci a payée de tout son avoir.

Quand notre banquier de Pharaon ouvrit ses séances, j'observai que tous les hommes marquans à *Bath* assistèrent à la première. Ils considéraient cette démarche comme un signe d'attention ou d'estime, dont ils ne pouvaient se dispenser. Au reste, ce joueur était loyal, et je n'ai rien entendu dire contre sa probité.

Le jeu fournit aux dépenses que le luxe demande, et les Virginiens ne sont point exempts de vanité. Ils sont presque tous joueurs : les chances heureuses, ou malheureuses, ne sont point un mystère. Un ancien aide-de-camp du général Washington, le colonel Del..., bon père, bon mari, racontait, à tout le monde, que ses gains payeraient la dépense de sa famille, pendant son séjour à *Bath*. Des planteurs de la Virginie et du Maryland, dominés par cette ruineuse vanité, partent dans des voitures élégantes, atelées de chevaux fins, traînant, à leur suite, un nombreux domestique, qu'il ne peuvent tenir dans l'oisiveté que par le secours du jeu. Si la chance tourne, ou si les magnifiques planteurs vont trop loin, il sont obligés de tout vendre, et de revenir, modes-

tement montés sur quelque coursier rival de *Rossinante.* Ces métamorphoses ne sont point rares.

Je trouvai, à *Bath*, dans un triste équipage, un jeune homme que j'avais vu à Philadelphie, accompagné d'une femme, et suivi de plusieurs domestiques. Cette belle, après avoir mangé argent, esclaves, chevaux et voiture, continua sa route vers le Nord, et souhaita, au jeune planteur, une heureuse récolte.

Il y a beaucoup de ces coureuses, en Amérique, qui, comme les oiseaux de passage, visitent les divers États de l'Union, à de certaines époques. Le Connecticut et le Massachusetts en fournissent un grand nombre. Elles sont, en général, très-jolies, assez décentes, et ne manquent pas d'éducation.

CHAPITRE XV.

Les Virginiens sont grands, élancés, et ont reçu de l'éducation; affables, hospitaliers, amis des Français et de la liberté, ils en ont défendu la cause avec courage et dévouement, pendant la guerre de la révolution. Les Anglais ont signalé leur haine contre eux, par des dévastations, et par une perfidie dont les noirs furent victimes.

Le général anglais proclama la liberté de tous les nègres qui se rendraient dans ses lignes; mais, quand ces malheureux eurent rejoint l'armée, on les chargea de chaînes. Ils furent envoyés et vendus à la Jamaïque, où ils trouvèrent une existence mille fois plus horrible que celle à laquelle ils pensaient se soustraire.

Les enfans mâles partagent également, entr'eux, les propriétés territoriales, et co-partagent ensuite le mobilier avec leurs sœurs. Cet usage est suivi dans le Maryland. Tant que le père vit, les enfans n'ont rien que de sa générosité. On ne donne aux filles, quand

elles se marient, qu'un léger trousseau, et l'esclave compagne de leur enfance. Je désirerais que cela fût de même en France ; car il y a mille à parier contre un, qu'une fille riche épousera un homme sans délicatesse, fort amoureux de sa dot. Cette victime de l'avidité, n'étant point aimée du vil spéculateur, ne trouvera, dans l'avenir, pour prix de ses avantages, que de longues et douloureuses années. Le déshonneur sera, peut-être, le fruit de cette union formée par l'intérêt. Les parens raisonnables, qui ont connu les douceurs de l'hymen, et tout ce qui peut les altérer ou les empoisonner, doivent être dans de perpétuelles alarmes sur le sort d'une fille chérie, qui réunit aux grâces de sa personne, à la candeur de l'innocence, l'attrait d'une fortune brillante. L'inexpérience, l'abandon généreux de la jeunesse, et la décevante confiance d'un cœur virginal, qui sent le besoin d'aimer, concourent à favoriser les desseins de ces épouseurs sordides, trafiquant de l'amour comme de l'amitié et de l'honneur.

Dans les Etats-unis, les convenances de fortune, à quelques exceptions près, sont subordonnées aux convenances morales, et les deux sexes s'en trouvent très-bien. Les unions

sont sentimentales et fortunées : le bonheur des familles en est la première conséquence, et la pureté des mœurs se conserve, sans avoir besoin de la surveillance du magistrat. La fille, spectatrice des soins qui font le bonheur de sa mère, les aime, avant d'en sentir l'attrait. Tous les enfans, élevés au sein d'un bon ménage, heureux de l'harmonie de la famille, s'organisent instinctivement pour cet état de félicité, et deviennent vertueux, en devenant hommes.

Pour procéder, avec ordre, à la régénération des mœurs d'une nation, il faut commencer par les sociétés élémentaires, ou les familles. Si cet objet attirait, un jour, l'attention de nos législateurs, je leur proposerais, comme un des moyens d'atteindre ce but désirable, la loi qui défendrait aux pères de doter leurs filles. Elles ne pourraient jouir de la fortune qui leur revient, qu'à la mort de leurs auteurs. Je sens que cette idée paraîtra singulière chez un peuple où les parens ont la sottise de publier qu'ils feront des sacrifices pour leurs filles chéries. Comme si ces insensés n'avoient point assez à craindre de l'inconstance et de la légéreté de la jeunesse ! ils appellent toutes les chances malheureuses autour de

l'objet qu'ils idolâtrent! Ils vendent jusqu'à leurs vêtemens pour les multiplier! Qui peut ne pas voir combien la vanité a de part dans cette abnégation; mais on lui pardonnerait volontiers cette faute, si elle n'en fesait pas commettre d'autres d'une espèce plus grave et vraiment odieuse. Quand des parens orgueilleux ne frapperont-ils plus de leur haine ceux de leurs enfans qui se livrent aux sages conseils de la nature, en cédant aux convenances morales? Ces ames, aimantes et libérales, auront, alors, le complément des jouissances du sentiment. Les liens, qu'elles formeront, n'en briseront point d'anciens.

CHAPITRE XVI.

L'AMOUR a la marche grave du caractère, et semble couler, avec lenteur, dans les veines de la jeunesse : ce n'est point cette ardeur dévorante, cette flamme rapide qui embrâse tout notre être. Les amans se voyent avec plaisir, mais sans transport : ils ne s'élancent point, ils s'approchent.

Le temps, qui s'écoule entre la déclaration et le mariage, est consacré à l'observation, et les filles réclament une indépendance absolue, qu'elles consacrent à l'épreuve du caractère de leur époux futur. Elles veulent savoir s'il est violent, s'il a de la constance, si la jalousie ne le rendra pas, un jour, bisarre et grossier. Elles se livrent à toutes les fantaisies qui leur passent par la tête, et font tout ce qu'elles peuvent pour n'être point exposées au reproche d'avoir dissimulé leurs imperfections : c'est un combat de franchise, inspiré par le désir du bonheur commun.

Les parens peuvent deviner ce commerce loyal d'amour, qui n'est ni caché, ni divulgué. La passion et ses progrès, sont souvent si im-

perceptibles, qu'on ne la soupçonne qu'au moment où l'hymen est prêt d'unir ce couple discret. On parle alors du mariage. L'intérêt calcule les fortunes, et la censure prononce son arrêt. Comme la médisance ne s'évertue jamais que contre des individus scandaleux, il arrive qu'elle ne trompe jamais.

Les jeunes personnes aiment qu'on les loue sur les talens utiles, qui en feront de bonnes mères et des femmes industrieuses. Elles dédaignent qu'on leur parle de la beauté de leurs traits; jalouses d'éloges plus flatteurs, c'est avec des armes, que ne donne point le hasard, qu'elles ont la noble ambition de vaincre. Quand elles sont appelées à remplir les devoirs de mères et d'épouses, on les voit pénétrées de toute la dignité de leur nouvel état. Les airs légers du jeune âge font place à cette réserve, ou plutôt à ce recueillement délicieux, qui est un témoignage que l'ame contente savoure, en silence, le bonheur qui l'absorbe; elles remplissent encore, avec fidélité, l'engagement d'obéissance qu'elles ont contracté au pied des autels. L'amour vient-il confondre, dans un être, deux ames qui brûlent pour cette réunion? Le sein maternel allaite cet enfant chéri. La mère retrouve

l'inquiétude active de l'amante, et jouit du double plaisir d'alimenter son époux et son fils. Avec quelle religion ces devoirs sont remplis ! J'ai vu des femmes, que la fortune, la santé, la jeunesse, invitaient aux plaisirs, leur préférer les devoirs.

Les enfans sont bien élevés dans la maison paternelle, parce qu'ils y jouissent de la plus grande liberté, et qu'on s'occupe très-peu de ce qu'ils font. Ils vont, viennent, entrent, et sortent sans être exposés à des questions ennuyeuses, ni obligés aux grimaces cérémonieuses, appelées politesses ou savoir-vivre. Ils sont peu importuns, et surtout très-francs. Mais s'ils sont heureux au sein de la famille, l'âge de fer succède rapidement à l'âge d'or !

Les maîtres d'école suivent un systême plus propre à dresser des esclaves qu'à former des citoyens. Un magister anglais ou américain est le plus sombre et le plus pédant cuistre qu'ait jamais produit le demi-savoir. En vain le docteur Benjamain Rush a recommandé la méthode humaine de J. J. Rousseau. Les pédans l'ont rejettée unanimement, et continuent à faire acheter un très-médiocre fonds de connaissances à

coups de fouets. Le grand argument de ces messieurs, est que la dignité d'hommes comme eux pourrait être compromise, par l'espiéglerie d'un enfant vif et spirituel ; que la dignité de leurs écoles courrait encore ce danger. Mais vous chasserez l'insubordonné, leur répondait-on. Détestable moyen, répliquait le marchand de savoir ! Voici l'argent d'un quartier hors de ma poche. Il vaut donc bien mieux fouetter les écoliers, que de les expulser.

Les malheureux qui rament sous la verge de ces pédans, perdent bientôt cette douceur de caractère qu'ils avaient apportée à l'école ; et à la sortie de ce lieu de supplice, vous les voyez se tourmenter et se battre. Ils apprennent un peu de latin, d'arithmétique, et quelques principes de géométrie-pratique, qu'on leur fait appliquer à l'arpentage. Les parens ensuite les engagent chez un procureur ou chez un médecin, selon qu'ils désirent faire du jeune *Gentleman*, un écuyer ou un docteur.

Les Américains fortunés destinent leurs enfans au barreau. Les jeunes gens s'attachent à la vie molle et licencieuse des villes, qu'ils préfèrent ensuite à celle de la cam-

pagne. Il s'ensuit qu'ils afferment leurs plantations, qu'on épuise; que l'agriculture, abandonnée à la classe moins fortunée, perd la considération dont elle devrait jouir dans tous les pays du monde. Cette absurde vanité, appelant les hommes éclairés à un état qui n'est lucratif qu'autant que des lois obscures sont complices des passions, il n'y a pas lieu d'espérer que ceux qui fondent leur fortune sur les vices du systême judiciaire, proposeront des réformes avantageuses à leurs concitoyens. Il est, au contraire, présumable qu'ils éterniseront les mauvaises lois, dont ils attendent l'aggrandissement de leur fortune.

Après deux années d'étude chez un procureur ou chez un avocat, l'étudiant subit un examen devant quelques juges. S'il est suffisamment instruit, il a le droit de plaider. On n'a pas cru devoir soumettre les médecins à cette formalité.

Francis Bailey, qui pouvait faire des écuyers (1) et des docteurs, a préféré l'agriculture et l'imprimerie, à la chicanne et à la

---

(1) Un procureur et un avocat ont le titre d'écuyer.

médecine. Son fils aîné est un imprimeur comme lui, et ses autres enfans choisiront entre les arts mécaniques. Je ne puis tracer le nom de ce respectable Philadelphien, sans éprouver les plus vifs mouvemens de respect et de sensibilité. C'est un homme bon, dans toute l'énergie de l'expression anglaise, qui, pour être sentie, doit être accompagnée de la valeur que lui donna Pope:

A good man is the noblest work of god's creation.

L'homme bon est le chef-d'œuvre du créateur.

CHAPITRE XVII.

Je louai un cheval pour me rendre à *Winchester* : c'était un coursier vivant habituellement de son industrie, et abandonné aux soins de la providence dans les terrains libres du voisinage. Je ne pouvais choisir un plus sûr compagnon de route, dans un pays où les chemins furent tracés par des voyageurs à cheval, pressés d'arriver, et qui ne connurent que la ligne droite, quoiqu'il fallût franchir des précipices, ou gravir péniblement des montagnes à pic qui leur barraient le chemin.

Je trouvai une étendue déserte, semée de montagnes si rapprochées, que les vallons sont des précipices, au fond desquels des torrens roulent leurs eaux troubles, séjour éternel des crapauds et des reptiles qui se plaisent dans la fange. Je n'entendais, dans les lieux élevés et arides, que le sifflement du serpent-sonnette, qui rampait sur les feuilles sèches. Le voisinage de ce dangereux reptile, le spectacle d'une nature aussi hideuse, et le silence des forêts, formaient un épouvantable ensemble. Je trouvai d'énormes

serpens assommés, dont la gueule béante et teinte d'un sang noir, était remplie de cantharides. Les grands cercles concentriques de leurs corps circonscrivaient la partie du chemin où ils avaient reçu la mort; les écailles de leur dos étaient d'un bleu noir, et la peau huileuse de leur ventre d'un gris sale.

Les pieds de mon cheval battaient le roc, à peine couvert par quelques lignes de terre, que les dépouilles de la végétation et les pluies avaient été des siècles à former. Je parcourais tristement ce désert, cherchant des yeux quelque site moins maudit.

A dix-huit milles de *Winchester*, et dans un vrai coupe-gorge, je trouvai une famille allemande qui, dans un chaumière ouverte à tous les vents, parlait avec orgueil de ses trois-cents arpens de terre. Le père était un maréchal qui vendait du *wiskey* (1) aux voyageurs et du foin à leurs chevaux. Après avoir bu quelques verres de mauvais lait, dans un vase mal lavé, et d'une terre grossière, je remontai à cheval. J'étais à douze milles de *Winchester*, quand des prairies

---

(1) Eau-de-vie de grain.

bien peignées m'annoncèrent le voisinage d'une terre moins maudite, et de quelque planteur intelligent.

Sur le bord de la route était une jolie petite maison, peinte en rouge, près de laquelle le pin, l'acacia, le saule pleureur enlaçaient leurs branches, et formaient un berceau où des enfans noirs et blancs se livraient aux jeux de leur âge. A quelques pas delà, un couple sexagénaire recevait les voyageurs. J'entrai dans la maisonnette de ces bonnes gens. Des volailles et des cochons de lait peuplaient la petite cour; des arbres fruitiers l'ombrageaient, et quoique ce fût le lieu du refuge de tous les animaux, pendant la nuit, elle était propre. De l'autre côté, on voyait un jardin qui dominait une prairie peu large, arrosée par un fort ruisseau. Le vieillard le cultivait de ses mains; on y voyait beaucoup de choux, des pommes-de-terre, des melons d'eau très-beaux, et des haricots; les fleurs de l'Europe l'ornaient et nourrissaient des abeilles, jadis sauvages, que le bon vieillard, par ses soins, avait fixées autour de sa demeure.

Après la solitude affreuse de laquelle je sortais, j'étais disposé à n'être pas difficile à contenter; aussi, cette habitation, toute mé-

diocre qu'elle fût, me parut un lieu de délices. J'y rencontrais deux êtres, tels qu'ils sont, quand les besoins ne sont point au-dessus de leurs forces. L'isolement et l'aisance avaient autant contribué a resserrer les liens de ce couple, que le bon naturel du mari et de la femme. Un petit-fils, leur trésor, animait ces yeux ternis par le tems, et que la mort devait bientôt couvrir de ses crêpes. Sa grand'mère l'embrassa vingt fois pendant mon dîner, et fut bien reconnaissante des caresses que je fis à cet enfant, extraordinairement grand pour son âge.

En approchant du terme de mon voyage, je rencontrais des établissemens qui annonçaient l'aisance des cultivateurs. Une terre libérale sur le penchant des montagnes m'assurait que celle de la vallée était extrêmement généreuse ; des moutons forts, couverts d'une longue laine soyeuse, erraient librement sur leurs sommets, et ne craignaient point le loup pendant la belle saison.

Les Américains poursuivent cet ennemi des bergeries, avec tant d'activité, que dans un pays rempli de bois, il ne paraît que lorsque la terre est couverte de plusieurs pieds de neige. Il a la précaution de ne pas s'approcher

procher des plantations qui se trouvent dans un pays découvert, et pousse l'instinct de la férocité au point d'égorger les moutons, lors même qu'il n'a plus d'autre besoin à satisfaire, que celui de se baigner dans le sang.

CHAPITRE XVIII.

WINCHESTER est bâtie sur un monticule : c'est une réunion de maisons en briques et en bois peint. Des plantations bien cultivées, et qui se touchent, entourent la base du cône sur lequel cette ville est située ; on en voit d'autres, sur le flanc des montagnes, qui forment un amphitéâtre. Un terrain noir et profond, qui ne demande qu'un léger labour, donne des récoltes abondantes. La nature est là dans toute sa magnificence ! Les hommes sont grands, bien faits, fortement constitués, et ont le teint fleuri. Les animaux sont forts, ont le poil luisant, l'œil vif et l'allure de la vigueur. L'*ickery*, l'acacia, le chêne et le beau peuplier-tulipe, semblent une espèce gigantesque ; leur écorse est lisse, et leurs têtes touffues s'élèvent fièrement vers la nue. Ce serait le jardin d'Eden, si de longues sécheresses ne réduisaient l'espérance du cultivateur. Les vents, moins variables ici que dans toutes les parties du Continent, retiennent, sur les mon-

tagnes environnantes, les réservoirs d'eau qu'ils dispersent ailleurs sur la surface de la terre.

Je descendis chez M. *Bush*; c'est un allemand qui avait fait fortune en tenant taverne. Il oubliait, avec un européen, la grande considération que lui avait acquise sa richesse parmi les Américains. Je reçus quelques signes de considération, pour avoir eu l'honneur d'habiter Strasbourg et d'avoir passé le Rhin. On trouve chez lui un bon cuisinier, de la viande de boucherie de toute beauté, du gibier et du poisson d'eau douce, des vins de tous les pays, propreté, beau linge, bons lits, des chambres bien éclairées, bien tenues, et le tout, à un prix fort raisonnable.

Le lendemain matin, comme je prenais le frais sur la galerie, un vieillard assez verd, appuyé sur une béquille et sur sa jambe droite, vint, en clopinant, prendre séance. Il avait l'air hautain et dur. C'était un riche planteur virginien, qui se rendait, en grand équipage, aux *Swet Springs* (les sources douces). Il avait un nombreux domestique, six beaux chevaux et une voiture très élégante. Un jeune mulâtre, qui vint prendre

ses ordres, fut reçu d'un ton fort sec ; et comme ce jeune homme avait une figure intéressante, je complimentai son maître. — Je voudrais qu'il fût très-laid, me répondit-il. Ma femme et mes enfans le gâtent. Ces gens-là doivent être menés durement, si l'on veut être bien servi. J'en avais un dont j'ai fait un sujet détestable par ma bonté : il a déserté plusieurs fois, et je me suis vu forcé de l'envoyer aux colonies. Nous parlâmes ensuite des affaires de la France. Mon goutteux s'exprimait fort amphibologiquement sur la révolution, et je ne savais qu'en penser. Je m'avise de parler des droits de l'homme de Thomas Payne, avec les éloges que mérite l'auteur. Le Virginien, au seul nom de Payne, agite sa jambe malade, me fixe avec des yeux pleins de courroux, et m'interrompant, il s'écria avec fureur : Je voudrais que Thomas Payne et ses pareils eussent été tous pendus avant la révolution d'Amérique. Le podagre saisit sa béquille d'une main agitée, se redresse dessus, et, me toisant, sans dire un mot de plus, fait sa retraite. Je me levai à mon tour, et sifflai l'air de *ça ira*.

On m'apprit que le vieux *Gentleman* avait

un emploi fort lucratif, quand la Virginie était sous le joug de la Grande-Bretagne ; que c'étoit un *Tory* incurable, très-violent, et que sans sa goutte il m'eût peut-être témoigné son improbation d'une manière plus violente.

Un des gendres de M. *Bush*, nommé *Smith*, possesseur d'une très-jolie plantation à un mille de *Winchester*, vint m'inviter à dîner. Quoique je trouvasse cette invitation assez *ab-abrupto*, j'acceptai, ayant pour maxime de me laisser toujours entraîner par les usages. Quand, après les avoir raisonnés, je les trouvais oiseux, ou à contre-sens, je me croyais libre, étant mieux informé, de les rejeter. Je suivis donc d'abord la fatigante mode de ne boire à table le premier verre, qu'après avoir apostrophé chacun des convives, par un : monsieur ou madame, *à votre santé* ; mais je m'affranchis, par la suite de ce joug, imitant en cela les Quakers.

CHAPITRE XIX.

Sur un côteau médiocrement élevé, on voit, près de la route, une maison blanche avec des contre-vents verts : c'est celle de M. Smith. Elle est composée de deux pièces basses, et d'un nombre égal de chambres au premier étage. La porte est au centre. Entre chaque *parloir*, est un corridor assez large, ouvert aux deux extrémités, pour entretenir un courant d'air pendant les chaleurs excessives de la canicule. La cuisine n'est séparée du corps-de-logis, que par un passage couvert. On pouvait dire que chaque *parloir* était meublé avec luxe ; car les murs en étaient couverts d'un assez joli papier.

Je trouvai chez M. Smith son épouse et la sœur de Mde. Am... Ces deux dames, à-peu-près du même âge, étaient très-jolies, et avaient cette amabilité native, dont un bon cœur conserve toujours le charme. L'amie de Mde. Smith savait assez bien le français pour lire nos écrivains dans leur langue. Elle me parla des OEuvres de Mde. Genlis avec beaucoup d'intérêt. Le sexe de l'auteur con-

tribuait encore à lui en faire aimer la lecture, et elle m'assura que si l'éducation des femmes était moins négligée, on les verrait rivaliser de gloire avec leurs epoux, comme elles le font d'amour et de bonté. Mde. Smith écoutait avec délices son éloquente amie, défendre les espérances de leur sexe, et je n'avais pas moins de plaisir à admettre tout ce que cette jolie femme avançait. Si jamais elle lit les Mémoires de Mde. Roland et le dernier ouvrage de la Baronne de Staël, elle pensera que la question est décidée.

Mde. Smith avait ce teint de la santé qui se conserve long-temps, par l'absence des soucis rongeurs qui dévorent les malheureux habitans de l'ancien monde. Certaine de l'amour de son époux, sans rivales, et assez jolie pour les dédaigner, quel chagrin domestique pouvait l'atteindre? Douée d'une fortune aisée, qu'accroît journellement la population, qui pourrait, je ne dis pas détruire, mais altérer un instant le bonheur d'une existence qui n'est menacée que de la monotonie de sa continuité? Tel est le sort des habitans de cette partie fortunée des Etats unis.

épousé un riche planteur de la vallée de Shenandoha. Ce respectable Américain, après avoir acquis une fortune assez brillante, en fesant des affaires dans les colonies, où il résida, s'empressa de s'affranchir des hommes; et fidèle à ses goûts primitifs, il vint se reposer sur un sol fécond, pour se livrer sans distraction aux plaisirs de la nature. C'est un homme très-instruit, attaché aux français, et qui les estime assez, pour ne pas leur dissimuler les travers et les vices qui tachent leur caractère. Il avait conçu le projet de naturaliser la vigne. Cette idée s'aggrandissait à ses yeux par la considération de l'intérêt national; et il n'avait rien négligé pour la voir réalisée. Connaissant tous les auteurs qui avaient traité de cette culture, ses lectures l'avaient de plus en plus confirmé dans sa résolution. Il me parla de son projet avec toute la chaleur que donne le désir de faire une action d'une utilité générale, et me demanda si, dix guinées par an, avec le logement et la nourriture, ne tenteraient pas un vigneron français. Je lui dis que le cultivateur se trouverait assez facilement; mais que ce qui présentait le

L'amie de l'heureuse Mde. Smith avait

plus d'obstacles et d'incertitude, c'était la victoire qu'il fallait d'abord obtenir sur le climat, trop rigoureux en hiver.

Quelques habitans du Maryland ont fait de vains efforts pour cultiver la vigne en grand, et d'une manière utile. M. Caroll est de ce nombre, et n'a obtenu de ses laborieux essais, que quelques bariques d'un vin médiocre, qui lui coûtait fort cher. C'est le *nec plus ultrà* de tous les efforts dispendieux qu'on a faits. Je pense donc que les résultats ne seraient pas moins décourageans dans la vallée de Shenandoha, où le froid est aussi excessif que dans l'État dont je viens de parler. On trouve, à la vérité, une espèce de vigne sauvage dans les bois : leur dépouille en garnit le pied pendant l'hiver, et les têtes des arbres la défendent contre les vents du Nord-Ouest et Nord-Est ; mais il lui faut toutes ces défenses, et encore ne produit-elle qu'un fruit petit et âcre, dont on fait de très-mauvaises confitures. On pense que la vigne ne prospérera que dans les deux Carolines et la Géorgie, où les hivers sont comme ceux de la Provence.

Un grand nombre d'arbres fruitiers ne peuvent s'acclimater dans la Virginie et le

Maryland; tels sont le noyer, le prunier et le figuier. Le premier ne conserve que son tronc et un petit nombre de branches. Le fruit du second dégénère rapidement; et le troisième perd pendant l'hiver tout le bois qu'il a poussé pendant le printems. Les fruits d'Europe, en Amérique, sont d'une qualité inférieure à celle qu'ils ont dans l'ancien monde.

Comme la nature produit là avec plus de rapidité, et dans un tems plus court, il est présumable que ces productions, étant moins élaborées, sont moins parfaites. J'ignore jusqu'où peuvent aller les conséquences de cette observation; mais si l'on pouvait la généraliser, on en concluerait que les assertions de Buffon, contre lesquelles M. Jefferson s'est élevé avec chaleur, dans ses notes sur la Virginie, ont plus de réalité que ne le pensé le philosophe Américain.

Si les productions étaient d'autant plus parfaites, que leur création est plus lente, il s'ensuivrait, pour tous les animaux et les végétaux, que ceux du nouveau monde devraient être inférieurs à ceux de l'Europe. L'enfant demeure, dans les deux pays, neuf mois dans le sein de sa mère; mais en Amé-

rique, il atteint plutôt qu'en Europe l'âge de puberté, et celui de la vieillesse.

Je ne ferai point les rapprochemens qui décideraient la question, parce que ce serait une triste vérité à découvrir, et que d'ailleurs l'agriculture américaine est trop au-dessous de la nôtre, pour n'avoir point égard aux effets de cette disparité.

Après que les femmes se furent retirées, nous politiquâmes. La libéralité des sentimens des deux Américains, et leur instruction, m'encouragèrent à hasarder quelques réflexions sur le mode d'élection adopté dans les Etats-unis.

De tous les actes de la souveraineté, leur dis-je, l'élection est le plus délicat et le plus solennel dans un gouvernement représentatif. L'intérêt public, la justice due aux candidats, et l'honneur du votant se combinent dans cette transmission de nos droits. Si cet acte n'est exercé librement et avec connaissance, son mode d'exécution est vicieux, et son objet manqué (1).

(1) Le pouvoir exécutif de chaque État est chargé de la convocation des assemblées électorales, dans le cas

Deux causes concourent à le rendre vain et dangereux. La première est la corruption; la seconde, est l'impossibilité où sont les électeurs, de connaître par eux-mêmes la moralité, les lumières des candidats ; et de tous les moyens employés pour priver de cette connaissance, la réunion d'un grand nombre de citoyens appelés à élire, est, sans contredit, le plus efficace. Les électeurs sont alors obligés d'émettre leur sentiment sur parole ; et l'intrigue, qui le sait, s'agite en tous les sens pour diriger l'opinion de la masse.

Dans tous les cas, la chose publique y perd, puisqu'elle est abandonnée aux corrupteurs ou aux passions. La volonté générale ne peut exister dans une telle assemblée ; et si elle paraissait, la violence saurait bien la maîtriser.

Vous avez eu tort de conserver, après votre révolution, les bases territoriales établies par le gouvernement Anglais. Cette division pouvait être sans inconvénient, tant

---

où un membre de la législature mourrait ou serait employé par le pouvoir exécutif; mais dans les autres, c'est en vertu de la constitution, que le peuple s'assemble.

que la population fut peu nombreuse, parce que chaque individu connaissait la majorité de ses concitoyens; mais quand les hommes se sont pressés sur ces grandes surfaces, il n'a plus été possible à chacun d'eux de prononcer sur les qualités du plus grand nombre, ni de faire un choix parmi les plus méritans.

Vos jours d'élection sont des jours de débauche, de rixes; et les candidats y offrent publiquement l'ivresse à quiconque veut leur donner sa voix (1). Les tavernes sont occupées par les partis. Les citoyens se rangent sous les bannières des prétendans; et le lieu où l'on vote est souvent environné d'hommes armés de bâtons, qui repoussent et intimident les citoyens de l'autre parti.

Ce n'est plus alors un peuple qui juge, mais des factions qui combattent: tableau honteux, qui nous rappelle la nomination

(1) Ceux qui veulent tout excuser, répondent que l'intention des candidats est d'offrir des rafraîchissemens à ceux qui abandonnent leurs travaux et viennent de loin. C'est déjà un grand vice, que les candidats soient chargés de ce soin; et c'en est un autre, que les votans soient si éloignés du lieu de l'élection.

de ces petits tyrans, par les compagnons de leur brigandage.

Quand les candidats ont publié leurs prétentions par la voie des papiers publics, les courtiers se mettent en campagne, et font boire les gens qu'ils veulent accaparer. Afin que la recrue se fasse d'un coup de filet, le public est souvent averti qu'on s'assemblera tel jour à telle taverne, pour fixer l'opinion des votans. Si le candidat a des talens oratoires, il s'y trouve, harangue ses amis, et attend avec sécurité le jour de l'élection. Il déclare une guerre de plume à son compétiteur, guerre dont les citoyens retireraient quelque fruit, si les passions n'y fesaient jouer à la calomnie un rôle trop important.

Les habitans des campagnes se rendent à cheval, et par troupes, défilant deux à deux. Les tambours, suivis de personnes achetées, et criant à plein gosier, *Huzza*, complettent la confusion martiale d'un jour d'élection. Les femmes vont solliciter, courant, de boutiques en boutiques ; elles mendient des votes.

Voici un tableau vrai de ce qui se passe dans les villes maritimes, répondit M. Smith;

mais il est chargé, si vous avez voulu nous peindre les jours d'élection dans les villes de l'intérieur. J'avoue qu'il reste beaucoup à faire, mais nous pensons qn'il vaut mieux nous débarrasser lentement, et sans secousses, de nos erreurs, que de trancher au vif. Nous avons encore présens à la mémoire les maux que nous éprouvâmes ; et quoique nous bénissions notre heureuse révolution, nous redoutons les orages, les crises, les crimes, dont le berceau de la liberté est entouré dans tous les pays.

Nous bûmes aux progrès de la liberté et au perfectionnement des gouvernemens. Ces messieurs m'accompagnèrent jusqu'à *Winchester*, tout en m'entretenant de la douceur de leur existence, des progrès de l'agriculture, de la richesse du sol inépuisable, qui donnait l'abondance aux habitans fortunés de cette belle vallée.

CHAPITRE XX.

On avait mis dans ma chambre deux *Gentlemen*, qui avaient pris leurs mesures pour n'user que les draps. Leurs têtes étaient enveloppées de mouchoirs de soie, employés comme serviettes à table, et comme mouchoirs au besoin. Tout leur attirail était contenu dans un *Sadle-Bag* (1), et consistait en une chemise; plus, celle qu'ils portaient, un second fichu de soie, une paire de bas et une culotte de satin noir.

Dans un pays où le linge se blanchit sans lessive, on peut voyager en été avec deux chemises, parce qu'à peine a-t-on le tems de salir la seconde, que la première est blanche et sèche. Je ne trouve pas mauvais que les Virginiens n'aient point, comme nous, un volumineux porte-manteau qui fatigue le cheval et embarrasse le cavalier. Je ne leur en ferai donc point de querelle, comme l'a fait un voyageur, qui devait savoir que les Anglais, imités par les Améri-

(1) Sacoche qu'on pose sur la croupe du cheval.

cains

cains, ne sont point dans l'usage d'avoir des douzaines de chemises comme les Français. S'ils ont peu de linge, il est très-beau, et toujours très-blanc. Ils pourraient, avec plus de raison, objecter contre la surabondance de linge, de corps et de table, qui absorbe beaucoup d'argent sans activer les manufactures; ils pourraient ensuite, considérant cette grande quantité de linge sous le rapport de son usage, en blâmer la superfluité et l'insalubrité; car dans ces vastes armoires, où s'entassent ces piles de chemises, elles y contractent beaucoup d'humidité, et on ne devrait les passer, même en été, qu'après les avoir exposées au grand air : c'est une précaution que les Américains n'oublient jamais.

J'avais une lettre de recommandation pour le colonel David P***, ancien aide-de-camp de Washington. Il a partagé avec son général tous les hasards de la guerre. Ce respectable militaire avait, comme *Cincinnatus*, quitté les douceurs de la vie domestique et agricole, pour défendre la liberté, et était retourné à sa charrue après l'humiliation de la Grande-Bretagne. Il vivait à seize milles de *Winchester*, sur une plantation

qu'il avait établie, et jouissait de la plus haute considération, en raison de ses vertus publiques et privées.

Je traversai un pays plat, couvert d'abondantes moissons, de gras pâturages, et bien peuplé. La terre n'était point ombragée par des chênes avortons et noueux, comme celle du *New-Jersey*, et de la région qui borne l'Océan du Nord-Est au Sud-Ouest. Je voyageais dans des forêts dont les arbres robustes et élevés ne permettaient point au *bois-du-chien*, ni à la ronce, d'envahir le terrain libre entre chaque pied d'arbre. Une pelouse d'un vert foncé couvrait ces intervalles, et invitait le voyageur fatigué à se reposer. Les oiseaux chantaient leurs amours, et les plaisirs de la paternité. La tourterelle fesait seule retentir l'air de ses plaintes.

Il fesait chaud ; je descendis de cheval, et fus à quelque pas du chemin respirer le frais au pied d'un *peuplier-tulipe*, dont la fleur blanche offrait sa corolle à l'oiseau-mouche et aux abeilles. La fraîcheur du lieu, les délicieux parfums qu'exhalaient les acacias, le chèvre-feuille, et les fleurs dont le gazon était émaillé, tout portait aux sens le calme précurseur d'un doux sommeil ;

mais les idées du bonheur qui attendait les générations à venir, dans ce lieu de paix et de fécondité, celles de la grandeur future du peuple américain, dont je touchais les preuves matérielles, me livrèrent à une rêverie plus douce que ne le sont les songes.

Ce sol, me disais-je, sera couvert un jour par de nombreux habitans ; le père, sans inquiétude sur le sort de ses enfans, pourra se reproduire sans remords et sans crime. A chaque naissance, il lui suffira d'abattre quelques-uns de ces arbres altiers, pour pourvoir aux besoins de sa nombreuse famille.

La fécondité de son épouse ne sera point une malédiction, et, comme dans le siècle d'or, il bénira le ciel du nombreux cercle qui ornera sa table.

Quoique les Américains s'empressent de se créer des besoins de faste et d'orgueil, ils jouissent encore de cette abondance qui les invite à se multiplier. La naissance d'un enfant est un jour de fête : la mère qui vient de donner un nouveau citoyen à l'État, un autre frère à ses enfans, est entourée de sa famille, dont les caresses lui font oublier les maux qu'elle vient de souffrir. Sa chambre est ornée, et les personnes qui la visitent,

y trouvent des rafraîchissemens : c'est un temple dédié aux plus sublimes affections. Pendant l'accouchement, on ne laisse approcher la malade que par des femmes; peu d'Américaines se servent d'accoucheurs. Les voisines, les amies, sont présentes dans ce moment de douleur. Les soins les plus délicats tempèrent la violence de la crise. On laisse la malade marcher et se reposer tant qu'elle veut; on l'égaye, on la flatte : tous les préparatifs qui pourraient l'alarmer se font secrètement, et, à peine est-elle accouchée, qu'elle se trouve placée dans un lit que l'expérience et l'amitié préparèrent.

Je n'étais pas éloigné de l'habitation du colonel, quand je rencontrai un homme d'une taille élevée, dont la phisionomie ouverte m'invitait à lui parler. Il montait un joli cheval, portait un coutre sur son épaule, et était costumé comme le serait le fils d'un fermier aisé, pendant la saison des travaux. Je lui demandai si j'étais éloigné de la maison de David P...; il m'indiqua le chemin, et continua sa route sans ajouter un mot à la réponse précise qu'il m'avait faite.

CHAPITRE XXI.

ARRIVÉ, je trouvai l'*Overser* (1), surveillant, près d'une grange, des noirs occupés à détacher les grains d'épis de maïs. Il m'introduisit dans une *log-house* (2) dont les murs étaient couverts par quelques couches de chaux. Des chaises grossières, des tables et armoires de bois de noyer, formaient tout l'ameublement du *parloir*, où je me trouvai sans autre compagnie que celle d'enfans, qui passaient alternativement de cette pièce dans une autre. J'entendais le bruit des rouets avec lesquels on file la laine et le coton.

Cette maison, située sur une éminence, était environnée de champs de blé, de maïs et de prairies. Je voyais un pré de plusieurs arpens, où des poulains de toute beauté, la queue haute, les oreilles dressées, développaient avec rapidité leurs membres élégans, et volaient, pour ainsi dire, d'une extrémité à l'autre, en poussant des hennissemens de joie.

(1) L'Économe.

(2) Maison faite avec des troncs d'arbres équarris.

Je vois arriver le même homme que j'avais rencontré, et on me le présente comme le maître de la maison. Je lui remis la lettre dont j'étais porteur, qu'il lut avec rapidité; puis, me prenant amicalement par la main, il m'offrit des rafraîchissemens. Pendant que je déjeûnais, le colonel était environné de sa famille, embrassait deux petits-enfans, tout en causant. Il semblait qu'il revenait d'un voyage de long cours; il les prenait alternativement sur ses genoux, et se distribuait entr'eux et moi. Un Européen, trahi par cette sensibilité, eut eu la sottise de rougir et de se déconcerter; mais mon américain avait des idées bien différentes sur les convenances morales, et j'applaudissais de tout mon cœur à son système. Il me rappela que j'étais loin des miens; ce fut le seul sentiment désagréable que j'éprouvai pendant cette douce scène.

Je lui parlai de la révolution américaine, dans laquelle il avait payé la dette qu'un citoyen doit à son pays: et lui ayant fait des questions sur les causes de cette scission, il m'en traça le tableau de cette manière:

Au commencement de la guerre du *Canada*, les commissaires de plusieurs colonies

s'assemblèrent à *Albany* (État de *New-York*), et proposèrent au cabinet de Saint-James la formation d'un conseil général des députés de toutes les colonies qui, conjointement avec un gouverneur élu par le roi, arrêteraient et feraient exécuter des moyens de défense. Cette proposition fut rejettée par le gouvernement, qui proposa, de son côté un conseil formé de tous les gouverneurs, créatures du ministère, et auxquels on adjoindrait un ou deux membres du conseil colonial. Ce conseil, dévoué à la cour, devait pourvoir à la défense des colonies. On lui donnait le droit de tirer tout l'argent nécessaire du trésor royal, à condition que les sommes perçues seraient remboursées par des taxes sur la colonie, taxes dont le parlement déterminerait la nature et la quotité.

Les Américains, voyant que les ministres voulaient porter atteinte à leurs droits, en les soumettant à l'impôt, qu'ils ne consentaient directement ni indirectement, rejettèrent cette proposition.

A la paix, le parlement fit un second essai, et demanda que les colonies remboursassent les sommes avancées, pour leur protection, par le trésor d'Angleterre. Pour obtenir ce

remboursement, une loi fut publiée en mars 1763 ; c'était la fameuse loi sur le timbre (*the stamp-act*). A peine nous fut-elle parvenue, que nous résolûmes de ne point y obtempérer.

Le peuple, jaloux de ses droits constitutionnels, voyait, avec indignation, qu'on les violait ouvertement. Chacun, dans les sociétés particulières ou en public, parlait contre le *stamp-act*, et tous étaient convaincus de son inconstitutionnalité. Mais sans armes, sans amis, sans moyens de défense, nous ne pouvions qu'adresser des plaintes. Ce qui semblait ajouter au malheur de notre position, c'est qu'il fallait prendre, dans nos remontrances, l'humble accent de malheureux qui supplient, quand nous avions le droit de demander justice avec cette noble fierté qui convient à des hommes.

On présenta des doléances au Roi d'Angleterre et à son parlement, qui furent reçues avec mépris : leurs signataires furent traités de séditieux, et la voix tonnante du trône nous menaça de la terrible colère des rois.

Placés entre l'abandon de nos droits, la plus implicite soumission aux ordres arbitraires de la métropole, et une résistance

généreuse, nous fîmes un choix digne de la justice de notre cause. Des associations patriotiques se chargèrent, dans toutes les colonies, de suspendre l'importation des objets manufacturés en Angleterre. Cette guerre, lente, sourde, mais destructive du commerce britannique, eut tout l'effet qu'on s'en était promis, et la loi sur le timbre fut rapportée en mars 1766.

Cet heureux essai de nos forces ne nous rendit point présomptueux. Nous ne voulions que le libre exercice de nos droits. Nous portions dans notre cœur cette mère-patrie qu'on nous avait appris à vénérer, dans l'enfance, comme le plus puissant empire du monde. Attachés au peuple anglais, par le sang, la langue, les habitudes et les affaires, nous étions loin de vouloir rompre des liens si chers. Notre scission me paraît le plus grand effort de l'audace, et il fallait l'excès du désespoir pour en inspirer l'idée.

L'année suivante, le parlement revint à la charge, en mettant une taxe sur les verres, le papier et les couleurs : c'était toujours vouloir disposer de notre bourse sans notre consentement. Cette seconde tentative nous rappela notre première opposition. Les moyens d'at-

taque étant toujours les mêmes, nous leur opposâmes également nos premiers moyens de résistance. La seule différence qui se trouvât entre notre position présente et celle qui l'avait précédée, c'est que l'improbation du peuple américain prit un caractère plus imposant, et il protesta contre la loi. Cette démarche vigoureuse eut un succès momentané. Le parlement, dans sa déshonorante servitude, osa pourtant rapporter la loi que les ministres lui avaient demandée ; mais il crut pallier sa honteuse souplesse, ou l'excuser aux yeux de ses maîtres, en déclarant, dans sa marche rétrograde, qu'il avait le droit de *lier les colonies dans tous les cas*. Cette déclaration, qui sapait la constitution anglaise, fut suivie d'une troisième loi imposant une taxe de trois *pence* (1) sur toute quantité de thé valant une livre *sterling*.

Il fallait payer la taxe, ou nous priver d'une plante devenue nécessaire par nos habitudes. Il fallait, ou ployer sous l'empire insolent de nos tyrans, ou se soumettre à des privations douloureuses. Nous ne balançames point entre nos goûts et nos droits. Le thé,

---

(1) Six sous tournois.

si recherché avant la loi, fut repoussé. De leur côté, les ministres n'employèrent aucune mesure violente pour le faire prendre, croyant que cette abnégation était une boutade de parti, dont nos habitudes triompheraient à la longue : on nous l'envoyait, et nous le refusions.

Nous reçumes également, avec un silencieux mépris, la déclaration ridicule dont je viens de vous parler. L'opinion générale était que cette profession politique du pouvoir législatif de la Grande-Bretagne devait être considérée comme une de ces vaines formules, dont l'orgueil des puissans a besoin, quand ils cèdent à l'empire des circonstances ; mais, ce qu'il n'est pas inutile de remarquer, c'est que les membres de l'opposition, qui s'étaient le plus élevés contre le *stamp-act*, s'unirent au parti ministériel dans cette déclaration subversive des bases constitutionnelles : ils ne se doutèrent pas que les ministres enchaînaient avec elle le parlement. Ils ne virent pas que ce corps politique se liait, par son orgueil ou par sa dignité, à soutenir toutes les mesures violentes que prendrait le cabinet contre les colonies ; et que le parti de l'opposition perdait tous ces moyens de résis-

tance contre l'influence pernicieuse dont il se plaignait journellement.

Le ministère, devenu tout-puissant, s'irrita des obstacles que notre inertie lui présentait à chaque pas ; et pour mette un terme à cette lutte qui blessait son arrogance, il fit rendre une loi qui annulait l'influence constitutionnelle de nos assemblées coloniales sur les gouverneurs et les juges : ces fonctionnaires publics furent payés par le roi, et devinrent amovibles à son gré.

Ce nouvel acte de despotisme nous présagea de plus révoltans abus d'autorité, et nous sentîmes qu'il fallait se livrer au plus infâme repentir, ou rassembler toutes nos forces pour nous préparer à une guerre générale, opiniâtre et sanglante. Ce fut alors que nous vîmes avec effroi la presque nullité de nos moyens. Sans manufactures d'armes, de poudre à canon, et tirant tous nos vêtemens, tout notre linge de l'Angleterre, nous craignîmes que le sentiment des privations, douloureusement prolongé, ne parût plus insupportable que celui d'une servitude dont le poids ne s'était pas encore fait sentir. Il fallait donc, avant toute rupture, nous affranchir du joug des manufactures britanniques.

L'exemple du peuple Hébreu, murmurant au sein de la liberté, et regrettant les indignes plaisirs qui l'avaient amolli pendant son esclavage, excita notre sollicitude et notre industrie. De toutes les parties du continent, on vit paraître des manufactures en tout genre. Les dames américaines, comme celles de Carthage, s'empressèrent de concourir à la défense de la patrie. Elles filèrent le linge, les habits de leurs époux et de leurs enfans.

Nos campagnes, jadis si paisibles, asile des malheureux qui cherchaient le repos, devinrent un vaste et bruyant atelier où se fabriquaient le fer et la foudre. Nos maisons des champs, sanctuaires des affections douces et aimantes, retentissent de clameurs martiales, s'hérissent d'armes destinées à ces armées républicaines, qui devaient humilier l'orgueilleuse Albion, et élever ma patrie au rang des nations. Il nous fallut tout créer pour combattre (1).

Nos moyens de résistance s'agrandissaient avec les dangers dont on nous environnait.

---

(1) En Amérique, il a fallu tout créer pour combattre; mais en France, on a dû détruire pour triompher. Cette

Fidèles à ce système de modération, dont notre position justifiait la sagesse, nous ne voulions point porter les premiers coups. Nos ennemis, au contraire, avaient tout à perdre, en prolongeant la controverse qui précéda la guerre, puisque nous en profitions pour réunir une plus grande masse de moyens défensifs, et fortifier les liens de cette confédération qui lutta avec succès contre la Grande-Bretagne.

Les ministres et leurs agens avaient si bien saisi la différence qui se trouvait dans les rapports des colonies avec la métropole, que dès qu'ils perdaient l'espoir d'une soumission indéfinie, ils demandaient une rupture immédiate. Quelques lettres d'*Hutchinson*, d'*Oliver* et autres, furent interceptées. Ces valets, adorateurs fanatiques de la puissance de leurs patrons, calomniaient les plus illustres citoyens du *Massachusetts*, dont tout le crime était la haine qu'ils portaient aux oppresseurs de leurs concitoyens : ils termi-

---

différence essentielle et primordiale entre les deux révolutions, a produit des effets dont les partis se sont alternativement emparés pour perdre quelques hommes, et déshonorer la révolution.

naient leurs diatribes, en demandant des baïonettes et des bourreaux. Quelques autres attachés au même parti, et désirant qu'on en vînt aux mains le plutôt possible, firent égorger un grand nombre de jeunes gens de Boston, par la garnison de cette ville.

Le premier mars 1770, des soldats anglais, ivres, mais bien instruits du rôle qu'ils devaient jouer, insultent de jeunes Bostoniens, et leur lancent des balles de neige. Les assaillis ripostent vigoureusement : pendant que le combat s'échauffe, les auteurs de ce guet-à-pens étaient aux casernes, et envoyaient des renforts aux agresseurs. De l'autre côté, la troupe attaquée recevait ausssi des secours de la jeunesse attirée par ce spectacle, et indignée de la disproportion du nombre, et de la brutalité des assaillans. Les pierres remplacent les balles de neige; on se bat avec acharnement, et le sang arrose la scène : alors, le gouverneur Anglais fait avancer une troupe armée qui, par une décharge générale, et à bout portant, sur les jeunes Bostoniens, jonche les rues de morts et de blessés.

Cet assassinat politique fut le signal et le prétexte de la plus intolérable licence. La

soldatesque, sans frein, justifiait ses vexations par le ressentiment présumé des citoyens dont on avait massacré les enfans. Les larmes de ces infortunés étaient un crime, dont les bourreaux de leurs familles prétendaient les punir.

Les officiers, pour plaire au gouverneur, rivalisaient de brutalité ; chacun d'eux s'honorait d'avoir été le plus insolent. On était bien reçu du chef militaire, quand on avait insulté un vieillard et une jeune personne ; et celui qui commettait quelques excès de ce genre, ne quittait pas son excellence sans en avoir été loué ; il était le héros des orgies nocturnes qui se fesaient dans le palais de ce vil satrape.

Il y avait, parmi ces animaux malfesans, un certain officier de la marine royale, que ses exploits avaient rendu très-odieux. Les Américains, voulant donner à ce valet un titre de récommandation et une marque bien caractérisée de leur mépris, enlevèrent, sans résistance, et le plus doucement possible, ce bruyant fanfaron avec tout son équipage. On les déposa tous bien portans à terre, d'où ils eurent le spectale de l'incendie du *Shooner* qu'ils montaient.

Les

Les ministres, désespérant de vaincre notre constant refus d'accepter le thé, pensèrent qu'en voilant, pour le moment, les affreux principes au nom desquels cette plante avait été taxée, on nous amenerait plus lentement à les reconnaître ou à les tolérer. Le parlement rapporta donc la loi qui taxait le thé; mais il en rendit une autre qui en réservait la vente exclusive, dans l'Amérique septentrionale, à la compagnie des Indes.

Cette mesure oblique pouvait satisfaire des hommes qui n'auraient réclamé que contre la forme de leurs chaînes. Mais comme c'était du lien, et non du tissu dont nous nous occupions, ce biaisement nous parut puéril et méprisable. Le bon sens du peuple l'emporta sur la subtilité des disciples de Machiavel, et la plus froide ironie fut le digne salaire de cette jonglerie politique.

Nous nous empressâmes de créer des comités chargés d'empêcher la vente du thé, soit en s'opposant directement à son introduction, soit en usant de tous les moyens de persuasion, pour en prévenir l'achat. L'influence de ces associations patriotiques se fit sentir dans plusieurs villes maritimes, où l'on obtint de quelques commissaires de

la compagnie des Indes, qu'ils donneraient leur démission. Dans la Caroline du Sud, le thé fut déposé dans un magasin, dont la clef fut remise aux patriotes ; mais, de toutes les villes de l'Amérique septentrionale, *Boston* fut celle où son introduction éprouva la plus violente résistance.

Un vaisseau de la compagnie des Indes, chargé de trois-cents quarante caisses de thé, était dans le port, et devait être incessamment déchargé. Les Bostoniens, en trop petit nombre pour s'opposer de vive-force au débarquement, que devait soutenir la garnison, savaient que le thé, après son introduction, échapperait à leur surveillance, et qu'il leur serait impossible d'en suspendre la vente. Dans cette double impuissance, il ne leur restait qu'un seul moyen de prouver leur zèle à la cause générale ; il n'était pas sans danger, mais la probabilité du succès suffisait pour les déterminer à s'exposer aux hasards de l'entreprise. Plusieurs Bostoniens déguisés s'introduisirent le 18 décembre 1773, à bord du vaisseau, et jettèrent à la mer les trois-cents quarante caisses.

Cette expédition provoqua des recherches juridiques, qui furent sans succès. On pro-

mit en vain des récompenses aux dénonciateurs. Personne ne se présenta pour recevoir, avec l'infamie, l'or que promettait le gouvernement.

Les agens britanniques envoyèrent une rélation très-exagérée de cet événement, et les ministres renchérirent encore sur l'hyperbolique récit de leurs correspondans. Le parlement, considérant cet acte clandestin comme une révolte ouverte, fut assez injuste pour faire peser, sur tous les habitans, le châtiment auquel un petit nombre d'individus s'était généreusement exposé. Toute importation à *Boston* et dans son port fut prohibée.

Cette suspension de secours fut vivement sentie par tous les citoyens, et leur fit appercevoir le premier anneau de la chaîne dont la politique anglaise charge toutes ses colonies. La Grande-Bretagne, aussi marâtre envers nous qu'elle est dévorante chez les nations de l'Europe et de l'Asie, avait, de sa main avide et destructive, comprimé jusqu'ici nos efforts, et étouffé le germe de notre industrie.

Les Bostoniens, loin de s'abandonner à un lâche et inutile repentir, protestèrent contre les principes de cet acte de rigueur : supé-

rieurs à l'infortune, ils en reçurent cette énergie qu'elle n'accorde qu'aux ames privilégiées, et le premier fruit de cette nouvelle vigueur fut une adresse aux habitans de toutes les colonies de l'Amérique septentrionale. On les invitait à rompre leurs liaisons commerciales avec la Grande-Bretagne, et plusieurs secondèrent le vœu des Bostoniens.

L'arrivée du général *Gage* n'altéra point l'état moral des citoyens. On se livrait toujours, avec la même ardeur, à l'espoir d'obtenir justice par l'inertie ou par la voie des armes, si le ministère jettait le gant. Après l'arrivée de ce général, le parlement fit deux lois que le plus grand ennemi de l'Angleterre n'aurait pas désavouées, tant elles étaient propres à aigrir les Américains, et à leur rendre la mère-patrie de plus en plus odieuse. Ces deux lois comblaient la mesure de l'injustice, en nous ravissant l'exercice et la protection des droits les plus sacrés, les plus solennellement reconnus; il suffit d'en énoncer le texte, pour faire sentir avec quelle impudeur, le *gardien-né* de la constitution anglaise osait la prostituer et la détruire au gré de ses caprices.

La première interdisait l'exercice du pouvoir exécutif à l'État de *Massachusetts.*

La seconde ordonnait que tout Américain, prévenu de meurtre ou autre crime capital, *résultant d'une opposition aux magistrats*, ne serait pas jugé sur les lieux : son procès devait être instruit en Angleterre ou dans une autre colonie.

La nécessité de centraliser nos vœux et notre opposition, nous fit sentir le besoin d'un congrès, composé de députés de toutes les colonies. Ce corps politique, en agissant au nom de tous les États, ajoutait, au poids des griefs de chacun, celui de tous les autres. Il était alors impossible de méconnaître la généralité des plaintes et du mécontentement, de tromper plus long-tems la nation anglaise sur la nature et les conséquences de notre unanime résistance. Il convenait d'ailleurs à notre loyauté d'éclairer le peuple de la Grande-Bretagne sur le nombre des ennemis qu'il devait combattre, sur celui des victimes qu'il fallait immoler aux fureurs vengeresses des conseillers de son roi. Nous espérions que ce roi, dont on nous vantait les vertus privées, s'effrayerait en comptant les malheureux dont on lui demandait les

têtes. Un père aussi tendre, disions-nous, sympathisera avec des pères de famille ; un homme aussi religieux ne prodiguera point le sang des chrétiens à l'orgueil et au crédit de ses ministres ; mais les vertus les plus vulgaires étaient bannies du cœur de Georges III.

Le congrès se forma, à Philadelphie, le 26 octobre 1774. Ce corps, instruit de notre position, et de tout ce que le tems pouvait sur le développement de nos moyens, opposa une sage lenteur à l'impatience de nos ennemis. Son premier acte fut une déclaration des droits dont jouissaient les Américains, comme sujets de la Grande-Bretagne. Des doléances furent ensuite adressées au roi, sur les dernières lois, dont on demandait le rapport ; mais en attendant la tardive justice de la métropole, le congrès déclara que tout commerce avec elle serait suspendu, jusqu'au moment où le gouvernement britannique, mieux éclairé sur ses vrais intérêts, renoncerait au plan oppressif qu'il avait adopté depuis quelques années.

Le congrès fit deux adresses, l'une au peuple anglais, et l'autre à ses constituans. Il peignait aux Anglais les calamités que le sinistre

système des ministres entassait depuis trop long-tems sur les colonies : il leur fesait sentir qu'ils ne pouvaient être spectateurs indifférens des attaques nombreuses et inconstitutionnelles, dirigées contre des droits communs aux citoyens des deux pays. Il disait au peuple de la Grande-Bretagne : Ne voyez-vous pas que si le sort des armes, complice des usurpateurs, renverse les barrières que nous élevons entr'eux et des droits qui sont les vôtres, la même chaîne est réservée au vainqueur et au vaincu ! Et c'est vous qui l'aurez forgée ! Dans l'adresse à ses constituans, il les invitait à déployer toute l'énergie digne de la justice de leur cause.

Le point de contact qu'on venait de fixer à la pensée et aux lumières d'une population disséminée sur une immense surface, donna aux mouvemens réacteurs plus d'ensemble et de force ; et les partisans des ministres en devinrent plus inquiets.

Le général *Gage*, à l'époque du rassemblement des milices, craignant une insurrection, s'empara des munitions de guerre, déposées à *Cambridge* et à *Charlestown*. Cette précaution ne le rassura pas. A moins de voir de hautes murailles entre lui et des cultiva-

teurs mal-armés, sans discipline, ce gouverneur ne pouvait reposer en sécurité au milieu d'une garnison nombreuse et dévouée : il fit donc retrancher une langue de terre, qui joint *Boston* au continent, près de *Roxbury*. Cet excès de prévoyance aurait produit un effet contraire à celui que *Gage* en attendait, sans la présence de quelques citoyens. Un grand nombre de spectateurs, attirés par la curiosité, pensant que ces lignes étaient destinées à intercepter toute communication avec la ville de *Boston*, voulurent charger les travailleurs et les troupes. On n'obtint qu'avec beaucoup d'efforts qu'ils laisseraient travailler paisiblement les pionniers de *Gage*.

Cette érection de forts parut assez sérieuse aux habitans des villes du comté de *Suffolk*, pour envoyer une députation au général anglais : les députés lui déclarèrent que, si les agens du ministère élevaient des citadelles et persistaient à vexer les habitans du comté, ils se verraient réduits à opposer la force à la force. *Gage* répondit qu'on s'était vainement alarmé ; que tout ce qu'il avait fait jusqu'à ce jour n'avait eu pour objet que le maintien du bon ordre et de la paix ; qu'il n'avait pas prétendu, en élevant des retranche-

mens, intercepter la communication de la ville aux habitans des campagnes, ni retenir les Bostoniens prisonniers ; qu'au reste, il avait reçu des ordres de sa cour ; et que ce n'était qu'au roi, son maître, auquel il devait compte de sa conduite.

Les députés, après avoir sollicité vivement la destruction des ouvrages commencés, se retirèrent. A leur retour, on donna l'ordre aux collecteurs de ne plus verser, jusqu'à nouvelle injonction, le produit des taxes dans le trésor anglais.

Pendant que ces préparatifs hostiles se fesaient en Amérique, les ministres intriguaient avec succès dans le parlement, et obtinrent une loi qui interdisait aux citoyens de l'Amérique du Nord, tout commerce avec les trois royaumes, les Antilles, et la pêche sur le banc de Terre-Neuve. Que ne nous défendait-on de couper nos grains et de détacher les fruits de nos arbres !

Le commerce de Boston ressentit le premier les effets désastreux de cette loi. Une mortelle inactivité succéda à la vivifiante industrie des habitans de cette cité, célèbre dans l'histoire de notre révolution. Les nombreux vaisseaux employés à la pêche de la morue,

furent condamnés à pourrir dans le port, et la misère, complice de nos tyrans, remplaça l'abondance. Dans cette détresse générale, les Bostoniens eurent au moins la douce assurance, que les compagnons de leur résistance étaient sensibles à leur infortune, et qu'ils s'empressaient d'en alléger le poids.

Cependant, les citoyens se procuraient des armes, et étaient déterminés à ne les déposer qu'après la victoire ou la mort. L'encouragement donné, par les associations patriotiques, à ceux qui fabriquaient la poudre à canon, avait eu tout l'effet qu'on s'en était promis. Nous avions alors des magasins de poudre à *Concord*. Cette ville, trop rapprochée de Boston, pour n'être pas exposée à quelque tentative de l'ennemi, fut bientôt visitée par un détachement de neuf-cents hommes, commandés par le colonel anglais *Smith*.

Gage le détacha pour s'emparer des magasins qui se trouvaient dans *Concord*, et ajouta à cette instruction l'ordre d'arrêter MM. *Hancok* et *Samuel Adams*, devenus très-odieux aux agens britanniques. Il suffit de nommer ces citoyens, pour rappeler à la mémoire tout ce que les républiques ancien-

nes ont eu de plus illustre, par les vertus et les talens.

Le colonel *Smith* rencontra à *Lexington* un détachement de milices américaines, très-inférieur au sien : encouragé par sa supériorité, plein de ses instructions, il insulte et charge ces paisibles spectateurs de sa marche militaire. Cet assassin, couvert de notre sang, passe outre, et se rend à *Concord.* Nos magasins sont pillés sans résistance ; les habitans sont traités comme des ennemis vaincus, et ils apprennent que leurs parens viennent d'être fusillés à *Lexington.*

Hancok et *Adams* échappent aux recherches du colonel anglais, et fuyent avec un grand nombre d'Américains qui, se dispersant dans les campagnes, y sonnent le tocsin de la vengeance et de la liberté : à leurs voix, leurs concitoyens courent aux armes, et s'avancent contre le détachement de *Smith.* L'insolent Anglais se voit attaqué; il est effrayé, et précipite sa retraite vers *Boston.*

La troupe américaine se grossit en poursuivant les Anglais : une insulte, des amis et des parens à venger, la poussent avec fureur sur les fuyards ; elle les harasse pen-

dant leur sanglante marche ; et *Smith* n'arrive qu'après avoir perdu deux-cents soixante-treize hommes.

Peu de tems après ce prélude, vingt mille hommes de milice s'assemblèrent dans l'intention d'affranchir les Bostoniens du joug de *Gage*, qui l'appesantissait de jour en jour : cette réunion formidable servit parfaitement la cruauté du geolier anglais : il défend sur-le-champ l'entrée de la ville aux cultivateurs, et les Bostoniens se trouvent privés des choses de prémière nécessité.

Le féroce plaisir, que le tableau des souffrances des habitans de la ville donnait au gouverneur, était empoisonné par la crainte d'un soulèvement, que le seul désespoir pouvait conseiller, mais que l'atrocité de cet Anglais rendait probable.

Les Bostoniens avaient des armes, et *Gage* était sans prétexte pour les leur enlever. Que fait-il ? Il feint de s'appitoyer sur le sort des hommes qui portaient ses fers ; ses lèvres hypocrites prononcent le mot pitié, et il propose la libre sortie de la ville, à condition qu'on se désarmera. L'offre est acceptée avec un transport facile à concevoir. Les armes sont déposées avec fidélité ; mais quand

Gage les a en son pouvoir, il insulte à la crédulité de ses victimes, et prolonge leur douloureuse captivité.

Pendant que les agens des ministres étonnaient par leur perfidie, les patriotes épouvantaient leurs tyrans par des actes de valeur. Les colonels américains, *Allen* et *Eaton*, rassemblèrent deux-cens quarante citoyens, et les dirigeant sur *Ticonderoga* et *Crown-point*, ils s'emparèrent de ces deux forts.

Bientôt l'armée anglaise, commandée par *Howe*, *Burgoine* et *Clinton*, débarqua à *Boston*. Le premier annonça qu'il avait des pouvoirs pour négocier une réconciliation entre les deux peuples. Les Américains, espérant encore se rapprocher de la mère patrie, envoyèrent le *docteur Franklin*, *Jean Adams* et *Edouard Rutlège*, auprès des commissaires pacificateurs, nommés par le général *Howe*; mais quel fut l'étonnement des nôtres, quand ils apprirent que la condition du pardon qu'on nous offrait, devait être une soumission indéfinie! Ils repoussèrent avec mépris cette offre hautaine, et on résolut des deux côtés à en appeler aux armes.

Une armée américaine s'approcha de *Bos-*

ton, pour y bloquer l'armée anglaise. Nos généraux se disposoient à se retrancher sur la montagne de *Bunker* (Bunker-hil), quand les Anglais nous chargèrent. Deux fois nos milices, sans discipline, armées seulement de fusils de chasse, repoussèrent l'armée anglaise; mais celle-ci revenant à la charge, la baïonette en avant, elle renversa des hommes qui n'en avaient pas. Notre feu fut très-meurtrier, car chaque soldat était un adroit chasseur, qui ne tirait qu'après avoir bien découvert son homme.

Le général *Waren* resta sur le champ de bataille avec un petit nombre d'Américains. Ce général a laissé après lui un nom cher à la liberté, et aux hommes qui combattront pour elle.

Tels furent les progrès des querelles, d'abord politiques, qui précédèrent la guerre, dont on nous força de courir les hasards. Les soldats américains n'oublieront jamais ce qu'ils doivent au courage de vos compatriotes. J'ai vu vos braves grenadiers au siège d'*York-town*, marchant avec un admirable sang-froid sous le feu destructeur d'une redoute qu'ils enlevèrent.

Le colonel avait connu tous les officiers

de l'état-major de notre armée ; il plaignit la fin tragique de *Mauduit*, dont le courage lui avait plû, mais qu'il accusait d'être un peu plus courtisan qu'il ne convenait à un militaire. Il estimait et aimait généralement tous les officiers de l'armée de Rochambeau, et m'assura que la campagne d'Amérique avait été une école de liberté, dont nous avions profité en très-peu de tems.

L'heure du dîné étant sonnée, nous entourâmes une table ronde, dont sa fille, âgée de neuf ans, fit très-bien les honneurs en l'absence de sa mère. Je bus du vieux *wiskey*, distillé chez lui. Le colonel me parlait avec plaisir de son industrie ; tout se fabriquait à la maison ; et comme il devait son indépendance à cette industrie qui embrassait tous les objets de l'économie domestique, il se plaisait à m'en décrire les détails. Il me fit voir le plan de ses mille acres, au centre desquels il allait bâtir une maison plus grande et plus commode que celle où nous étions.

Des piliers, ayant la forme de cônes renversés, supportaient une grange, et en interdisaient l'entrée aux rats, qui sont très-nombreux et très-gros. Je remarquai que toutes les bâtisses nouvelles étaient plus soi-

gnées que sa maison, et semblaient annoncer que le logement futur du maître ne serait pas dépourvu de cette élégante simplicité, qui annonce du goût et de la fortune. En parcourant l'intérieur de sa cour, je découvris, sous une remise, une très-jolie voiture. Ce témoin muet m'apprit que mon brave colonel n'était pas toujours aussi modestement vêtu, et qu'il était quelquefois aussi Virginien que ses compatriotes; mais cette voiture était peut-être pour son épouse, qui voyant des voisines, moins fortunées qu'elle, jouir du plaisir de voyager dans un char élégant, avait prié son ami de permettre *qu'elle fût comme tout le monde.*

David P... ne cultivait point le tabac, et ne récoltait de maïs que ce qu'il en fallait pour la nourriture de ses noirs et bestiaux. Il était du très-petit nombre de ceux qui songent à leur postérité : exception d'autant plus belle, qu'elle annonce une âme trop supérieure pour se laisser séduire par un usage que la paresse, l'orgueil et l'égoïsme renforcent de tous leurs moyens.

Presque tous les Américains épuisent leurs terres, d'où il résulte qu'après avoir accoutumé leurs enfans à une grande aisance,

ceux-ci,

ceux-ci, à la mort de leurs parens, n'ayant pour tout héritage qu'un terrain improductif, le vendent à vil prix, et sont obligés de recommencer, au milieu des privations, une fortune, qu'avec moins d'égoïsme ou d'insouciance, on leur aurait transmise.

Je quittai le colonel au coucher du soleil, bien content de lui, bien reconnaissant de ses soins. L'image du bonheur que j'avais trouvé sous son toit hospitalier, me fit sentir douloureusement l'absence de ma famille. J'étais aimé comme lui, et j'avais comme lui des enfans que je savais caresser. Je partis avec l'intention de retourner à *Bath*, pour y retrouver mon amie et mon fils.

Voilà l'empire qu'exercent la pratique des vertus et le tableau des mœurs pures d'un bon ménage. Comme les pages brûlantes d'un écrivain passionné sont froides près de deux époux ivres d'amour ! Ah ! je sentis que l'homme de bien, dans son humble cabane, au milieu des forêts, donne des leçons plus éloquentes que tous les livres. Il n'y a donc pas un seul être sur la terre qui ne puisse servir utilement ses semblables, puisque chacun peut leur donner des exemples de vertu et de bonheur!

Plein de cette idée, si consolante pour la faiblesse, et qui doit rendre moins superbes les riches de la nature, je ne pressais point mon cheval.

CHAPITRE XXII.

LA lune paraissant bientôt au sommet de la chaîne des montagnes du Sud, vint jeter sur la vallée une lumière plus douce que celle dont le crépuscule l'avait éclairée pendant une demi-heure. Le *Wip-poor-will* commença ses plaintes, et le mélodieux *Moking-Bird* vint couvrir la voix du dernier, par des chans aussi variés que le sont ceux de toutes les espèces qui peuplent lés les forêts de l'Amérique.

Les noirs retournaient à la maison, en chantant tristement leurs plaintives amours, et suivaient le pas lent des chevaux fatigués par le travail de la journée. Ils allaient retrouver le repos, le sommeil libérateur, une indépendance de quelques heures, que le reveil devait faire évanouir comme un songe.

Arrivé à *Winchester*, je trouvai chez M. *Bush* un homme dont les manières originales annonçaient un grand désordre mental : c'était un sénateur de Virginie ; le malheur et les années avaient profondément sillonné son front. Son extérieur était très-né-

gligé, et il portait une longue barbe, chargée des frimats du tems. Je consultais M^de^. *Bush* sur la singularité qu'affectait ce vieillard, quand il entra dans la pièce où nous étions.

Après avoir tristement rêvé quelques minutes, et jeté les yeux, d'un air préoccupé, sur M^de^. *Bush* et sur moi, il la félicita de ce qu'elle avait établi ses filles dans leur pays natal. — Hélas ! dit-il, en poussant un long soupir, si ma *Nancy* n'eût point été chercher la mort en suivant son mari dans la Caroline du Sud, elle ferait encore le bonheur de son père ! — Enfant chéri, tu charmerais ma vieillesse, tu m'aurais fermé la paupière ! — Mais pourquoi me plaindre, reprit-il, avec un accent moins douloureux ! elle habite un monde où les pleurs, les regrets sont inconnus. Elle est heureuse ! Quand rejoindrai-je ma *Nancy* ? — C'était de tous mes enfans le plus respectueux, le plus tendre, le plus parfait. Aux grâces de sa personne, elle unissait les trésors du sentiment et de l'esprit. Vous la connaissiez, M^de^. *Bush* ; n'était-elle pas l'ornement de son sexe ? — M^de^. *Bush* inclina la tête en soupirant ; puis, fesant rentrer ses larmes, elle puisa, dans la religion, quelques consolations pour cet infor-

tuné vieillard. —Tenez, nous dit-il, en tirant un gros porte-feuille de sa poche, voici ses dernières lettres; je les porte avec moi; c'est tout ce qui me reste d'elle! — Celle-ci, ajouta-t-il d'une voix sanglotante, fut écrite par cette fille chérie deux jours avant sa mort.

Le bon pèrenous lut un morceau,dans lequel brillaient ensemble les grâces de l'esprit et le sentiment d'une douce et héroïque résignation; il était terminé par une exhortation adressée au lecteur: « *Armez-vous de cou-*
» *rage, cher auteur de mes jours; atten-*
» *dez que la providence sonne l'heure de*
» *votre sortie, et ne l'accélérez point par*
» *un coupable désespoir* ».

Que de courage dans une jeune femme, comblée des dons de la nature et de la fortune, au moment où le brave recueille ses forces pour recevoir le dernier coup de la mort, au moment où tant d'hommes se plaignent de laisser une vie semée de peines et de privations! Cette magnanimité me remplit d'admiration. La dernière phrase de cette lettre touchante m'affecta, comme l'aurait fait le dernier soupir de cette femme adorable. J'unis mes chagrins à ceux du père et de la bonne Mde. *Bush*, qui pleurait à chaudes larmes.

Je m'en veux, dit-il après quelques instans, de vous faire tant de mal. La mort, en l'arrachant à la vie, n'a déchiré que le sein de son père et celui de son mari; nous l'avons seuls perdue : c'est à nous seuls de la pleurer. Il plaça cette lettre, trempée de ses larmes, dans son porte-feuille ; puis l'ayant porté sur son cœur, il le remit dans sa poche.

Après quelqnes momens de silence, je le vis se lever, comme un homme qui ne se trouve jamais bien où il est, et il se retira sans nous rien dire.

J'appris de M[de]. *Bush*, que depuis la mort de sa *Nancy*, il laissait croître sa barbe en signe de deuil. — Que Dieu lui rende cette paix intérieure qu'il donne aux bons, et que ce respectable père possédait, à ce titre, avant la perte irréparable qu'il vient d'essuyer ! Ah ! M. *Bayard*, dit M[de]. *Bush*, en élevant ses yeux, ce que le ciel nous prête, il peut le reprendre, et nous devons nous soumettre sans murmures ! — Nous devons, est bien dit, mais je souhaite que le ciel lui donne cette philosophie qu'il semble lui avoir refusé jusqu'ici.

Il est plus facile de trouver quelques motifs bien raisonnés de consolation, que de

vaincre la plus légère douleur. Peu d'hommes savent approcher les malheureux : il semblerait, en entendant ces consolateurs, que l'ame malade qu'ils veulent guérir n'a besoin que de lieux communs. Eh ! mes amis, ce n'est point avec des sons qu'on suspend le cours des larmes ; c'est en pleurant qu'on les essuie ; c'est en soupirant qu'on allège le poids oppresseur ; c'est par l'affliction, que l'affliction se modère. Quand vous apprendrez au malheureux que vous êtes plus sage et plus heureux que lui, à quoi lui servira cette supériorité dans son abattement ? Grand bien vous fasse, peut-il répondre ! Mais qu'est-ce que cela a de commun avec mes maux ?

Mde. *Bush* ne parla de l'obligation de se soumettre, qu'après le départ de l'infortuné : la nature l'avait rendue trop savante pour qu'elle fît la faute de présenter autre chose à l'affliction qu'une douce et consolante sympathie.

CHAPITRE XXIII.

Le lendemain, j'allai au temple avec tous les voyageurs : c'était un édifice en bois, autour duquel on voyait rangés des chevaux de prix, enharnachés avec luxe. Les galeries étaient pleines de négresses et de noirs endimanchés. Dans le bas, se trouvaient leurs maîtres et maîtresses, dont l'extérieur annonçait que tous étaient pénétrés de la sainteté du lieu, et de la solennité de la cérémonie.

Je vis des mères, qu'ailleurs un regard intempérant eut alarmées, découvrir et exposer, dans ce lieu de prières, un sein dont la blancheur et les formes étaient ravissantes. Elles allaitaient leurs enfans. On chanta d'abord les pseaumes de David, assez mal traduits en langue anglaise. Toutes les voix se fondaient bien ensemble, et dans une enceinte sonore, ce concert n'était pas sans attraits ; et puis, c'étaient des ames pures qui offraient à l'éternel le tribut de leur amour.

Le prédicateur, ministre presbytérien, était petit-fils d'un français : son discours rou-

lait entièrement sur les maximes de la morale évangélique : il recommandait l'exercice de ces vertus obscures, d'une utilité générale, et dont la société se passe moins que de celles qui font les hommes extraordinaires. Il parlait avec une onctueuse simplicité ; sa voix s'amollissait et devenait douce, lorsqu'il peignait l'amour du créateur envers les hommes, et son incessante sollicitude sur leurs besoins journaliers : il fut écouté dans un grand recueillement. Je prenais un secret plaisir à l'entendre, et à lire sur les phisionomies les impressions qu'il avait faites dans l'ame de ses auditeurs.

Quand il eut fini son sermon, on se mit à genoux, et l'assemblée écouta une longue prière qui termina la cérémonie. Dès que le ministre descendit de la chaire, les personnes qui se trouvaient dans le temple, s'approchèrent, et se serrant la main, elles demandaient des nouvelles des absens.

En revenant du temple, j'observai que les portes des maisons étaient fermées : elles le furent pendant tout le jour. Chacun semblait plongé dans le recueillement.

M[de]. *Bush* et ses filles se retirèrent après le dîner, pour lire quelques chapitres de

l'ancien et du nouveau testament: c'est ainsi que dans toutes les villes des États-unis on célèbre le jour du dimanche.

Pendant la récolte des grains et du tabac, des cultivateurs de la Virginie et du Maryland offrent de l'argent à leurs nègres, et à d'autres, pour travailler le dimanche. Il faut que l'intérêt soit bien puissant, puisque le repos, prescrit pendant le jour du sabbat, est considéré comme une des lois divines, dont la violation est un très-grand péché. Il est possible que le planteur qui loue des ouvriers, ne travaillant pas lui-même, pense que son salut n'est pas compromis, et que celui des noirs ne vaut pas la peine qu'on lui sacrifie quelques gerbes d'avoine.

CHAPITRE XXIV.

LA vallée de *Shenandoah* porte le nom de la rivière qui l'arrose ; c'est un nom indien, comme celui du *Potowmak*, de la *Delaware*, etc. Les Américains ont conservé aux fleuves les noms que les premiers propriétaires leur avaient donnés. Les habitans jouissent d'une grande aisance, d'un ciel serein et d'une bonne santé, qu'ils doivent aux froids, assez vifs pour rendre aux nerfs l'énergie que leur font perdre les chaleurs : ils cultivent le tabac, le maïs, le lin et le blé.

Je vis avec plaisir que les médecins, ainsi que les gens de loi, qui font très-bien leurs affaires dans toutes les parties du continent, sont peu fortunés dans la vallée de *Shenandoah* ; ce qui prouve que les habitans y sont rarement malades, et n'aiment pas les procès.

Les terrains défrichés, et sur lesquels on a élevé quelques bâtisses, se vendent depuis trois *pounds* jusqu'à quatre (1). Tel est le prix des

(1) Trois pounds de Virginie égalent dix gourdes, ou cinquante livres tournois, la gourde valant cinq livres dix sous.

plantations près de *Winchester* ; mais à mesure qu'on s'éloigne, les terres diminuent de valeur. A douze milles de cette ville, un planteur offrait une habitation à raison de cinquante shillings l'acre, ce qui fesait une différence de dix shillings ou d'une gourde et deux tiers, sur le prix de chaque acre.

Quelques Européens, qui se sont établis dans ce pays abondant, ont cependant mal fait leurs affaires, pour avoir voulu suivre de trop près la méthode de l'Europe. On doit considérer que le prix de la main-d'œuvre, et celui des produits, sont en raison inverse du rapport qui existe entre ces deux objets dans l'ancien monde.

Une des manies ruineuses qu'apportent les émigrés, c'est celle des embellissemens. Un Français qui, avec 12,000 livres, se voit propriétaire de trois-cents arpens, compare cette propriété avec une semblable étendue qu'il aurait en France. Dans la joie que lui inspire cette *injudicieuse* comparaison, il trouve les bâtisses de son domaine mesquines et ignobles : il veut loger plus décemment le maître d'une aussi belle terre. Le voilà qui fait son calcul avec ses données Européennes ; mais, à-peine découvre-t-on

le premier étage de son château, que l'argent manque, que les ouvriers murmurent de ce qu'on ne les paye point, et qu'il faut vendre le tout à un prix d'autant moindre, que la nécessité de la vente est mieux connue.

D'autres, déterminés par la beauté de la position et les moyens locaux de faire, à peu de frais, une délicieuse retraite, achètent un beau site stérile, où ils se ruinent, et en le cultivant, et en l'embellissant.

Un Européen doit d'abord oublier les goûts chers et délicats dont il contracta l'habitude dans la riche et voluptueuse contrée qui l'a vu naitre; qu'il achète une bonne terre près d'une ville ou d'un moulin; que sa chaumière soit bien close, propre et commode; qu'il se garde de la placer dans un terrain bas et sur les bords d'une rivière, où la fièvre d'automne apporte périodiquement ses frissons. Il faut choisir de bons voisins, et consulter les registres du comté dans lequel on acquiert, parce que mille fripons vendent des terres qui ne leur appartiennent point, ou sur lesquelles il y a des hypothèques. Il faut être acheteur froid et circonspect, parce qu'on a généralement en tête un vendeur très-délié.

Il y a des hommes qui ont fait fortune en spéculant sur les terres. Leur secret a été d'acheter à crédit des espaces incultes, dont tout annonçait le prochain défrichement, et de les avoir vendus peu de tems après à ceux qui voulaient les mettre en valeur. Je ne doute pas que le hasard n'ait favorisé les spéculateurs : cependant, il y a un calcul de probabilités qui suppose de la sagacité. Il a fallu reconnaître les positions propres à la construction des moulins, à l'ouverture des chemins qui devaient communiquer avec les routes déjà fréquentées, et calculer le développement de l'industrie des hommes qui avoisinaient les terrains couverts encore de bois. Ce qui encourage ces spéculateurs, c'est qu'il est généralement reconnu que le capitaliste, plaçant ses fonds en terres sur tous les rayons, partant de *Winchester*, et s'étendant à seize milles, et au-delà, retire 8 à 6 pour cent, et souvent davantage.

Il n'y a pas de taverne dans *Winchester* où vous ne trouviez des marchands de terres. Ils mettent dans leurs offres l'empressement de ces femmes qui vendent des cure-dents chez les restaurateurs ou dans les cafés. Ce qu'il y a de très-plaisant, c'est que tous

vous assurent que le désir de faire votre fortune est le seul motif qui les anime. Je rencontrai un de ces marchands qui voulait, bon-gré mal-gré, m'enrichir, en me vendant une terre à un prix excessif.

CHAPITRE XXV.

WINCHESTER sera une ville manufacturière, parce que dans tous les pays abondans l'espèce humaine se multiplie rapidement, et que l'industrie se plaît dans les lieux fertiles et populeux; mais quand il existe des communications avec la mer, par le moyen des canaux ou des rivières, le degré d'activité de cette industrie est incalculable. Telle est la position de cette ville intérieure. La *Shenandoah* offrira, par le moyen du *Potowmak*, un vaste débouché aux productions territoriales et manufacturées. La ville de *Washington*, dont *Georges-Town* sera l'un des faubourgs, deviendra l'entrepôt des marchandises de *Winchester*, qui remplira encore les magasins d'*Alexandrie* et de *Norfolk*, située à l'embouchure de la baie de *Shesapeack*.

On construit déjà dans *Winchester* des chariots renommés; on y fait des bottes, des souliers et des selles, qui égalent en bonté et en façon les mêmes objets dans les villes de plus ancienne date.

On apperçoit tout-à-coup dans les pays neufs

neufs la corrélation des arts utiles, et les appuis qu'ils se prêtent mutuellement. Sur une surface de médiocre étendue, souvent, sur une plantation, vous les voyez au berceau s'embrasser, et se soutenir comme la vigne et le jeune chêne. La nature a fixé les limites du développement et de la suprématie de chacun: on doit les respecter: autrement, ils se paralysent ou meurent en s'isolant; mais par-tout l'homme et la terre sont les principes de la grandeur et de la prospérité des nations.

Les Etats-unis deviendraient une puissance colossale sur le continent, s'ils ne devaient un jour se diviser en peuples encore assez puissans pour se faire respecter des nations de l'Europe. L'époque de cette séparation n'est pas éloignée. La *Delaware* et les *Apalaches* seront des barrières politiques.

La différence des produits ayant diversifié les besoins et l'industrie, on sent déjà l'inconvenance d'un système d'impôts, qui, trop généralisé, devient injuste. Cette injustice fut très-bien développée dans le congrès par les représentans des États du Sud et de l'Ouest, lorsqu'on établit la taxe sur les liqueurs distillées; mais comme les dé-

putés des États du Nord-Est formaient la majorité, il fallut se soumettre. On se fatigue de ces déférences, et on s'y refuse quand on est assez fort pour ce faire qu'on désire.

Comme presque tous les habitans de *Winchester* sont presbytériens, et que j'avais sur le cœur les persécutions que leurs frères de *Boston* firent éprouver aux Quakers, il me fut facile de trouver quelqu'un auquel je pusse exposer mes griefs. Mon rôle était d'autant moins embarrassant, que les chrétiens des États unis sont très-tolérans, et ont la persécution en horreur. J'aime les presbytériens, pour la part active qu'ils ont prise à la révolution, et je souffrais de voir que leur secte fût entachée.

L'un d'eux, sans excuser ses frères, me raconta à-peu-près ce qui suit.

CHAPITRE XXVI.

Les hommes n'aiment pas le mépris, lors même qu'il vient des sots ; mais à la naissance du *quakerisme*, le caractère de chrétien était respecté, et les prétentions des différentes sectes à une plus haute perfection, étaient si chaudement défendues par chacune d'elles, que *Fox* a dû les exciter toutes contre lui, en proclamant ses amis, le *peuple pur*. Cette pureté chimérique est si chère, même aujourd'hui, que si une quakeresse ou un quaker se mariait dans une autre secte, il serait expulsé de la communion de ses frères.

L'orgueil que contient cet article de leur *Credo* se développa chez leurs apôtres ; et c'est plus à l'insolence de leurs missionnaires qu'à l'intolérance des Presbytériens de *Boston* (qui eurent des torts), qu'il faut attribuer les persécutions dont ils furent les objets.

Marie Fisher et *Anne Austin* arrivent à *Boston*, et annoncent qu'elles sont commissionnées du Saint-Esprit, tout exprès pour reprocher au peuple ses crimes. Le peuple, qui ne se croyait point si criminel,

voulut voir les lettres de créances de ces deux dames : elles n'en avaient point. Les ministres presbytériens, qui en savaient plus long que les deux ambassadrices, les pressèrent tellement, qu'elles répondirent par des injures.

L'assemblée législative, qui se mêlait d'affaires religieuses, ayant été aussi maltraitée que les ministres, condamna les deux *amies* à l'emprisonnement, pour cause d'insulte. Quelques autres furent punies de même, pour la même faute. Le gouverneur de l'État, passant un jour près de la prison, une madame *Marie Prince*, troisième plénipotentiaire du Saint-Esprit, mit la tête à la grille et chanta pouille à son *excellence*, terminant sa pieuse philippique par cette sentence : *Malheur à toi! tu es un oppresseur.*

Un apôtre de la même secte, voulant parler en paraboles, prit deux bouteilles, et se plaçant au milieu du temple, il les lance contre le mur, et dit à l'assemblée : « *Ainsi le seigneur vous brisera* ».

Quelques autres, moins bilieux, se livrèrent à des extravagances plus gaies. Une dame *Bruster* fut au temple après avoir versé une bouteille d'encre sur sa tête.

A *Salem*, M[de]. *Deborach Wilson*, quitte tous ses vêtemens, déchire prophétiquement sa chemise, court, dans cet état, les rues de la ville, pour prouver la divinité de sa mission (1).

Cette cynique démence ne méritait point la peine du fouet, ni celle de la réclusion; aujourd'hui, elle n'attirerait que la pitié et le mépris; mais les presbytériens d'alors pensaient que l'honneur du Saint-Esprit était compromis, et en chrétiens plus zelés que raisonnables, ils incarcerèrent et bannirent les imposteurs des deux sexes : le tout pour le bien de l'État et l'éducation des fidèles.

Puisqu'il s'agit des premiers prédicateurs du *quakerisme* dans les États-unis, il n'est pas inutile de détruire un préjugé par un fait. Les amis de Quakers les ont présentés en France comme des hommes très-propres à vivre dans un Etat républicain. J'ignore jusqu'à quel point on peut soutenir cette assertion en théorie; mais voici ce que dit

---

(1) Cette femme imitait quelques prophètes qui, pour faire connaître l'état de l'église, mangeaient des gâteaux d'excrémens, et fesaient des adultérins.

Ramsay, dans son Histoire de la révolution américaine (1).

« Les Quakers, peu d'entr'eux exceptés, » étaient ennemis de la révolution. Ile étaient » nombreux en Pensilvanie, où ils avaient » l'autorité en main.

» Il est rare qu'une société d'hommes en- » courage des innovations politiques, qu'elle » prévoit devoir réduire son importance. » Les principes religieux des Quakers leur » défendant de porter les armes, ils n'ai- » maient point une révolution qu'on ne pou- » vait effectuer que par elles.

» Plusieurs se séparèrent de la société, et » n'écoutant que l'inspiration du patriotisme, » s'unirent à leurs concitoyens armés. Les » services que deux d'entr'eux rendirent à » l'Amérique (les généraux *Green* et *Mi-* » *fling*) compensèrent les difficultés élevées » par la société des Quakers, qui gêna les » efforts des amis de l'indépendance ».

Thomas Payne, dans sa lettre au général *Howe*, dit encore en parlant d'eux : « Ces » hommes nous reprochent sans cesse le

---

(1) Tome 2, pages 313 et 314.

» grand péché que nous commettons en
» portant les armes, et ces pauvres pécheurs
» n'ont pas un mot à dire contre le roi d'An-
» gleterre, dût-il noyer les habitans de la
» terre dans le sang humain, ou dévaster le
» globe par la famine ! ».

J'ai rencontré peu d'individus de cette secte qui ne m'aient parlé de la révolution sans s'en plaindre, sans regretter l'ancien joug qui pesait sur leurs têtes, sans ajouter les épithètes de père, quand ils parlaient du roi de la Grande-Bretagne.

Croirait-on qu'ils ont rejetés de leur communion des sociétaires, pour avoir reconnu l'indépendance et l'autorité des États-unis ? L'un de ces excommuniés, le respectable *Wetherill*, me disait : « Je n'ai pas porté les
» armes; mes amis les *free Quakers* (Quakers
» indépendans) ont fait comme moi, et ce-
» pendant, mon ami, nos frères nous ont
« rejeté de leur sein ». Cette persécution ne paraîtra pas étonnante dans un pays où des prêtres anathématisent d'autres prêtres ; mais ce qui est très-digne d'éloges, c'est que le gouvernement n'est point intervenu dans cette querelle théologique.

Avec un plus mur examen, plusieurs

voyageurs ne nous auraient point peints les Quakers comme des modèles dignes de notre imitation. Quand on se trouve chez un peuple divisé par des sectes religieuses et politiques, il faut tout voir par soi-même, connaître les préventions de chaque parti, l'esprit de chaque secte. Il faut avoir le courage d'effacer les impressions qu'on a reçues et dont on nous a préoccupés. Cette tâche est difficile, parce que la paresse, qui se contente des plus superficielles apparences, conserve avec avarice tout notre acquis, quel qu'il soit, et alors l'exagération même perd de son improbabilité, aux yeux de quiconque n'a point la passion de la vérité.

J'aurais quitté *Winchester* avec douleur, si ma femme et mon fils ne m'eussent tendu les bras à *Bath*, où je retournais; cependant, je pris congé de la bonne M[de]. *Bush* et de sa famille, avec ce sentiment de peine qui, comme un poids, pèse sur la poitrine, et qu'on éprouve en se séparant de quelqu'objet qui nous intéresse sans nous fixer.

Ma dépense journalière, en y comprenant la nourriture de mon cheval, se montait à une gourde.

CHAPITRE XXVII.

Je partis à quatre heures du matin, afin de pouvoir être sur les montagnes avant que le soleil fût trop élevé. Un léger brouillard couvrait la vallée comme une gaze transparente, et laisait voir les sommets des arbres, les maisons des habitans, ainsi que les chaumières des noirs, d'où s'élevait encore de la fumée. Les esclaves ont du feu pendant toute la nuit, et dans la plus brûlante saison. Souvent, au lieu de dormir, ils fument, chantent, ou conversent, sans que cette privation du sommeil les affecte. Presque tous, après une nuit consacrée toute entière au plaisir, peuvent reprendre leurs travaux, sans éprouver cette lassitude que ressentirait un blanc qui aurait été privé du repos.

Je trouvai les écureuils bien éveillés, qui montaient avec agilité sur les plus gros chênes, ayant la précaution de mettre toute l'épaisseur du tronc entr'eux et le voyageur, qu'ils regardent de tems à autre, pour s'assurer s'il ne tourne point autour de leur chef de file. L'instinct de leur préservation leur a

sans doute suggéré cette précaution, qui présente les plus grands obstacles au chasseur; mais toute cette ruse ne les préserve point contre le plomb de l'ennemi; elle ne l'a rendu que plus adroit.

Dans les contrées où, comme dans la vallée de *Shenandoah*, les écureuils sont très-multipliés, on les chasse sans chiens; mais si l'on veut en tuer beaucoup, il faut se lever de bon matin, et les attendre au retour de leurs courses nocturnes.

Il y a trois espèces d'écureuils, la première ne diffère de celle que nous connaissons en France, qu'en ce qu'elle est plus petite, et les Américains appellent les individus de cette espèce *Fox-Squirrels* (écureuils-renards); la seconde, moins grande, a le poil gris; la troisième, plus petite, mais de la même couleur, est celle des écureuils-volans: ceux-ci ont deux membranes, qu'ils étendent quand ils s'élancent d'un arbre à l'autre. La chaire des écureuils gris est blanche et délicate: on les rôtit et on les assaisonne avec une sauce à la crême: les fourreurs achètent leur peau.

CHAPITRE XXVIII.

En arrivant à *Bath*, j'y trouvai mon épouse environnée de femme sensibles, qui partageaient, à cause d'elle, le plaisir que mon retour lui inspira. Ses ennuis, pendant mon absence, lui gagnèrent des amis. Les peines et les pleurs excitent le sentiment de l'amitié dans le nouveau monde, et il est aussi constant que désintéressé et généreux. C'est pour les habitans de l'Europe que l'auteur du Vicaire de *Wakfield* écrivit ces vers :

For, what is friendship? But a name,
A charm that lulls to sleep;
A shade that follows wealth and fame,
And leaves the wretch to weep.

« L'amitié n'est qu'un mot ; c'est une chi-
» mère qui nous berce ; c'est une ombre qui
» suit la fortune et la gloire ; mais elle laisse
» l'infortuné à ses larmes ».

L'amitié n'est pas un vain nom chez les Américains. Cette union sympathique des ames, qui les lie par la volonté, qui les enchaîne par un charme que les distances ne peuvent rompre, mêle ses douceurs à celles de l'hymen et de la paternité. Il est fort or-

dinaire de voir deux cultivateurs émigrer ensemble vers l'Ouest, quoique l'un d'eux n'ait d'autre motif, pour quitter ses foyers et ses habitudes, que celui de l'absence d'un ami intime (*a bosom friend*) qui s'éloigne par spéculation ou par besoin.

L'amitié détermine encore les hommes dans le choix de leurs opinions politiques, et les y tient fixés pour la vie. C'est à ce mélange d'amitié et de politique qu'il faut attribuer le déshonneur attaché à tout changement de systéme dans les affaires publiques. Un citoyen épouse les opinions de ses amis : avec eux : il suit le sentier de la vérité ou de l'erreur ; mais, quel que soit son sort, il est estimé, s'il n'a point déserté ses compagnons, comme il est déshonoré pour toujours, s'il a rompu le pacte qu'il forma dans les premiers instans de sa carrière.

Mes liaisons avec quelques Français m'assurent qu'il y a dans ma patrie des exceptions honorables ; et plus heureux que l'infortuné dont je viens de citer la décourageante, l'horrible pensée, je crois devoir m'écrier, dans le langage de *Blair* :

Friendship ! mysterious cement of the soul,
Sweetener of life, and solder of society,

I owe thee much! thou hast deserv'd from me
Far, beyond what j can ever pay.

» Amitié ! ciment magique des ames, » source des douceurs de la vie, lien secret » de la société, je te dois beaucoup : oui, » j'ai contracté envers toi des dettes que je » ne pourrai jamais payer (1) ».

On trouve dans les Etats-unis beaucoup d'hommes généreux qui ont dérangé leurs affaires en cautionnant un ami. A la campagne, il semble que les instrumens aratoires soient en commun, tant on met peu de cérémonie à les emprunter. Des voisins qui refuseraient ces secours seraient notés comme des gens durs et désobligeans : les Allemands et leurs descendans ont cette réputation. Ils ne prêteraient pas une *bouchée de tabac*, disent les Américains.

M. *Morse*, en parlant de leurs mœurs, cite d'abord le voyageur *Kalm*, qui dit : « Les Allemands (1) sont reconnus généralement pour être avares, égoïstes, et ils ne sont disposés à vous obliger qu'autant que

---

(1) Les Anglais, ainsi que les Américains, appellent indistinctement les Allemands et les Hollandais *the Dutch*.

leur intérêt les y invite ». Puis il ajoute : « Quand ils vinrent s'établir parmi nous, ce ne fut ni pour acquérir des connaissances, ni pour les répandre ; mais pour faire fortune. Leur passion favorite pour l'argent, et leur position malheureuse, les ont retenus dans l'état premier d'ignorance de leurs pères ».

Ce jugement serait injuste, si on le généralisait, et M. *Morse* devait à ses lecteurs l'explication que je vais donner. Il est certain que par-tout où les Allemands et Hollandais vivent réunis, comme à *Albany*, à *Hakensak*, etc. ils ont conservé leur langue, leurs préjugés, la parcimonie nationale, et ont peu ajouté au petit fonds de savoir qu'avaient de pauvres émigrés élevés dans la classe des manœuvres de l'Europe ; mais ceux qui se sont établis dans les parties peuplées par des Américains ou des Anglais, ont élevé leurs enfans comme le sont ceux des autres Européens ; et cette génération ne ressemble point du tout à ses ignorans et cupides ancêtres.

On reproche à M. *Morse* d'écrire avec prévention, et quelquefois avec injustice. Le portrait hideux qu'il a fait des habitans du

Maryland est une caricature méconnaissable. Cet écrivain, comme ses compatriotes qui n'ont voyagé qu'en Amérique, ou comme les Anglais qui courent en chaise de poste par régime, est parti d'abord de ce préjugé, que tout est au mieux dans l'Etat ou le village qui l'a vu naître. Puis, comparant ce qu'il voyait ailleurs à ce qui se passait chez lui, il approuva en raison de la similitude, et critiqua en raison des dissemblances. Si l'on ajoute à cette première cause d'erreur les préjugés de sa robe (1), on expliquera comment un Américain a pu peindre avec autant d'infidélité les habitans de quelques Etats dans lesquels il a voyagé.

Sa géographie historique n'en a pas moins le mérite d'être très-intéressante par ses détails curieux et instructifs sur l'industrie, le commerce et les établissemens ruraux des habitans des quinze Etats-unis.

Cette aveugle partialité, enfant de l'ignorance, est très-saillante chez les Américains. Un étranger qui consulterait alternativement des habitans des quinze Etats-unis, se trouverait dans la plus grande perplexité.

---

(1) C'est un ministre du Saint-Évangile.

J'ai été témoin d'une scène très-vive entre deux jeunes gens nés, l'un dans le *Maryland*, et l'autre dans le *Connecticut*. Il était question de savoir auquel des deux Etats on devait donner la préférence. Le Marylandais jurait sur son honneur qu'il n'y avait pas sur la terre de pays plus attrayant que sa patrie, d'hommes plus aimables que ses concitoyens. L'habitant du *Connecticut* en disait autant de son pays, de ses compatriotes. Bientôt, les deux rivaux, oubliant que j'étais Européen, furent d'une extrême franchise, et je trouvai qu'ils avaient d'assez bonnes raisons, pour être vivement affectés des reproches que chacun d'eux adressait aux compatriotes de son adversaire.

CHAPITRE

CHAPITRE XXIX.

On s'occupait beaucoup à *Bath* de deux duellistes qui s'étaient battus au pistolet, à cent-soixante milles de là. Chacun exprimait son opinion sur cette manie féroce et insensée de terminer une discussion. La généralité désapprouvait ce reste de barbarie, et disait avec *Thomson :*

How many bleed
By shameful variance betwixt man and man !

« Que de sang répandu dans de honteuses » querelles d'homme à homme ! ».

La gazette avait appris cette belle équipée ; car les gens qui se battent en duel font insérer dans les papiers publics l'historique de leur combat, avec toutes ses circonstances. L'heure, la minute de la rencontre y sont déterminées avec précision. Les imprécations ou les paroles courtoises des deux champions sont redites avec fidélité, et la route de la balle est tracée géométriquement. Il est en effet très-intéressant pour l'univers de savoir que deux fous, enivrés de vengeance ou dupes d'un périlleux orgueil, ont violé les

lois de leur pays ! Il est édifiant de voir que les magistrats permettent qu'on se vante d'avoir été criminel ! Mais comme le crime et la publicité qui l'aggrave sont fort à la mode en Angleterre, tout cela est du meilleur ton parmi les Américains, imprudens imitateurs des Anglais, de leurs vices et de leurs travers.

Les gazettes imprimées dans les États du Sud sont pleines de signalemens de nègres déserteurs. On embellit les annonces d'une petite gravure, dont voici le sujet : un nègre tout nu, un bâton à la main, avec un petit paquet sous le bras, fait une enjambée, tandis que le diable, avec de longues cornes au front, et le bras tendu, pousse l'africain par les épaules. L'idée est d'autant plus juste, qu'il faut avoir le diable au corps pour fuir l'oppression, les fouets et la tyrannie !

Les papiers publics sont tous écrits avec assez d'impartialité, parce qu'on respecte la liberté de la presse comme l'*égide de la liberté civile, religieuse et politique.* A ce titre, on se soumet à ses inconvéniens, et voici comment on raisonne sur la calomnie.

Les traits de cette furie sociale ne frappent que des individus, et même pour qu'ils les

atteignent, il leur faut l'aide du public. Si le peuple est léger, crédule, méchant; s'il se livre au mépris, à la haine, à la vengeance sans probabilité, sans preuves, la liberté illimitée de la presse aura des conséquences individuelles très-fatales : mais en les comparant à l'instruction générale qu'elle propage, les devoirs de citoyen obligent à la réclamer avec toutes ses aspérités et ses dangers.

Les Américains, qui pensent que la propriété de l'individu n'a de droit à la protection de tous que comme élément de la fortune publique, croiraient faire un grossier paralogisme, s'ils sacrifiaient la propriété de tous à celle de quelques individus, qui n'est d'ailleurs menacée que dans le cas où les membres de la société sont des monstres ou des fous. Ils comptent sur la justice et le bon sens de leurs concitoyens, et déclarent que la liberté de la presse est l'*arche sainte qu'on ne peut toucher.* Ces considérations d'intérêt général et la pureté des mœurs font que chaque citoyen des Etats unis consent à cette généreuse abnégation de soi-même, en présence de la liberté et du bonheur commun.

La littérature et les sciences trouvent de

tems à autre une petite place dans les gazettes américaines. Dans le petit nombre de celles qui me restent, j'ai trouvé un article relatif au chat-marin de *Kamtzchatka*, dont je vais donner la traduction.

« Le chat-marin de *Kamtzchatka* est am-
» phibie et ne forme point des états ou
» républiques comme le castor; mais il vit
» en familles, dont les individus, tant jeu-
» nes que vieux, s'élèvent souvent au nom-
» bre de cent-vingt. Le mâle a un sérail
» composé de cinquante femelles, dont il
» est aussi jaloux qu'un prince de l'Orient.
» La discipline établie dans chaque famille
» est très-sévère; le chef punit avec rigueur
» celles de ses femmes qui négligent leurs
» devoirs et les soins qu'elles doivent aux
» petits, qu'il aime avec tendresse. Les fe-
» melles sont très-soumises envers leur chef
» et maître. Elles essayent de calmer sa co-
» lère par des marques de repentir et d'hu-
» milité, qu'il reçoit avec gravité et souvent
» avec un air dédaigneux. Cet animal a pres-
» que toutes les passions de l'homme, car il
» est jaloux, orgueilleux, colère et vindicatif.
» Quand il ne peut se venger d'une insulte,
» il pleure de rage comme Achille; il est

» aussi brave qu'un Spartiate, et préfère
» la mort à la fuite ou à la retraite. Leur
» discipline militaire est telle, que si pen-
» dant le combat l'un d'eux quitte les rangs,
» ou si avant, on le soupçonne de cette
» faiblesse, toute la troupe se précipite sur
» lui avec autant de fureur que s'il était
» un ennemi, et il est mis en pièces ».

CHAPITRE XXX.

Je vis à *Bath* un ami de *Burke* d'Amérique, dont les principes forment un contraste bien frappant avec ceux du *Burke* d'Angleterre. Celui-ci, républicain pendant la guerre d'Amérique, a déserté la cause des hommes pour celle des rois, qui ont scellé sa prostitution, en lui conférant des honneurs. Le premier est l'auteur du pamflet contre l'ordre de Cincinnatus, que Mirabeau s'empressa de traduire. Son ami me communiqua la lettre que ce constant défenseur des droits de l'homme écrivit au docteur *Styles*, président du collége de *Yale* : il lui proposait une souscription, pour élever un monument à la mémoire de *Walley*, *Goffe* et *Dixwell* (1), tous trois juges de *Charles premier*. Voici comme *Burke* s'exprimait : « Ce » monument, élevé en face de votre collége et » sur la tombe de *Dixwell*, serait pour la

(1) C'est dans une caverne creusée au sommet d'une montagne, près de *New-Haven*, dans le *Connecticut*, que se cachèrent les généraux *Whaley* et *Goffe*.

» jeunesse une bonne leçon, et un exem-
» ple frappant que la gloire des grands hom-
» mes qui s'exposent aux dangers et souf-
» frent pour la liberté publique, ne périt
» point entièrement (1); que, quoique les
» hommes et leurs systèmes changent; quoi-
» que les générations, les siècles se préci-
» pitent dans l'abîme du néant, cependant,
» la providence attentive à récompenser la
» vertu, fait revivre la mémoire éteinte des
» martyrs de la liberté, et la préserve de
» l'oubli ».

Ce projet fut généralement applaudi, et l'extrait de la lettre de *Burke* fut imprimé dans toutes les gazettes américaines. Puisqu'il est question d'hommes persécutés pour leurs principes politiques, je ne puis m'empêcher de relever la manière injuste avec laquelle *Brissot*, trompé par les Quakers, a traité la mémoire de *Joseph Reed*.

Si *Brissot* vivait, si lui-même n'eût été victime d'atroces calomnies, je l'aurais éclairé sur le compte de *Joseph Reed*, et il se serait empressé de rendre justice à ce ver-

(1) Ces trois juges sont morts en Amérique, après y avoir vécu 17 années dans l'obscurité et la misère.

tueux américain. Si les morts s'occupent des vivans, je ne doute point que *Brissot*, martyr de la liberté, n'applaudisse à la justification d'un républicain, calomnié comme lui.

Joseph Reed ne fut point le juge des deux Quakers pendus à Philadelphie, pour cause d'espionnage et de trahison. Voici le fait, tel qu'il m'a été raconté par des hommes qui étaient dans cette ville lors du jugement de *Roberts*, et d'*Abraham Carlisle*.

Le jour ou *Roberts* fut jugé, l'un de ses amis, craignant le zèle et les talens de *Reed*, lui offrit mille *pounds* pour ne pas sortir de sa chambre. Cet argent fut refusé, et *Reed*, instruit que l'accusé avait choisi les meilleurs avocats pour ses défenseurs (1), s'empressa d'aller l'accuser, parce que l'intérêt public demandait qu'on fît un exemple des espions et des traîtres, que l'impunité avait multipliés. On plaignit le sort de *Roberts*, non qu'on doutât de son crime, mais parce

---

(1) Un accusé et un plaideur ont autant de défenseurs qu'ils peuvent en payer; et chaque homme de loi s'engage pour la modique somme de 42 francs.

qu'il laissoit une femme et plusieurs enfans en bas âge.

Il n'en fut pas de même d'*Abraham Carlisle*, homme non marié. Ce Quaker, geolier des Anglais, avait traité les Américains avec la plus révoltante barbarie.

Quant à l'inculpation d'ambition portée contre *Joseph Reed*, c'est *Ramsay*, auteur de la meilleure histoire de la révolution d'Amérique, qui répond (1) : « On offrit à *Joseph Reed* dix mille *pounds* sterlings, et l'emploi qu'il voudrait choisir parmi ceux dont disposait le roi dans les colonies ; il répondit à cette offre : *Je ne vaux pas la peine d'être acheté ; mais tel que je suis, le roi de la Grande-Bretagne n'est pas assez riche pour me payer* ».

Cet illustre citoyen est mort, non bourrelé de remords, comme l'ont dit quelques Quakers, mais emportant les regrets de ses concitoyens, et laissant dans sa vie un mo-

---

(1) Ten thousand pounds sterling, and any office in the colonies, in his Majesty's gift. To which Joseph Reed replieed : « I am not worth purchasing ; but, such as j am, the King of Great-Britain is not rich enough to do it ». *Vol. II., pag. 78.*

dèle de courage, de dévouement et de pureté.

Les Américains n'ont point rougi les échafauds du sang de leurs défenseurs. Ou la reconnaissance nationale environna le lit de mort des grands hommes qui fondèrent leur république, ou la calomnie ne vint point troubler leurs derniers momens. Chez nous, la plus infâme ingratitude fut le salaire des veilles, des dangers et des travaux civiques. Nous avons couvert de boue et de crachats ceux qui brisèrent nos fers. Les malédictions du peuple accompagnèrent les uns jusqu'au lieu du supplice; les autres, en se suicidant, livrèrent leurs cadavres à l'insulte des royalistes et de leurs concitoyens égarés. L'histoire, en pleurs, tracera, avec une profonde indignation, les forfaits de cette génération ingrate. Avec quel respect elle écrira les noms de ces hommes, que l'esprit de parti sépara, mais que l'immortalité rassemble !

Généreux fondateurs de notre république, les fils de vos bourreaux vous vengeront des crimes de leurs pères; ils se feront montrer vos cachots; ils y entreront avec respect, et baiseront avec religion les murs que vous

touchâtes ; ils feront plus, vous serez leurs modèles.

Je ne conçois qu'un moyen d'achever la révolution : ce serait d'offrir enfin, aux respects et à la reconnaissance publique, la mémoire des hommes qui lancèrent son char, et l'ont suivi avec ce zèle désintéressé qui caractérise les bienfaiteurs de l'humanité.

Le royalisme réagit assez ; il est trop intéressé à couvrir d'ignominie ceux qui brisèrent les fers du peuple français, pour que nous ayions à craindre cet aveugle engouement qui déifia tant d'hommes médiocres ou corrompus dans les siècles d'ignorance ; mais encore faudrait-il préférer cet excès à celui dans lequel nous sommes plongés. Si l'ingratitude est le salaire réservé aux citoyens qui servirent la patrie dans l'intérieur, que doivent attendre ceux dont le généreux abandon, le saint enthousiasme, portèrent notre gloire au-delà de tout ce que l'histoire ancienne nous raconte de plus étonnant ?

Les choses sont plus dépendantes des hommes qu'on ne le pense. Si l'on continue de peindre les fondateurs de la liberté avec des couleurs dont la haine, la médiocrité

jalouse et assassine ont fait un choix si heureux, qu'en résultera-t-il pour la masse des Français? c'est que le nouvel état de choses n'étant censé l'ouvrage que de la plus crapuleuse intrigue; de la plus horrible spéculation, aura le caractère mensonger de ses auteurs, et sera méprisé. Si l'on n'en vient pas jusqu'au mépris, on aura de l'indifférence, et dans tous les cas, l'é dfice est sans base morale.

Je vois par-tout des dieux ou des demi-dieux qui fondent les empires. Je rencontre dans tous les pays des autels, des statues élevés aux grands hommes; et dans ma patrie, où leur nombre surpasse celui qu'ont fourni plusieurs générations chez les autres peuples, il n'existe qu'un monument assez mesquin, dont les voûtes désertes attendent le tribut de la reconnaissance nationale! Et dans ma patrie, les cendres des *Harmodius* sont foulées avec indifférence par le stupide passant.

CHAPITRE XXXI.

Les anciens possesseurs du nouveau monde devaient aussi fixer mon attention ; ayant eu l'avantage de converser avec quelques-uns d'entr'eux, de voir des Américains qui vivaient dans leur voisinage, j'ai acquis assez de données pour entreprendre l'esquisse des mœurs et opinions des Aborigènes de l'Amérique, appelés Indiens.

Ces hommes vivent encore séparés en petites républiques indépendantes, qui s'allient momentanément et à l'heure du danger. Après la victoire, le pacte politique est rompu, et chacune est dégagée des obligations mutuelles, qu'elle remplit avec fidélité, pendant la fédération. Craignant notre luxe, à cause de la servitude qu'il impose, ils sont sensibles à la privation des jouissances exclusives que l'inégalité des richesses procure, chez nous, au petit nombre, et éprouvent cette inquiétude douloureuse qui les fait soupirer après l'égalité, dont l'attrayante image ne se trouve que dans leurs déserts ; c'est à ces causes qu'il faut attri-

buer la mélancolie qui les ronge chez les peuples policés, et le peu de progrès qu'ils ont fait dans les arts. L'instinct de la liberté et du bonheur les éloigne de cette industrie créatrice des besoins d'opinion, qui ne tyrannisent les nations que quand l'inégalité des fortunes les a partagées en deux peuples divisés d'intérêts.

Relégués aujourd'hui sur les bords glacés du lac *Onthario*, ou errans sur les rives de la *Pekitanoui* et du *Missouri*, ils abhorrent ces ambitieux Européens, qui chassèrent leurs pères comme des bêtes fauves; et ce n'est pas sans de fortes présomptions, qu'ils disent : « *que Dieu, après avoir formé l'homme blanc, perfectionna son ouvrage dans la création de l'Indien* ». Cette opinion est assez justifiée par la comparaison de leurs mœurs avec celles des vils aventuriers, qui les premiers s'établirent sur le continent.

Presque tous se conduisirent comme des brigands, volant les propriétés le pistolet à la main, après avoir été comblés de bienfaits par ces peuplades hospitalières. *William Penn* n'usa que de la peau du renard.

Comme on doit plus à la vérité qu'aux

grands noms ; je vais, organe de ces Indiens injuriés et généreux, redire ce que le *planteur de maïs* (1) de la tribu des *Delawares* m'apprit des vols du fondateur de la Pensilvanie, et de ceux de son fils, qui surpassa le père. *William* proposa aux Indiens de lui vendre de terrain ce que pouvait en circonscrire une peau de bœuf. L'Indien, dont la langue très-pauvre se prête à de fréquentes équivoques, conçut que *William Penn* voulait une superficie égale à celle de la peau : son œil exercé en calcule la surface, et il demande des objets d'échange proportionnés. Mais *Penn*, comme Didon, découpa la peau, au grand étonnement des vendeurs qui, religieux observateurs de leurs engagemens, s'indignaient en silence de cette fraude insigne.

Quelque femme Quaker eut la main aussi légère que l'avanturière de Tyr ; elle avait au moins des ciseaux mieux affilés. *Ah!* me disait le planteur de maïs, *quand vos pères vinrent ici, ils nous demandèrent peu, nous leur donnâmes beaucoup ; mais leur vue et*

---

(1) The corn-planter.

leurs bras se sont étendus : ils finirent par nous envier jusqu'à nos lacs, et leurs descendans sont aussi avides.

Thomas Penn, fils de *William*, a commis des escroqueries qui l'eussent conduit au pilori, s'il eût exercé son savoir-faire à Londres. Mais voler des sauvages, les enchaîner, les égorger même, sont des actes très-licites, et qui ne ternissent point la vie d'un Européen. La gloire est pour celui qui réussit : les moyens importent peu. C'est ainsi que la corruption des mœurs, les subtilités théologiques, justifièrent toutes les atrocités dont les habitans de l'Europe se souillèrent chez les peuples nouveaux, qu'ils étonnèrent par leurs crimes et leur insatiable avidité.

La religion chrétienne, prêchée par des hommes de ce caractère, compta peu de prosélytes. Les Indiens, frappés du contraste qui existait entre la morale douce, sublime, de l'évangile, et la conduite atroce et crapuleuse de ses apôtres, pensèrent que cette religion n'était que l'œuvre politique d'hommes adroits et hypocrites, qui voulurent soumettre le faible à l'exercice rigoureux de pénibles devoirs, pour l'avantage exclusif du plus fort.

Il convenait bien à des brigands, couverts de sang, et courbés sous le poids de leurs vols, de prêcher l'amour des hommes et le mépris des richesses ! Au reste, il est bon de remarquer que les missionnaires commencèrent par dépouiller de tous les biens temporels les hommes qu'ils voulurent convertir, afin de leur rendre sans doute les spirituels plus précieux; mais comme ils s'approprièrent ces pernicieuses richesses, on a pu penser qu'elles n'étaient pas aussi nuisibles au salut que le disaient ces saints personnages.

Les dogmes choquaient tellement le bon sens des sauvages, que plus d'une fois la gravité des missionnaires a été mise à de rudes épreuves, par les éclats de rire de leur auditoire. Quelquefois les catéchumènes argumentaient en forme; mais plus souvent ils répondaient par des plaisanteries. Un ministre protestant, exposant les principaux points de la foi à une assemblée nombreuse d'Indiens, fut écouté avec un tel recueillement, qu'il pensa les avoir tous convaincus. Dans la joie d'un aussi beau triomphe, il leur dit : « Eh bien ! mes chers frères, que » pensez-vous de tout ce que vous venez

» d'entendre? Ces faits-là ne portent-ils pas
» avec eux le dernier degré d'évidence ?
» Voulez-vous être régénérés dans les eaux
» salutaires du baptême ? »

Un de ses auditeurs se lève et lui dit:

« Tout ce que vous nous avez raconté est
» excellent. J'avoue qu'il est dangereux de
» manger des pommes, et sans doute qu'A-
» dam eût beaucoup mieux fait d'en faire
» du bon cidre. Vous êtes bien bon d'être
» venu de si loin pour nous raconter tout
» ce que votre maman vous apprit en vous
» berçant; recevez, en échange, le récit que
» nous ont fait nos nourrices (1) ». L'orateur commença un conte de *peau-d'âne*, qui parut aussi absurde au chrétien, que la création du monde et la chûte du premier homme avaient semblé ridicules aux sauvages.

Tous se fussent parfaitement entendus, s'il n'eut été question que des résultats, de la cause, et de sa toute-puissance; mais la téméraire présomption du théologien, voulant tout expliquer, effaroucha les auditeurs.

---

(1) Essais moraux et littéraires du docteur Franklin, imprimés à *Nevv-Yorsk*, pages 98 et suivantes.

Heureux le siècle où les controverses finissent comme celle-ci !

Depuis que ces hommes ont observé les lois immuables de la divinité dans la matière et parmi les animaux, toute variation dans le créateur est un mystère qui les confond, une disparate qui les choque. Quand on touche devant eux la corde délicate de la rédemption du genre humain, par la mort ignominieuse de Dieu, ils n'y tiennent plus, et s'écrient que les Europens sont fous, ou qu'ils insultent à leur simplicité. Cette révolte de leur pensée contre les articles de notre foi, procède de l'indignation qu'ils éprouvent envoyant insulter l'auteur de la nature, par ce qu'ils appellent des rêves grossiers, des conceptions monstrueuses.

Soupant à Philadelphie avec le *Planteur de maïs* auquel on demanda quelle idée il avait de la divinité, j'entendis avec édification cette réponse : *Le grand homme ne doit point être le sujet d'une conversation familière.*

CHAPITRE XXXII.

Tous reconnaissent l'existence de Dieu, qu'ils appellent le grand homme, et sont antropomorphites, comme la plupart des chrétiens : comme eux, ils croyent à l'immortalité de l'ame ; mais ils ont la bonne-foi d'avouer leur ignorance sur sa nature. Ce *chichung* (1) est une vapeur légère qui prend et conserve la forme du corps et les traits du visage après la mort, et se livre, dans l'autre monde, à toutes les jouissances innocentes qu'elle partageait avec le corps pendant la vie. Ces plaisirs seront éternels, et tels qu'Ossian les décrit dans son poëme intitulé : *Guerre d'Inis-thona.*

They pursue deer formed of clouds, and bend their airy bow; they still love the sport of their youth, and mount the wind with joy.

Elles poursuivent le daim formé par des vapeurs, et tendent leur arc aérien ; elles

(1) Nom que les Indiens donnent à l'âme.

aiment encore les plaisirs de la jeunesse, et montent les vents avec joie.

L'âme n'était, dans l'antiquité la plus reculée et la plus érudite, qu'une forme aérienne du corps. Ulysse voit des ombres, des mânes dans les enfers. Les Grecs, les Romains (1), les anciens habitans de l'Écosse, comme les Indiens, croyaient à son immortalité, et se fesaient de sa forme et de ses plaisirs la même image.

Aucune croyance ne fut aussi universelle et ne compta parmi ses défenseurs des hommes plus célèbres : elle n'est point dans la classe de celles qui se sont propagées par la séduction et la violence des moyens politiques, ou par l'empire de quelques doctes sur la foule ignorante : sa simplicité glace l'enthousiasme des prédicans, désespère l'esprit cauteleux des charlatans; c'est une proposition morale évidemment sentie, comme une vérité géométrique est évidemment apperçue.

---

(1) . . . . , ... *Quae gratia curruum*
Armarumque fuit vivis, quae cura nitentes
Pascere equos, eadem sequitur tellure repostos.
Enéïde, Livre 4.

L'Océan séparait les *Hurons*, les *Delawares* des montagnes de l'Ecosse par un espace qui n'avait pas encore été franchi ; cependant, ces peuples qui s'ignoraient, élevaient unanimement leurs mains reconnaissantes vers le même être, et attendaient une autre existence. Dira-t-on que les idées primitives ne prouvent rien ? Eh bien ! lisez Socrate, Platon, etc. ; consultez tout ce que l'antiquité savante eut de plus étonnant, tout ce que notre siècle a produit de plus grand, et jugez. La sanction des hommes de génie, de tous les âges, de tous les pays, me semble être quelque chose, quoique Spinosa ait parlé. L'accord de tout le genre humain m'en impose. Le sentiment intime, qui me montre Dieu, et proclame mon immortalité, m'entraîne.

Tous ceux qui ont observé les préceptes de la loi naturelle jouiront du bonheur éternel dont parle Ossian. Les méchans ne sont point poursuivis au-delà du tombeau, par les torches des furies ou par des flots de bitume enflammé. Les Indiens ne conçoivent pas un enfer aussi terrible, ou, plus généreux, ils sont assez vengés par un état négatif. L'usurpateur, celui qui ne fut pas bon père, bon

ami, ne verra jamais ceux qu'il connut dans ce monde : il sera privé du plaisir de chasser avec ses compagnons d'armes ; il sera condamné à ne point se réjouir : voilà l'enfer des hommes que nous appelons barbares.

Comme la tyrannie ne courba jamais ces âmes fières et indépendantes, les images de la superstition ne leur furent point présentées. La superstition et la tyrannie sont sœurs. Le conquérant et le prêtre, dans leur exécrable accouplement, enfantèrent ces spectres effrayans, ces dieux vengeurs, passionnés et féroces, qui creusèrent, nous dit-on, les gouffres dévorans où l'homme, pour des fautes légères, est jeté sans pitié, et torturé sans relâche.

CHAPITRE XXXIII.

Les affaires publiques se traitent en assemblées générales, où les femmes sont admises : quand il s'agit d'une déclaration de guerre, elles opposent des gémissemens et des larmes à l'ardeur d'une jeunesse belliqueuse, qui brûle d'exercer contre l'ennemi les jeux de son enfance.

Les jeunes Indiens sont élevés à-peu-près comme l'étaient les Spartiates (1). On ajoute

(1) Le gouvernement de Virginie, ayant offert aux six nations d'élever quelques-uns de leurs jeunes gens, reçut des Indiens la réponse suivante : « Nous ne doutons pas » de la bienveillance de votre offre ; mais, comme nous » avons déjà fait l'essai de votre éducation, ne trouvez » pas mauvais que nous ne l'estimions pas autant que » vous le faites, et que nous vous refusions. Les jeunes » gens qui ont été élevés parmi vous ne savaient ni cou- » rir, ni vivre dans les bois, ni supporter le froid et la » faim, ni forcer un daim, ni tuer un ennemi : ils par- » laient très-mal notre langue, et n'étaient, par-consé- » quent, bons à rien. Nous vous l répétons, nous som- » mes très-reconnaissans, et, pour vous le prouver, nous » vous offrons d'élever quelques-uns des vôtres, dont » nous ferons des *hommes* ». (*Extrait des œuvres du docteur Franklin*).

à l'exercice des armes les leçons de l'éloquence. L'art oratoire n'est point enseigné méthodiquement ; mais on récite devant la jeunesse ces harangues, pleines d'images vives, que quelqu'homme de génie improvisa. Ces discours remuent des âmes sensibles, qu'une éducation toute guerrière exalte. Quel Indien ne sait pas le discours de Logan? Les excès des peuples civilisés qui les entourent, font souvent répéter à leurs pères, avec ce malheureux vieillard :

« J'en appelle à tout homme blanc : qu'il » dise si jamais il est entré dans la cabane » de Logan avec la faim, et qu'il n'ait pas » reçu de lui de quoi manger : si jamais il est » venu chez lui, nu et transi de froid, et qu'il » n'ait pas été habillé et chauffé. Pendant » la dernière guerre, qui fut longue et sanglante, Logan resta paisible dans sa cabane, et ne cessa de s'occuper des moyens » de faire la paix. Mon amour pour les » hommes blancs était tel, que mes compatriotes, me montrant du doigt, disaient : » *Logan est l'ami des hommes blancs*. J'avais même formé le projet d'aller vivre » parmi vous, et je l'aurais exécuté sans » l'horrible injustice d'un seul homme.

» Le colonel *Cresap*, de sang-froid et sans » provocation, a indignement assassiné tous » mes parens, n'épargnant ni ma femme, » ni mes enfans. Il ne coule plus une goutte » de mon sang dans les veines d'aucune » créature vivante.

» Ce meurtre a excité ma fureur; je m'y » suis abandonné; j'ai tué plusieurs des » vôtres: j'ai assouvi ma vengeance.

» Les rayons de paix qui commencent à » luire me réjouissent pour mon pays; mais » n'imaginez pas que cette joie vienne de la » crainte; Logan ne l'a jamais ressentie. » Jamais il n'aura recours à la vîtesse de ses » jambes pour sauver sa vie. Infortuné » Logan! Quel parent pleurera ta mort?... » Aucun ».

On peut leur avoir appris la réponse que fit un *Cherokee* au très-long discours prononcé par le membre du congrès chargé de traiter avec les chefs de sa nation. Quand l'orateur américain eut fini l'énumération pompeuse des hauts faits de ses concitoyens et des avantages qu'ils offraient à leus alliés, un des *Cherokees*, après avoir parcouru de l'œil le cercle silencieux que formaient les Indiens, se leva, et dit: *Nous savons que*

vous êtes braves, mais ne le sommes nous pas autant que vous ?

Les enfans sont élevés avec la plus grande douceur. Les parens ont une telle tendresse pour ces êtres intéressans, qu'ils répriment envers eux les mouvemens passagers de l'impatience. On raconte que plusieurs enfans se sont suicidés pour avoir reçu de légères corrections de leurs pères: cet acte de désespoir n'était provoqué que par la sensibilité et non par la douleur physique ; car le desir de devenir guerriers, fait qu'ils s'affligent eux-mêmes des peines corporelles très-aiguës. Ils s'habituent aux angoisses de la douleur, pour pouvoir un jour la braver sur le bûcher fatal, allumé par leurs ennemis. On en voit qui conviennent qu'après s'être liés deux à deux par le bras, il mettront un charbon ardent au point de contact, et celui qui le premier indique par des signes que la peine surmonte son courage, s'avoue vaincu. Le feu a entamé la chair, avant qu'un cri ou qu'un mouvement ait décidé qui des deux a la palme.

Les lois ne donnent point aux pères, comme à Athènes et à Rome, le droit de mettre à

mort leurs enfans. Cette férocité politique est si loin de leurs mœurs, qu'ils nous reprochent nos meurtres judiciaires. Comment n'auraient-ils pas horreur d'une loi qui suppose qu'un père peut étouffer toutes les affections de la nature, pour quelques considérations sociales, qui n'intéressent, tout au plus, que les subsistances de la communauté? Un père égorger son fils ou l'engloutir dans les eaux, pour quelque défaut de conformation ! Je ne répondrais pas de la tête du féroce législateur qui oserait faire cette proposition aux Indiens.

Quand nous leur disions que les hommes condamnés à la mort étaient des meurtriers, ils nous répondaient : *C'est peut-être dans l'ivresse des passions ou du vin qu'ils ont commis la faute : mais vous, c'est avec réflexion que vous les vouez à la mort, et c'est de sang-froid que vous les égorgez ; ce qui nous semble différent.*

L'homicide, très-rare dans leurs républiques, n'est punissable par aucune loi ; mais le meurtrier est, par rapport aux amis de la victime, dans l'état de nature, et la société lui retire sa protection. Il faut donc

qu'il appaise le juste ressentiment des parens du défunt, sans quoi l'exil ou la mort est son partage. Les autres citoyens interviennent dans ces négociations, et généralement on s'accommode à l'amiable.

CHAPITRE XXXIV.

LEURS opinions sur l'hospitalité paraîtront exagérées dans l'état présent de nos mœurs et de nos fortunes. Ils disent : *qu'un des plus grands crimes que puisse commettre un homme, c'est de vendre l'hospitalité :* aussi, payent-ils avec répugnance les dépenses qu'ils font dans les tavernes, et regardent de mauvais œil les aubergistes. Ils cultivent ensemble leurs champs, et partagent également la récolte. Cette communauté de travaux et de richesses entretient l'égalité des fortunes, sans laquelle il est difficile de se garantir contre les usurpations de l'inégalité. Le travail de chaque famille ne peut produire que peu de chose au-delà du nécessaire : tel est le *maximum* des efforts humains. Un cultivateur, qui n'a que ses bras et ceux de ses enfans, n'acquiert que ce qu'il lui faut pour l'entretien de sa famille ; et s'il a quelque excédent, il suffit à peine pour parer aux coups de la fortune, aux malheurs des tems et aux maladies.

Si la nature a posé des bornes aux travaux et à l'avidité des hommes, ne devons-nous

pas accuser les institutions sociales d'être les causes de l'inégalité ? Ne sont-ce pas elles qui encouragent la paresse ou la fraude, qui nourrissent les vices dont l'action rend dissipateur, ou porte à profiter sans pudeur des besoins ou des fautes de nos semblables ? Chez eux, quand la nature, d'une main libérale, verse ses bienfaits sur les champs et les arbres, tous les membres de la société se ressentent de sa munificence. L'esclavage des noirs, chez un peuple qui sait apprécier les droits de l'homme, les révolte, et ils le reprochent aux Américains.

L'Européen qui vit les Indiennes, la bêche à la main, cultiver le tabac et le maïs, trouva ce travail trop au-dessus des forces de leur sexe, pour ne pas penser qu'il fût imposé par la force, et il en conclut que les sauvages avaient leur Ilotes.

Les travaux sont répartis, en raison des forces physiques et de la vocation des deux sexes. L'homme court les forêts, suit les bêtes fauves dans leur fuite rapide, traverse, dans de frêles canots, des torrens, gravit les sommets escarpés des montagnes : il couche sur la neige, endure la faim, la soif, supporte l'insomnie et s'expose à mille dangers,

pour pourvoir à une partie des besoins de la famille. La femme est donc chargée du soin des enfans et de la culture des champs. Cette culture ne demande qu'un travail léger, dans un pays où la terre vierge ne demande qu'à être remuée superficiellement pour produire avec abondance. Il est vrai qu'un Indien considère l'agriculture comme une occupation vile, parce qu'il lui faut des dangers pour ennoblir ses travaux. Dans sa cabane, il passe le tems à fumer, en se tenant assis ou étendu sur sa peau d'ours. Souvent, plusieurs familles se réunissent, pour s'entretenir des événemens de leurs chasses ou raconter les hauts faits de leurs ancêtres. Leur conversation est lente et méthodique, par l'usage qu'ils observent de mettre quelqu'intervalle entre la question et la réponse : répondre sur-le-champ, c'est, selon eux, indiquer que la question est si superficielle qu'on peut la concevoir au premier aperçu.

CHAPITRE XXXV.

Les chefs des Dalawares se trouvant en ambassade à Philadelphie pendant l'hiver de 1791, un Français, possesseur d'une très-belle pipe, la présenta au *Planteur de maïs*, chef de cette tribu. Comme ce don fait au premier citoyen d'une république, devait être accompagné d'un certain cérémonial, une réunion de Français, dont je fesais partie, forma le cortège de celui qui offrait le présent.

Les compagnons du chef étaient, comme lui, revêtus de leurs beaux habits. Les portraits des ayeux de ces plénipotentiaires étaient suspendus à droite de la chambre, et le *Planteur de maïs* leur fesait face. Nous formions avec les Indiens un demi-cercle autour du feu. Quand le Français eut présenté la pipe au chef, l'interprète, après l'avoir chargée, l'alluma; puis en commençant par le *Planteur de maïs*, il la fit circuler de bouche en bouche, tout en récitant à voix basse des mots indiens qui exprimaient les vœux que chaque fumeur était censé faire pour l'abon-

dance des récoltes et des chasses de la tribu. Cette réception de pipe fut très-grave, et les *Delawares* y mettaient beaucoup d'importance. Quand la pipe revint au chef, il se leva, et présenta du vin à l'assemblée.

Prévenus, par l'interprète, qu'avant de boire il fallait nous lever, faire face aux portraits et les saluer, nous nous prêtâmes de bonne grace, et sans rire, à cette cérémonie, qui parut très-agréable aux Indiens. Après ce culte filial, on but gaiement à notre santé.

Un autre chef, appelé *Demiville*, nous fit dire que son père avait été le compagnon d'armes des Français pendant la guerre du Canada. La phisionomie composée et austère de cet homme se déridait en parlant de nous. Les sentimens d'amour qu'ils nous conservent tous, animaient ses yeux sombres et fixes; ses lèvres sévères étaient agitées par le plaisir. Nos revers, notre expulsion, n'ont point diminué leur affection. S'ils rencontrent un Français dans leurs déserts, ils l'approchent, lui donnent le nom de père, et le conduisent dans leurs cabanes, où il est soigné avec tendresse.

Le citoyen d'*Anemours*, consul pendant

la guerre d'Amérique, m'a raconté que des chefs Indiens, ayant refusé de secourir les Américains, dans la crainte que ceux-ci ne fussent nos ennemis, lui furent envoyés par M. Jefferson, gouverneur de la Virginie: ils dirent au consul de France : « *Les Anglais ont enterré notre père le Français ; les cruels ont marché sur sa tombe avec des semelles de fer ; mais qu'il élève un seul doigt, et nous le saisirons tous pour le retirer du tombeau* ». J'ajoute, à cette harangue sentimentale, que si nous avions un point sur le continent, nous réglerions les destinées des Aborigènes, et des citoyens des États-unis. Nous délivrerions ces peuplades belliqueuses de l'infâme et atroce politique du cabinet de Saint-James, qui les arme les unes contre les autres, ou les réunit pour resserrer les Américains dans leurs limites. L'injustice du gouvernement des États-unis n'a pas peu contribué à favoriser les vues destructives de la Grande-Bretagne ; et c'est autant l'ambition insensée des Américains, que la jalousie de l'Angleterre, qu'il faut accuser de la dernière guerre.

Les Anglais, en fesant la paix, avaient disposé des terres qui appartenaient aux Indiens. Les Américains, bien éclairés sur les droits

réels du roi d'Angleterre quand il s'est agi de leurs intérêts, ont feint de croire que tout ce qui n'était pas envahi par quelque puissance Européenne était la propriété de celle qui disait : *ceci est à moi* ; en conséquence, ils ont employé les armes pour voler aux Indiens un pays dont ceux-ci étaient propriétaires depuis la création du monde, et sur lequel la nation anglaise n'avait pas plus de droits, qu'elle n'en eut sur la bourse et la liberté du peuple américain. On réclama avec justice contre une guerre dont l'objet se réduisait à favoriser les spéculations de quelques agioteurs, assez puissans pour diriger le pouvoir exécutif, et influencer le congrès. Était-elle heureuse ? D'abord, les frais surpassaient le prix qu'on aurait donné pour ces terres, en traitant à l'amiable avec les Indiens : 2°. on encourageait l'émigration, qui dépeuple la partie orientale des États-unis ; et les propriétaires des terres, dans cette dernière région, se constituaient en de très-grandes dépenses pour réduire le produit et la valeur de leurs propriétés. Était-elle malheureuse ? On perdait beaucoup d'hommes et d'argent dans une entreprise qu'improuvait la justice et l'intérêt du peuple. La culture

est le moyen lent, mais certain, de conquérir un pays dont les habitans vivent de gibier : celui-ci effrayé par le bruit, ayant moins de retraites, et étant exposé à plus de dangers dans le voisinage du cultivateur, fuit un séjour bruyant et périlleux, et se retire dans les forêts. L'Indien suit sa proie, et laisse le laboureur maître d'une contrée découverte, où il se fatiguerait par des courses longues et infructueuses. La seule arme que doivent employer les Américains, pour envahir toute la partie ultramontaine du continent, c'est la charrue.

CHAPITRE XXXVI.

Après la longue et pénible expérience que les premiers propriétaires du nouveau monde ont faite de la duplicité européenne, ils seraient stupides ou sans mémoire, s'ils n'étaient très-méfians quand ils traitent avec les Américains, les Anglais et les Espagnols. Comme ils connaissent tous le prix de la discrétion, il est difficile de pénétrer leur secret, dans leurs négociations avec l'un de ces peuples. Les députés des *Delawares* étant consultés sur l'objet de leur mission, par des hommes qui leur avaient montré de l'amitié, répondirent: « *qu'il resterait enseveli au fond de leur cœur, et qu'il n'en sortirait que pour le magistrat avec lequel ils devaient traiter* ». Ils avaient encore la précaution de boire avec une extrême modération.

J'ai dit que la mort des criminels condamnés par nos lois, répugnait à leurs idées de justice et d'humanité; cependant, on peut leur reprocher les exécutions martiales, qu'ils se permettent envers les prisonniers de

guerre ; et ces actes de cruauté ne peuvent se pallier par l'erreur qui exalte la victime, dans ces drames sanglans, à un dégré d'insensibilité surnaturelle : *c'est*, disent-ils ; *le dernier tribut offert à la vertu militaire : c'est la dernière épreuve que subit le guerrier, avant d'aller raconter à ses amis les faits héroïques qui remplissent les pages de son histoire.* Quel que soit le motif des Indiens, quand ils brûlent ceux des prisonniers de guerre qu'ils n'adoptent pas, il est certain que celui qui reçoit les terribles honneurs du bûcher, soutient sa dignité et sa réputation d'impassibilité, avec une constance étonnante.

Un vieillard, assistant à l'une de ces tragédies, fut ému par la pitié ; armé d'un couteau, il s'avançait pour mettre un terme aux tourmens de la victime, quand le supplicié, le fixant d'un air hautain, lui dit : *arrête, laisse-moi mourir dans les tourmens, pour l'instruction de tes chiens d'alliés d'Europe, qui ne savent point affronter ce genre de mort.* Du milieu des flammes, qu'une multitude ivre environne, on entend des chants de guerre, les expressions du dédain, et celles de l'ironie. Le patient

fait parade de son insensibilité, vante ses exploits, et rappelle à ses bourreaux toutes les insultes qu'il leur prodigua. Loin de leur dire : en tel tems je sauvai un de vos citoyens, il s'écrie : j'en tuai vingt dans telle affaire ; j'en brûlai tant après telle victoire.

Je donne la traduction du chant de mort des guerriers Indiens, parce qu'il contient en substance les sentimens de haine et d'héroïsme qu'ils expriment, quand ils sont attachés au poteau fatal, qu'un bûcher circulaire enveloppe de ses flammes.

THE INDIAN CHIEF.

The sun set in the night and the stars shun the day,
But glory remains vvhen the light fades avvay.
Begin ye tormentors, your threats are in vain,
For the son of Alknumock shall never complain..

Remember the arrovvs he shot from his bovv,
Remember the chiefs by his hatchet laid lovv.
VVhy so slovv! do you vvait till j shrink from my pain?
Knovv, the son of Alknumock shall never complain.

Remember the woods vvhere in ambush vve lay,
The scalps that vve bore from your nation avvay.
Novv the flame raises high, you exult in my pain,
But the son of Alknumock shall never complain.

I go to the land where my father is gone,
His ghost shall rejoice at the fame of is son.
Death comes like a friend to relieve me from pain:
But thy son, ô Alknumock, has scorn'd to complain.

LE CHEF INDIEN.

L'astre du jour descend ; il se cache et me fuit ;
Il me laisse entouré des ombres de la nuit.
Seul contre mes bourreaux, je brave leur furie,
Et veux, avec honneur, abandonner la vie.

Rappelez-vous les traits que cette main lança,
Ces terribles guerriers que mon bras terrassa.
L'espoir de m'effrayer fait-il que l'on diffère ?
Vous me connaissez mal ; c'est en vain qu'on l'espère.

Les miens un jour viendront, couverts de vos armures,
Le casse-tête en main, portant vos chevelures ... ;
Mais la flamme s'élève, et ne vous venge pas,
Car, je saurai braver le plus cruel trépas.

Ton fils, ô *Alknumock* ! à l'auteur de ses jours
Sent que bientôt la mort va l'unir pour toujours.
De mes nombreux exploits, ton ombre réjouie,
M'attend, avec transport, sur la rive fleurie.

S'ils ont, en expirant au milieu des flammes, un courage froid, il est bouillant sur

le champ de bataille. Jamais un Indien ne demande la vie, quoique souvent il la donne. Est-il renversé d'un coup de feu? Il charge son arme, et lance la mort parmi ses ennemis. Si ses forces l'abandonnent avant le sentiment, il meurt furieux, et laisse, sur sa figure inanimée, les traces du plus profond désespoir.

CHAPITRE XXXVII.

Moins le vainqueur a perdu d'hommes en tuant beaucoup de monde à l'ennemi, et plus sa victoire est brillante. Les degrés de la gloire militaire sont mesurés par le rapport qui existe entre le nombre des morts des deux armées. Le point d'honneur établi parmi les peuplades sauvages de l'Europe et de l'Asie, qui consistait à combattre à armes égales, est ignoré des Aborigènes de l'Amérique, qui se font une gloire d'épargner le sang de leurs compagnons d'armes, tout en se montrant prodigues de celui de l'ennemi : aussi trouvent-ils qu'il est glorieux de le surprendre pendant le sommeil, de l'attirer dans une embuscade bien fourrée, d'où, couverts par des arbres ou des rochers, ils tuent sans péril.

Pendant la dernière guerre contre les Américains, ils remportèrent deux victoires éclatantes, qu'on doit attribuer autant à la ruse qu'au courage. A la défaite du général *Saint-Clair*, les Indiens enlevèrent les pièces de campagne qui les mitraillaient. Un convoi

appartenant aux Américains, fut pris sous le feu du canon du fort Pitt.

Les Européens, en les rendant acteurs dans leurs querelles, leur apprirent l'art de faire subsister les armées : autrefois, ils ne prenaient de vivres que pour des expéditions du moment, ce qui donnait un très-grand avantage aux Européens ; mais à-présent, ils ont des chevaux qui portent des vivres en assez grande quantité pour les besoins d'une campagne de plusieurs mois ; et comme ils se meuvent avec vélocité, ils obligent leurs ennemis à retrancher leurs camps, à multiplier les avant-postes, pour n'être point exposés à des surprises destructives. Comme le champ de bataille est presque toujours une forêt, ils peuvent s'approcher très-près avant d'être aperçus. Du moment où les avant-postes sont repoussés, ils jettent autant de cris qu'ils ont de nations à combattre, puis chaque soldat marche en avant, en se portant d'un arbre à l'autre. Chaque Indien s'attache à un homme ; il feint de se découvrir, pour engager son ennemi à le faire ; et quand celui-ci perd la tête, ou commet quelque mal-adresse, il est certain d'être frappé. Ce

genre de combat demande beaucoup d'habitude et de courage.

Quand ils se présentèrent devant l'armée de St.-Clair, les bois retentirent d'autant d'hurlemens qu'il y a d'États formant la confédération Américaine ; puis portant sur tous les points la terreur et le carnage, ils s'emparèrent de l'artillerie, et des bagages. L'armée Américaine laissa la moitié de ses combattans sur le champ de bataille. Quelques fuyards furent pris après deux jours de course. Ces courses ne sont pas vaines ; car l'Indien est assez bien *oculé*, pour apercevoir sur une couche de feuilles mortes la trace de l'homme ou du gibier ; c'est à ce tact qu'ils doivent la réputation de les flairer.

Le prisonnier de guerre qu'on adopte n'est plus exposé à l'insolence du vainqueur. On le garde à vue, mais cette surveillance ressemble à celle d'un ami qui craint l'inconstance. L'Indien a pour ses prisonniers l'inquiétude qu'un oiseau captif inspire à son jeune gardien ; celui-ci craint d'ouvrir la cage, de peur que son compagnon, qui soupire sans cesse après les bois et l'indépendance des airs, ne prenne l'essor et ne l'abandonne.

Un Européen obtient la permission de retourner parmi les siens, en donnant quelques présens à la famille qui l'adopta : c'est de cette manière qu'un jeune homme *d'Anapolis*, fait prisonnier après la défaite dont je viens de parler, obtint la liberté de retourner chez ses parens.

CHAPITRE XXXVIII.

L'ART de guérir le petit nombre de maladies auxquelles ils sont exposés est-très-simple, et consiste à procurer d'abondantes transpirations. On fait autour du feu une alcove avec des couvertures de laine, où le malade se tient nu et renfermé. Quant aux blessures, la pureté du sang, le repos, et la graisse d'ours suffisent pour les fermer et les cicatriser. Comme les maladies morales leur sont inconnues, ils n'employent point ces charlatans qui commencent par donner le mal, et se vantent ensuite de le guérir. On ne voit chez eux ni prêtres ni médecins.

Le jeu est une passion à laquelle ils se livrent avec fureur. Il y a des joueurs qui exposent jusqu'à leurs vêtemens, avant de quitter la partie. Il est probable que, si l'esclavage était permis, la liberté se jouerait comme le *casse-tête*, la couverture, etc. Est-ce l'avarice ou l'effet de l'amour-propre qui s'offense et s'irrite de l'opiniâtreté de la mauvaise fortune ?

Les liqueurs spiritueuses, et par leur effet

immédiat sur l'organe, et par l'ivresse qu'elles procurent, leur sont très-agréables, et quoiqu'ils connaissent les effets terribles de ces pernicieuses boissons, l'attrait présent l'emporte sur les craintes de l'avenir.

Quelques orateurs ont parlé contre l'usage des eaux-de-vie ; ils en ont représenté l'introduction, comme un des moyens déloyaux employés par *les gens du point du jour* (1), pour les tromper, et entretenir dans leurs républiques des dissentions fatales ; mais chez les hommes de la nature, comme chez les peuples policés, la raison domine moins souvent sur les sens, que les sens sur la raison.

Les chefs des *Cherokees*, députés près du congrès pour obtenir un traité d'alliance, vivaient à *New-York* dans un état continuel d'ivresse. Le gouvernement Américain encourageait cette débauche, en payant la dépense que ces agens diplomatiques fesaient au cabaret, comptant bien s'en dédommager dans les articles du traité qui fixeraient les rapports commerciaux à établir entre les deux peuples.

(1) Nom qu'ils donnent aux Européens.

Le

Le commerce des fourrures et pelleteries que font les habitans de la Louisiane est un objet important, et le gouvernement américain, qui en connaît les résultats, s'est constamment appliqué à en partager les bénéfices avec les colonies espagnoles et anglaises. On peut juger, par approximation, des totaux de la traite faite par les Espagnols, connaissant ceux que le lord *Scheffield* a publiés dans son ouvrage sur les États-unis. Cet Anglais dit qu'en 1782, les ventes des produits de cette traite se montaient à quatre millions sept-cents mille livres tournois, et qu'en 1784 elles ont passé cinq millions. D'après ces données, on peut estimer que les colons espagnols, avec moins de concurrens que les Anglais, et traitant avec des peuplades plus nombreuses, font un commerce de fourrures et pelleteries, dont les ventes surpassent peut-être de quelques millions celles indiquées par l'auteur anglais, dans l'année 1784. Ces profits doivent se réduire par les progrès de l'agriculture, si dans ses conquêtes successives vers la mer du Sud, les Américains en trouvent des nations inconnues qui ravi-

vent un commerce éteint par la dépopulation des tribus orientales.

Voyons quels hommes ont remplacé ceux qui, sur les bords de la *Delaware*, vendirent le terrain que Philadelphie couvre aujourd'hui.

CHAPITRE XXXIX.

Le docteur *Price* dit, dans ses Observations sur l'importance de la révolution de l'Amérique, que si la passion pour les marchandises étrangères s'accroît, « les Américains perdront cette simplicité de caractère, cet esprit mâle et ferme, ce dédain du clinquant dans lequel consiste la vraie dignité ». Cette sinistre prédiction s'est malheureusement accomplie dans toutes les villes maritimes, où l'on ne trouve qu'un petit nombre de patriotes gémissant sur la dégradation de leurs concitoyens.

Le tableau des mœurs et des opinions des Philadelphiens suffira pour faire juger de la vérité de mon assertion et de l'état moral des autres habitans des villes qui commercent avec l'Europe.

A Philadelphie, la classe des marchands est la première, et les habitans se livrent au commerce avec toute l'ardeur que doivent inspirer la vanité, de longs crédits et la perspective d'acquérir, mollement et avec rapidité, une très-grande aisance. Peu

de villes dans le monde a proportionnellement autant de boutiques que cette capitale de la Pensilvanie.

Les propriétaires de ces boutiques ont souvent un luxe au-dessus de leurs moyens. Exerçant avec une égale déloyauté les petits arts mensongers du trafic, ils sont de niveau en moralité. Plus un individu fait d'affaires, plus il est considéré : *c'est, dit-on, un homme fort industrieux.* Ce titre exempte d'en mériter un autre. On parle de l'industrie avec cet enthousiasme que les Français éprouvent quand ils décrivent quelqu'action généreuse, ou font le panégyrique d'un grand homme. *O curvae in terras animae!*

Un candidat publie-t-il ses prétentions dans les journaux? il débute par l'énumération de ses propriétés. La qualité d'homme riche est la plus brillante que puisse désirer un habitant des villes.

Les affaires se traitent avec une circonspection, une adresse auxquelles notre légéreté s'assujettirait difficilement. Les paiemens sont irréguliers, et les banqueroutes frauduleuses fréquentes. Les Français qui parcourent la carrière difficile du commerce,

ont été presque tous ruinés à leur début; au moins tous ceux que j'ai vus à Philadelphie, à Baltimore, à *Georges-Town* et à *New-York*, m'ont dit avoir éprouvé ce malheur. Il faut avouer que les lois favorisent avec scandale les débiteurs de mauvaise foi.

Tout homme qui se déclare insolvable, reste quarante jours sous la garde du *Sherif* de l'État où il réside, puis se présentant devant le chancelier, il prête serment, en présence de tous ses créanciers, que toute sa fortune apparente est la seule qui lui reste, et qu'il en fait l'abandon. Après cette expéditive cérémonie, le débiteur retourne à ses affaires, avec la certitude que, quelle que soit sa fortune future, ses créanciers ne pourront jamais l'inquiéter. On m'a fait voir plusieurs individus qui, sortant à peine de chez le chancelier, avaient immédiatement ouvert des boutiques plus vastes, plus richement garnies que ne l'était celle qu'ils venaient d'abandonner à leurs tristes créanciers.

L'honnête homme est retenu par la religion du serment, mais le fripon qui ne craint de se parjurer que parce qu'il redoute les

vengeances célestes, prend des arrangemens pour concilier l'intérêt temporel avec le spirituel. Il fait des dons à ses parens, des ventes à des amis, qui lui lui font à leur tour des ventes et des dons.

On se demandera comment il se trouve des commerçans assez hazardeux pour accorder de longs crédits aux marchands américains ? comment les Anglais, qui connaissent les lois des Etats-unis, s'exposent à des pertes multipliées et considérables en montrant beaucoup de confiance? Voici comme les fabriquans de l'Angleterre réduisent le nombre des probabilités qui menacent leurs affaires. Ils ont dans toutes les grandes villes de l'Amérique des facteurs qui recueillent toutes les données possibles sur la moralité et les ressources des maisons de commerce; ils suivent pas-à-pas la fortune des débiteurs de leurs patrons, et sont toute activité quand elle menace ruine. C'est par ces moyens que le commerce de la Grande-Bretagne fleurit au milieu des banqueroutes, et qu'il dédommage son gouvernement de la perte du nouveau monde.

L'aisance des détailleurs est alimentée par le tribut que payent au luxe les cultivateurs

voisins des villes maritimes. Les Américains, en dépensant tous leurs gains périodiques, privent les entreprises nationales des secours qu'elles trouvent en Europe; cette impatience de jouir fait que le gouvernement est sans moyens, quoique le citoyen ait du superflu. Le Bostonien qui disait : *Ce peuple-ci est pauvre*, parlait en artiste et en homme d'État qui donne la mesure des ressources nationales. L'Européen, témoin de l'abondance dans laquelle les cultivateurs, les marchands, les ouvriers, les manœuvres vivaient, dut trouver cette asssertion d'autant plus étrange, que sa patrie et les autres parties de l'ancien monde qui se disent riches, sont peuplées d'une infinité d'hommes couverts de lambeaux et décharnés par la faim ; mais cette apparente contradiction s'expliquait par la considération suivante : là où tout le monde est aisé, personne n'est riche ; et dans une contrée où les habitans jouissent d'une heureuse médiocrité, les arts, les sciences trouvent peu d'encouragement. La corruption des mœurs n'est donc point l'effet des progrès des sciences et des arts. Tous deux sont des effets contemporains de l'inégalité, et marchant du même pas.

Un peuple qui ne connaît point l'opulence n'a point d'artistes.

L'académie de Dijon, en voyant la marche égale des sciences et de la corruption des mœurs, prit l'un de ces effets de la même cause pour la cause elle-même; et J. J. Rousseau donna à cette erreur une célébrité qu'elle ne méritait pas.

CHAPITRE XL.

Les habitans de Philadelphie, comme les citadins des Etats-unis, sont divisés par la fortune. La première classe est composée des hommes à voitures. Presque tous ces messieurs, quelle que soit leur origine, font peindre à grands traits, sur les portières de leurs carosses, des armes au centre d'un ample manteau ducal. Le fils d'un déporté pour vol a sa livrée tout comme un autre. La noblesse n'étant point abolie par la constitution, il n'est pas étonnant que tant d'individus prétendent descendre des plus anciennes familles de l'Angleterre. Cette manie est une espèce de fureur dans les villes marchandes. Ceux qui ne peuvent avoir une voiture, sont du moins assez riches pour acheter un cachet d'argent sur lequel les armes de leurs illustres ancêtres sont largement gravées, et peu se refusent cette puérile illusion.

La seconde classe est composée des marchands, avocats, procureurs n'ayant pas voiture, et des médecins fesant pédestrement leurs visites.

Dans la troisième se trouvent les personnes exerçant les arts mécaniques.

Les individus des deux premières se voient sans que cela puisse tirer à conséquence. Les femmes à voiture ne s'oublient pas au point de recevoir chez elles celles de la troisième classe. Je n'en excepte point les *Quakeresses*, qui veulent bien se trouver au *Meeting* (1) avec leurs amies de toutes les classes, mais hors de là toute promiscuité serait intolérable.

Un Philadelphien se dispense des devoirs de la bienséance, et d'autres plus importans, au nom de ses affaires. Les Romains disaient : « Mes dieux, mon pays m'appellent au Ca- » pitole, au champ de Mars ». Les marchands de Philadelphie disent avec le même sentiment d'urgence. « On m'appelle à la boutique ». On peut, avec ces notions, former des courtiers très-alertes, des usuriers déterminés, des êtres fort industrieux, mais jamais des hommes ni des citoyens.

Jetez la vue sur ces déserts incultes ; mesurez les espaces qui séparent l'homme dans

---

(1) Assemblée religieuse.

les Etats-unis, et donnez sans crainte aux sentimens généreux tout le tems que le besoin commande à l'Européen de sacrifier à ses intérêts. La parsimonie est la passion des vieillards et la sagesse des nations décrépites ; c'est la seule arme du pauvre contre les assauts renaissans de la misère ; mais vous êtes jeunes et opulens, tout ce que vous recueillez est à vous, et vous recueillez avec abondance.

Dans le moment de loisir, la religion est un sujet de conversation ; mais c'est moins pour avoir le plaisir de battre en brèche les autres croyances que pour se confirmer de plus en plus dans celle des interlocuteurs. Il arrive cependant qu'on traite assez lestement les autres sectaires Après avoir mis à contribution les deux testamens pour appuyer quelques dogmes, on s'occupe de l'autre monde. Si les portes de l'enfer sont ouvertes, ce n'est qu'en passant, et pour jeter un coup-d'œil sur les supplices que la vengeance divine inflige aux méchans. La compagnie s'empresse de se porter vers cet Eden spirituel, où l'homme religieux compte trouver, avec le repos, le salaire de toutes ses peines, et souvent l'usure des avances qu'il a

faites. Il y a en Amérique, comme en Europe, des dévots qui donnent un liard pour avoir un million.

Les Méthodistes, dont le grand moyen de conversion est la terreur, ne parlent en petit comité que de l'amour divin, du bonheur des justes, et de la gloire des saints.

Les jeunes personnes se livrent moins à ces édifians entretiens que leurs mères; à peine entrées dans ce monde, il est assez naturel qu'elles s'occupent moins des moyens d'en sortir, que d'y séjourner agréablement; leurs mères sont fort raisonnables, et aucune figure fâcheuse, aucun despotisme religieux ne vient troubler l'innocent enjouement de la jeunesse.

CHAPITRE XLI.

Cette population des villes, divisée par la fortune et les préjugés monarchiques, est rapprochée par le luxe. En vain le citoyen *Livingston*, de vénérable mémoire, rappela ses belles compatriotes à leurs rouets, à la simplicité préservatrice des mœurs et de la fortune, il ne fut point éconté : ses écrits, bien dignes de lui survivre, ne sont point lus. Les Américaines préfèrent payer un tribut au gouvernement Britannique, et ne veulent plus filer leurs robes. Les exceptions sont si rares, qu'elles ne valent pas la peine d'être citées.

Les Quakers, pour avoir un luxe moins éclatant, ne doivent point échapper à la censure. Les hommes ne portent point de manchettes, mais ils ont des chemises d'une toile très-fine, et achètent les draps superfins d'Angleterre, pour se vêtir. Les femmes ne portent point de plumes; mais, aussi magnifiques en linge que leurs maris, leurs robes sont tissues dans le Bengale. Les Quakers étalent sur leurs tables beaucoup

d'argenterie. Ce gros luxe est d'autant plus nuisible, qu'il absorbe, comme l'avare, des métaux, que la circulation seule utilise, et qui l'accélèrent à leur tour. Tout le secret de l'économie politique est renfermé dans un seul mot : ce mot est *circulation*.

La fureur du luxe est à un tel degré, que la femme de l'ouvrier veut égaler en parure celle du marchand, et celle-ci ne veut pas le céder aux femmes opulentes de l'Europe. Au moins, si cette rage ne provoquait que la ruine des extravagantes qui s'y livrent, et celle des maris imbécilles qui la caressent ou la tolèrent par vanité, un silencieux dédain m'eût fermé la bouche ; mais les mœurs, qu'elle corrompt, peuvent-elles cesser d'intéresser ? Qui pourrait voir, avec une stupide indifférence, les besoins factices se multiplier chaque jour, et la fortune et ses livrées usurper le respect qu'on doit au génie et à la vertu (1)?

---

(1) Toujours l'objet de l'admiration publique sera celui des vœux des particuliers ; et s'il faut être riche pour briller, la passion dominante sera toujours d'être

Si la richesse n'est pas encore considérée comme un titre indispensable, elle est d'un grand poids dans la balance des concurrences. Les habitans des villes répètent, d'après les Anglais, que le citoyen riche devant se vendre à un plus haut prix que celui qui vit dans la médiocrité, on lui doit la préférence. Cette maxime, heureusement absurde dans les États-unis, peut être très-sage chez le peuple qui fit, chez lui, la honteuse expérience de sa vérité. Je sens que dans un pays où tout, jusqu'à l'homme, n'est que le signe d'un sac d'argent, où les talens, les vertus, s'apprécient avec le trébuchet, les coffres-forts sont tout, et l'individu moral n'est rien; mais que les Américains admettent ces idées de poids et de quantité, quand il est question d'un homme, d'un magistrat, c'est ce qui me confond et m'indigne.

Le parti républicain a réclamé contre cet aphorisme des nouveaux parvenus, et ne semblait pas disposé à permettre que, sur

---

riche : grand moyen de corruption, qu'il faut affaiblir autant qu'il est possible. *J. J. Rousseau, Gouvernement de Pologne.*

les débris de l'aristocratie nobiliaire, il s'en élevât une autre plus impertinente. Le sentiment de la dignité individuelle commençait à repousser cette invasion d'êtres obscurs, sans autres titres à la considération, que les fruits de l'agiotage (1).

(1) En 1790, 1791 et 1792, les particuliers agiotaient sur le papier-monnaie avec autant de succès qu'on l'a fait en France pendant l'an 4 et l'an 5 : la différence, dans les résultats, est que le gouvernement Américain gagnait, en numéraire, à-peu-près autant que les citoyens perdaient en moralité, tandis qu'en France les pertes du gouvernement et des particuliers ont été dans le même rapport.

CHAPITRE

CHAPITRE XLII.

Les principes d'égalité politique, protégés du niveau des fortunes, feront évanouir les rêves orgueilleux de ces petites coteries qu'on trouve dans les villes maritimes. Les républicains du nouveau monde ne veulent pas plus de joug de l'Angleterre, que des maximes qui devaient les y assouplir. En 1792, ils formèrent des sociétés patriotiques qui devaient tempérer l'influence de certains personnages, dont le dévouement au gouvernement britannique perçait à travers le voile d'une feinte neutralité.

Le pouvoir judiciaire, à cette époque, différait du pouvoir exécutif sur la question de la vente des prises faites par les armateurs français. Les jurés acquittaient des citoyens incarcérés par ordre du gouvernement, pour s'être enrôlés à bord de nos corsaires.

Un esprit d'opposition et de mécontentement se manifestait de toutes parts ; et les pertes qu'éprouvait le commerce américain, fesaient craindre une rupture avec l'Angleterre. C'est dans ces circonstances que se

formèrent ces nombreuses associations patriotiques, dont l'Angleterre prévit l'influence, et qu'elle s'empressa de faire disperser par ses stipendiaires.

L'usurpation des sociétés françaises, l'horrible cahos dans lequel elles plongèrent la république, devaient alarmer les hommes qui ne connaissaient pas les élémens des réunions américaines ; mais que penser des virulentes déclamations d'un membre du congrès, qui manifesta le plus vif intérêt pour la France, en entrant dans la carrière législative? Je pourrais expliquer la rapidité de ce changement de principes, si le témoignage d'un seul homme attaché à notre légation dans les États-unis, me suffisait pour accuser un individu de corruption.

Ces sociétés, d'abord peu nombreuses, furent composées de citoyens paisibles. Dans presque toutes les villes, elles eurent pour fondateurs des négocians trop intéressés personnellement au maintien de la tranquillité publique, pour alarmer le repos de l'État. Jamais parti de l'opposition ne fut composé d'hommes moins incendiaires: il donna des preuves de son respect pour les lois et la liberté individuelle, en refusant de prendre

l'initiative dans les adresses qui furent présentées au président du congrès.

Cette agrégation de clubs, non-seulement ne prétendit point être une puissance politique, mais tous les membres des sociétés sentirent que ce n'était que réunis au peuple qu'ils avaient des droits à exercer : ils sentirent, avec la majorité de leurs concitoyens, qu'il fallait résister à un parti puissant, trop soumis à des impulsions étrangères pour ne pas devenir oppresseur. L'abjection politique dans laquelle on plongeait leur patrie, l'insolence de l'Angleterre, accrue par tant de sacrifices dégradans, cet orgueil national dont les peuples esclaves sentent parfois le généreux aiguillon, provoquèrent la résistance paisible, régulière et légale de toutes les classes.

On sortit des clubs pour se rendre dans les lieux publics, où les citoyens, sans distinction d'opinions, furent convoqués : là, les débats s'ouvrirent avec ce calme, cette impartialité, ce respect pour la liberté individuelle, qui ne s'acquièrent que par un long exercice des droits politiques.

CHAPITRE XLIII.

Les citoyens de *New-York* donnèrent l'exemple à leurs concitoyens : les premiers, ils formèrent des *Town-meetings* (assemblées communales), pour infuser au congrès toute l'indignation qu'ils ressentaient en voyant avec quelle douceur évangélique leur gouvernement recevait les soufflets de celui de la Grande-Bretagne. Les commerçans, qui éprouvaient des pertes, demandaient avec véhémence des restitutions. Tous enfin voulaient que le pouvoir exécutif sortît de cet état équivoque de molesse, qui compromettait l'honneur national, et laissait exposée, à la rapacité des croiseurs anglais, la fortune des armateurs américains. Ces *Town-meetings* disaient au pouvoir exécutif : *Si rectè vivere nescis, discede peritis* (1).

Les gouvernans ne goûtèrent point cette érudition, et trouvèrent qu'il valait mieux riposter par des inculpations, que de perdre

(1) Si vous n'en savez pas davantage, allez planter vos choux.

le tems à se corriger ; alors l'incubation du parti anglo-ministériel était à peine commencée, et il voulait avoir à tout prix l'infâme, le dévorant traité d'amitié et de commerce, qui livre les États-unis aux ciseaux tranchans de l'avide Angleterre. On publia que les patriotes américains étaient des malintentionnés, qui voulaient tout détruire. Voici ce que *Pittacus* m'apprend de cette guerre de gazettes.

« Le parti aristocratique a d'abord déclamé contre les assemblées communales, » ensuite contre les pétitions présentées au » président. Il faut nous attendre à le voir » s'élever de nouveau contre les pétitions » que le peuple présentera à ses représentans. Je ne doute point que ce parti ne » dise un jour que nous n'avons pas le droit » de censurer les autorités constituées pendant les jours d'élection. Que le peuple » réfléchisse où cette théorie doit le conduire un jour.—Il existe une parfaite harmonie entre le langage ministériel des » deux gouvernemens. En Angleterre, les » assemblées du peuple sont appelées des » rassemblemens licencieux, des attroupemens séditieux ; les amis de la liberté sont

» des jacobins, des incendiaires, et ici on
» applique aux mêmes choses, aux hommes
» professant les mêmes principes, les mê-
» mes dénominations. Cette identité de lan-
» gage suffit pour prouver les sinistres pro-
» jets de notre faction aristocratique. Si les
» agens de notre gouvernement se servent
» du vocabulaire adopté par ceux du gou-
» vernement liberticide d'Angleterre, il est
» présumable qu'ils sont animés des mêmes
» sentimens, et s'occupent des mêmes pro-
» jets. Patriotes Américains, que les épi-
» thètes de jacobins, d'incendiaires, sont
» honorables depuis qu'elles désignent les
» ennemis de Pitt! »

On ne peut voir sans effroi la rapidité avec laquelle se sont propagées les idées d'inégalité. L'adoption du gouvernement fédératif a été comme le signal de l'invasion des préjugés. Les erreurs, les vices de l'Angleterre ont inondé les villes de l'Amérique.

Cette partie du monde, que les amis de l'humanité contemplaient avec complaisance, comme le berceau et l'asile des hommes libres, ne sera bientôt qu'une colonie anglaise, si le parti français ne reprend l'ascendant que semble lui promettre son énergie et sa masse.

A peine la constitution fut-elle acceptée, qu'on proposa de donner des titres aux fonctionnaires publics. Il semblait que le génie de Thomas *Jenkins* secouait sur le sénat américain ses parchemins, ses cordons, et tout l'attirail de sa noblesse militaire, civile et cléricale (1): ce fut en 1790 que le con-

---

(1) Ce Jenkins, à la fin de 1762 ou au commencement de 1763, présenta au Lord Bute le projet suivant, pour prévenir non-seulement l'indépendance, mais l'émancipation des Colonies anglo-américaines, et les retenir à jamais dans l'obéissance.

1°. Il proposait, avant tout, de conserver sur pied la plupart des troupes qui se trouvaient alors en Amérique, et qui furent licenciées ou rappelées à la paix, etc., etc.

2°. La création d'un certain nombre d'évêques anglicans formait le second article de son projet : il les établissait d'abord à Philadelphie, dans le Maryland, la Nouvelle-York et les Carolines.

3°. Il créait une quantité indéfinie de baronets et de lords héréditaires, tous conférant le titre de *Lady* à leurs femmes, et les choisissait parmi les citoyens les plus riches et les plus accrédités. Le conseil des gouverneurs respectifs, qui formait une espèce de chambre haute, n'aurait été composé que de lords héréditaires, mais avec des modifications différentes dans chaque colonie, et toujours avec des exceptions que le gouvernement, dans sa sagesse, devait se réserver.

grès s'occupait gravement de cette importante question. C'était sur la tombe à peine fermée (1) du docteur *Franklin* que quelques collègues de cet ami de l'égalité politique essayaient de réaliser tous les projets conçus par un aventurier, qui voulut enchaîner leurs concitoyens. C'était le même *Adams*, aujourd'hui président des États-unis, qui défendit avec chaleur le projet de donner des titres aux fonctionnaires publics. Qu'était M. *Adams* avant la révolution ? Un humble maître d'école de village. La famille de M. *Jourdain* est très-nombreuse et très-répandue. Pourquoi donner des titres à des hommes aussi simples que *Francklin* nous les a peints? « Le cultivateur (2), nous » dit-il, et l'artisan sont honorés, parce qu'ils » sont utiles. Le peuple a coutume de dire » que Dieu est lui-même un artisan, et le » plus grand du monde; qu'il le respecte et » l'admire, plus pour la variété, l'art, l'uti- » lité de ses œuvres, que pour l'ancienneté

---

(1) Benjamin Francklin est mort le 17 avril 1790, à onze heures du soir.

(2) Avis aux Européens qui veulent s'établir dans les États-unis.

» de son origine. On entend avec plaisir la
» remarque d'un nègre, en observant la
» paresse du cochon. Le blanc, disait l'Afri-
» cain, fait travailler le nègre, le cheval,
» le bœuf, tous les animaux, le cochon
» excepté : pour celui-ci, il ne fait rien que
» manger, boire, se promener : il se couche
» quand il en a fantaisie ; il vit comme un
» *gentilhomme.*

» Les Américains sauraient plus de gré à
» un généalogiste qui les ferait descendre
» de laboureurs, de maréchaux, de cor-
» donniers, etc., qu'à celui qui leur donne-
» rait pour auteurs des hommes paresseux,
» sans industrie, de vrais *fruges consumere*
» *nati*, c'est-à-dire, *des gens qui ne sont*
» *bons à rien* ».

Ce tableau semble avoir été fait il y a deux siècles, et par un homme qui ne communiqua jamais avec les citadins, ni les cultivateurs voisins des villes maritimes ; cependant, j'ai la certitude que tel était l'état de l'esprit public, quand *Franklin* résidait à Paris, en qualité d'ambassadeur, où il écrivit son *Avis aux Européens qui veulent s'établir dans les États-unis.*

Quelle sera la destinée d'un peuple qui

franchit, en quelques années, les siècles qui séparent la simplicité, du luxe? J'ai appris, depuis la publication de mon Voyage, que les femmes portaient des diamans. Les gains sont trop bornés, pour subvenir à des dépenses aussi grandes. Il n'y a pas de doute que ces dames, si parées autrefois de leurs charmes et de leur innocence, ne trafiquent bientôt des uns et de l'autre, pour avoir le sot plaisir d'orner leurs bras de quelques pierreries, dont l'éclat n'égale pas celui d'une chandelle.

CHAPITRE XLIV.

QUELQUES faits expliqueront, non la rapidité d'un changement aussi étonnant, mais fixeront l'esprit du lecteur sur ses causes. La paix était à peine signée, qu'une *confrairie* (1) militaire sort toute armée des camps, et ménace l'égalité des droits politiques. La confrairie est sifflée, mais, souple comme son auteur, elle se retire dans le silence qui la protége, dans les ténèbres qui la défendent, et conserve une existence équivoque, qui lui suffit pour propager sourdement ses principes pernicieux.

La constitution vint ensuite, et ne fit qu'interdire aux législateurs la faculté d'ac-

(1) Ce mot est remarquable. Les Cincinnati sont, de leur aveu, une confrairie militaire. Mais les Templiers, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, ceux de l'ordre Teutonique, ceux de Saint-Lazare, n'étaient-ils pas des *confrairies* ? Et de telles confrairies sont-elles une acquisition très-républicaine ? (V. Mirabeau. *Observations sur la lettre circulaire adressée aux sociétés*, *signée du général VVashington*, *en sa qualité de président*).

corder des titres de noblesse, quand elle devait les abolir. Ce respect pour des institutions monarchiques, dont on ne voulait pas, contre lesquelles on appelle la force morale et militaire de tous les États (1), présente une contradiction qui ne s'expliquerait qu'à l'aide de quelques chapitres de Machiavel : ses résultats sont si visibles, qu'on ne peut en parler sans prolixité.

J'ignore par quel art on avait plongé les Américains dans une torpeur générale sur leurs intérêts politiques : elle était telle en 1791, que les villes des États-unis ressemblaient à des banques assez spacieuses, où des commerçans se livrent exclusivement aux spéculations individuelles. S'il est très-avantageux, pour la tranquillité publique, que les citoyens ne soient pas remuans, il est très-dangereux de les plonger dans une insouciance qui encourage l'usurpation. Si les Américains, par les distances qui les séparent des foyers de l'intrigue Européenne, par leur médiocrité, n'ont rien à craindre

(1) Les États sont obligés de défendre la forme démocratique du gouvernement général, et de chacun de leurs co-états.

des tentatives extérieures, n'ont-ils pas à surveiller chez eux l'aspirante vanité de quelques hommes? Les progrès rapides d'un orgueil, que le luxe étaye de tous les sacrifices, peuvent-ils les laisser plongés dans la plus dangereuse incurie?

Je pense que les mœurs générales suffisent, en ce moment, contre la corruption; mais cette garantie est périssable, et si le peuple se livre à une fatale sécurité, et exclusivement à tout ce qui n'est pas l'intérêt général, qui réprimera l'audace d'une idole, ou d'un factieux? C'était-là ce que répondait Monsieur Am**, quand sa belle cousine censurait sa civique inquiétude.

La famille de M. Am**, quoique très-unie, ne voyait pas de la même manière les hommes et les choses. Les dames étaient fédéralistes, ou plutôt unitaires. M. Am** était, au contraire fédéraliste (1). J'étais assez souvent témoin de discussions assez vives sur le mérite et la loyauté du ci-devant général Washington.

---

(1) On appelle Fédéraliste l'ami de l'unité des Républiques, et anti-fédéraliste le partisan de la fédération.

CHAPITRE XLV.

Je trouvai Mde. B*** toujours environnée d'un brillant cercle de jeunes gens, heureux de la voir, de l'entendre, et de lui prodiguer leurs hommages. Si elle montait à cheval, l'amoureuse jeunesse se rendait autour d'elle, pressant de la voix et de l'éperon ses ardens coursiers. Si elle allait au spectacle, elle y était portée par les flots de ses adorateurs. Tous les lieux qu'elle embellissait de sa présence devenaient le rendez-vous de tout ce que la ville avait de jeunes gens aimables. Les femmes lui pardonnaient sa supériorité, parce qu'elle n'y attachait aucun prix, et qu'elle se conduisait, avec son sexe, de manière à faire disparaître l'humiliante inégalité que tous les hommes apercevaient. Je la trouvai beaucoup moins *disinvolte* avec un grand sénateur de Virginie, bel homme et instruit, qu'elle ne l'était avec les autres. L'arrivée de ce prétendant alarma d'abord les anciens concurrens ; mais l'amour-propre est si ingénieux, lors même qu'on n'aime pas, que chacun des amans pensa n'être pas

moins bien dans son estime, et ne devoir pas tant s'alarmer de la présence d'un nouveau-venu. Mde. B** semblait d'ailleurs d'un prix assez élevé, pour qu'on supportât la rivalité avec résignation.

Les amans se traitaient avec beaucoup d'égards ; il y avait même dans leur commerce tant d'aménité, que ceux qui n'auraient pas connu l'estime que devait inspirer l'objet de leur culte, auraient cru que tous ces adorateurs s'entendaient pour jouer une coquette. Il arrivait parfois que l'un d'eux se permettait une plaisanterie ; mais elle était si oblique et si légère, qu'on ne pouvait se méprendre sur l'intention de son auteur.

Jamais je n'ai vu ce manége de coquetterie employé avec tant d'art et de succès par les Européennes ; point d'œillades, point de serremens de mains, pas même un sourire plus expressif, pas un geste indicatif de la moindre préférence. Comment donc s'y prenait cette femme extraordinaire pour faire le bonheur de tous ses amans, sans en favoriser un seul ? Dans le cercle le plus nombreux comme dans l'intimité, elle était belle et bonne pour tous, sans exception. Tout son secret consistait à épancher sur tout ce qui l'environnait

charme d'une âme aimante, d'un cœur le sensible, d'un esprit délicat et orné. Supposez qu'elle n'a plus sa taille élégante, ses tresses blondes, ses beaux yeux bleus, sa bouche faite pour n'annoncer que les bienfaits de la divinité, la forme céleste de sa figure, ce sera encore une femme adorable par son esprit et sa bonté; qu'elle n'ait plus les charmes de son esprit, l'attrait irrésistible de sa vive sensibilité, vous direz : Voilà Pandore exerçant l'empire de l'amour avant d'avoir reçu la vie.

Avec quelle éloquence elle parlait contre l'esclavage des noirs ! c'était en s'attendrissant sur leur sort, en peignant avec une énergique vérité les malheurs réciproques de la servitude, qu'elle amollissait les cœurs des maîtres, et les fesait rougir (1).

Les leçons de Français que je lui donnais furent généreusement payées par ses dissertations sur la langue anglaise : elle en con-

(1) Le vainqueur de *Burgoine*, le général Gates et le colonel Carter, tous deux Virginiens, ont brisé les fers de leurs esclaves; le citoyen Danemours, ex-consul français, dans le Maryland, donna aussi la liberté aux siens.

naissait parfaitement le mécanisme et le génie. Je lus, d'après son invitation, les lettres de *Junius*, dont le mérite littéraire survivra long tems à l'intérêt national qui leur acquit tant de célébrité.

Milton était du nombre des écrivains Anglais que M^de^ B... lisait avec le plus de plaisir, et quand nous raisonnions sur la probabilité de cette union intime des âmes, elle s'empressait de citer les vers suivans du paradis perdu.

.... we enjoy
In eminence, and obstacle find none,
Of membrane, joint, or limb, exclusive bars;
Easier than air with air, if spirits embrace,
Total they mix, etc. ....

« Notre jouissance est complette; elle est immédiate, libres comme nous le sommes de ces obstacles charnels qui s'interposent entre les âmes. Quand les esprits s'enlacent, l'union est parfaite et plus rapide que celle de l'air avec l'air ».

Ma belle dame, lui disais-je, si cette citation prouve quelque chose, c'est seulement pour l'autre monde, vers lequel on vous verrait, avec désespoir, diriger vos pas; mais

dans celui-ci ? — Oh dans celui ci, ce n'est pas facile ; cela est plus lent, et comme le dit l'ange, à Adam :

Your bodies may at last turn all to spirit,
Improv'd by tract of time, and wing'd ascend,
Ethereal as we, etc. . . . , ...

« Vos corps peuvent à la longue devenir des essences spirituelles et prendre comme nous leur vol vers le ciel ».

Mr. Am.. improuvait souvent avec humeur les idées de sa belle cousine ; mais connaissant sa sensibilité, il n'était censeur que pendant son absence. De mon côté, je défendais de mon mieux les systèmes de mon écolière, non pas à cause d'eux, mais parce qu'elle les avait adoptés. Quoique l'amour platonique ne soit que le sophisme de la pudeur ; que je sentisse tout aussi bien que Mr. Am.. combien il était difficile d'en soutenir la théorie générale, Mde. B.. avait tant de délicatesse, une constitution si sublimée, que je croyais à une seule exception. Admettons-la, répliquait mon adversaire ; prouve-t-elle que ma cousine trouvera encore un homme hors de la règle générale, une âme sans sexe qui brûlera pour elle comme un

séraphin? et si elle ne rencontre point ce phénix, qu'en peut-il résulter? car encore une fois je vous soutiens que c'est une femme. Cette assertion me rappelait le propos du célèbre Condé, et je disais : Il n'y a point de femme divine pour un cousin qui vit dans l'intimité de celle que tout le monde adore.

Mde. B.. a fini comme toutes les veuves jeunes et aimables. L'heureux sénateur la possède aujourd'hui.

J'aurais bien desiré que les circonstances ne m'eussent empéché de réaliser un projet arrêté avant de nous séparer de cette aimable famille. Nous devions aller passer l'hiver de 92 chez Mr. Am.. qui vit sur les bords de la rivière *James.*

Aux plaisirs que me promettait cette société, Mr. Am.. y ajoutait celui de parties de chasse qu'il aimait avec une passion partagée par tous les cultivateurs aisés du Maryland et de la Virginie.

CHAPITRE XLVI.

Il y a peu de cultivateurs qui n'aient trois ou quatre chiens courans ; d'autres ont de petites meutes : on ne trouverait pas un canton dans le Maryland où il ne fût possible de réunir assez de chiens pour courir un renard.

Les parties de chasse sont très-fréquentes en automne et pendant l'hiver, quand la terre, dans cette dernière saison, n'est pas couverte de plusieurs pieds de neige.

On ne s'occupe point comme en Europe des vivres pour les chasseurs : ceux de l'Amérique comptent sur l'assaisonnement de la fatigue, et savent qu'en quelque lieu que les conduise l'animal, la vîtesse de leurs chevaux les aura bientôt portés près d'une taverne.

Il serait difficile de dire qui de la chasse ou de l'orgie offre le plus d'attraits. Quand on me proposait de forcer un renard, on n'oubliait pas un bon dîner, le bon Porter et l'excellent rhum qu'on trouverait après la chasse. Les Américains aiment à perdre leur gravité dans un cabaret. Il semble que la timidité et la réserve nationales ne puissent être vaincues que par les liqueurs.

Un cercle de buveurs dans les États-unis n'est pas aussi bruyant qu'en France : chacun parle à son tour. Quand l'un d'eux chante, il n'est accompagné ni interrompu ; et si ces tranquilles biberons ne bougeaient pas de table, il serait difficile d'apercevoir leur intempérance.

Parmi les parties de plaisir qui réunissent un grand nombre de cultivateurs dans la belle saison, je n'oublierai pas celle où les deux sexes et tous les âges se trouvent rassemblés. Les familles d'un canton conviennent de se réunir dans un bois du voisinage : le site est bon, s'il s'y trouve une source dont les eaux limpides et fraîches reçoivent le punch, la bierre, le rhum et le vin. Les vieillards, les femmes, les jeunes gens, les enfans partent à cheval, dans des voitures, dans des chariots, et se rendent gaiement au rendez-vous.

Celui qui donne la fête a emprunté des chevaux pour voiturer les vivres, les liqueurs, la vaisselle, les instrumens de cuisine, et les planches qui doivent former les tables et les siéges.

Ce lieu désert se trouve peuplé en un instant. Les chevaux paissent librement autour de la salle du festin, dont les sommets touf-

fus de beaux arbres forment le plafond.

On voit des noirs, non loin de-là, qui creusent une fosse: d'autres abattent des arbres pour la remplir, et bientôt le feu en torrens va s'élever de cette fournaise: quand elle ne contiendra plus que des charbons ardens, on placera dessus une moitié de bœuf, un veau, des cochons de lait, fixés ensemble à l'aide du tronc d'un jeune chêne qui sert de broche.

Les femmes vont alternativement au brâsier pour faire arroser les viandes, puis reviennent à la source et y rangent les bouteilles. Les jeunes personnes pressent les citrons dans des grands *bowls* de porcelaine. Les jeunes gens aident les négrillons à placer les assiettes sur de longues tables formées de planches que soutiennent des piquets.

Les vieillards se groupent sur le gazon, et leurs petits enfans folâtrent autour d'eux. Les matrones se distribuent sur tous les points où les jeunes personnes sont occupées, et les encouragent au travail.

Quand tout est préparé pour le dîner, les femmes prennent la droite, les hommes la gauche. Les personnes âgées des deux sexes se trouvent en face.

Les enfans, sous la garde de leurs bonnes,

ont pour table et pour siéges la pelouse. On mange par-tout de bon appétit et avec gaieté. Les hommes, sous l'œil de leurs épouses, épiés par leurs enfans, sortent de table sans ivresse.

Les noirs se ressentent de la fête; la graisse des viandes vernit leurs joues d'ébène, et quelques verres de rhum font étinceler leurs yeux.

Les amans se retrouvent après le repas et vont dans les bois s'entretenir de leurs amours. La mère voit partir sa fille sans alarmes ; une voisine délaissée et jalouse ne la fait point remarquer. Quand les bonnes mœurs n'auraient que l'avantage de conserver à la jeunesse la douce liberté dont elle jouit dans les Etats-unis, ne seraient-elles pas assez précieuses? Tout concourt, en Amérique, à conserver leur pureté. Les femmes allaitent, et sont, presque sans interruption, nourrisses et enceintes. L'opinion, toute puissante par-tout, flétrit chez les Américains l'adultère, et les jurés traitent avec quelque partialité celui qui défendit les mœurs en corrigeant un adultère.

Une femme de *New-York* communiqua à son mari les preuves écrites des poursuites

réitérées d'un amant. Le mari se rend à la bourse, armé d'une canne, et bâtonne le galant devant un public nombreux. Comme il est défendu de se faire justice soi-même, le battu cita son ennemi devant les tribunaux. La cause est portée devant un jury. Le mari produit les preuves de séduction. L'amant fait attester par toute la ville qu'on l'a rudement étrillé en plein jour. On condamna le distributeur de coups de canne à *six sous de dommages et intérêts envers la partie plaignante*. De pareils jugemens n'encouragent pas l'intrigue; et quelques-uns de ce genre, rendus par des tribunaux français, suffiraient pour gâter une infinité de pièces de notre théâtre.

Quand le moment de se séparer est arrivé, on voit les mères entourées de jeunes personnes, qui les aident à envelopper les enfans d'amples shales, pour les garantir du serein. Les jeunes gens tiennent les chevaux, mettent les vieillards en selle ou en voiture. Quand ces devoirs sont remplis, la jeunesse des deux sexes s'élance sur ses coursiers et rejoint avec vélocité les chefs de famille qui l'ont précédée.

CHAPITRE XLVII.

On connaît encore dans les campagnes une autre partie de plaisir plus rare, parce qu'elle demande plus d'apprêts. La fête se donne sur les bords d'une rivière, et s'appelle *Fish-feast* (1).

On a envoyé la veille des travailleurs qui coupent des branches d'arbres, et font avec elles un vaste berceau. Ordinairement cette salle de verdure est très-rapprochée de la maison d'un particulier qui prête sa cuisine pour les fritures; mais toujours elle se trouve sur les bords de la rivière.

Les seuls enfans à la mamelle se trouvent à cette fête, parce que leurs mères, étant nourrices, ne peuvent se dispenser de les prendre avec elles. Pas une ne voudrait confier la garde de ces êtres précieux à des mercenaires; toutes portent leurs enfans à cheval. Celles qui sont forcées de faire des voyages de longs cours ne donnent point leur fardeau à des esclaves; il est placé sur la cuisse droite et appuyé contre le bras gauche.

(1) Fête poissonneuse.

L'Amphitrion fait apporter des viandes froides, de la pâtisserie, et la porcelaine, ainsi que l'argenterie, sont étalées sur des tables couvertes de très-beau linge. Dès qu'un convive arrive, on lui présente du punch froid dans un large *bowl* de porcelaine. Cette coupe, qui contient souvent trois ou quatre bouteilles, circule dans le cercle, et est pressée par toutes les lèvres. Peu de Français s'accommodent de cette antique façon de boire; et en Amérique, où presque tous les hommes mâchent du tabac, elle est excessivement malpropre. Un amant, près de sa maîtresse, peut remercier le ciel de ce que ses parens boivent, comme le fesaient les patriarches; pour moi, quand j'étais altéré, et que des lèvres, encore teintes du jus de la plante noire, se baignaient dans la liqueur qui devait ensuite m'être présentée, je maudissais bien cordialement cette communauté de vase.

Dans les villes, chacun a son verre pour la bierre et le vin; mais le *Tody* (1) et le punch se boivent dans le même *bovvl.*

---

(1) Boisson faite avec de l'eau-de-vie, du sucre, de l'eau tiède, dans laquelle on met une ou deux reinettes rôties, et un peu de muscade.

Quand toute la compagnie est rendue, des barques, montées par des domestiques, gagnent le large, et les filets sont lancés à l'eau. Le bord de la rivière retentit de nombreux applaudissemens, si les pêcheurs font voir quelque belle pièce. Les poissons sont présentés aux spectateurs, qui les envoyent à la poêle ou à leur élément. Les dames intercèdent pour les jolis; mais les gourmands de l'Amérique, beaucoup moins galans que ceux d'Europe, ne lâcheraient pas un bon morceau pour les plus beaux yeux du monde.

Les maris restent à table long-tems après que les femmes se sont retirées; et cet usage est établi aux champs comme à la ville. Il est rare qu'il ne se trouve pas dans la société quelque plaisant que la chaleur des liqueurs ne mette en verve. En Amérique, cette espèce d'honneur a un masque qui contraste excessivement avec la gaieté ou la disposition mordante de leur esprit: ils ont un extérieur très-grave et une apparente bonhomie, qui ajoutent au sel de leurs plaisanteries et de leurs satires.

CHAPITRE XLVIII.

Je me rappelle que, dînant à *Bath*, en compagnie très-nombreuse, et assez échauffée par de fréquens *toasts*, chacun parlait avec prétention de ce qu'il avait fait pour embellir ou étendre sa propriété, de ses projets futurs, de ses espérances politiques, de son train de maison, etc., quand un homme d'un certain âge, qui n'avait pas encore dit un mot, proposa à la compagnie, d'un air presque niais, de lui raconter l'histoire du *sifflet*, écrite par le docteur *Franklin*. Au nom vénéré du docteur, les convives se calment et applaudissent à la proposition.

LE SIFFLET.

J'avais à peine sept ans, qu'un beau jour de dimanche, un ami de mon père me donna plusieurs pièces de cuivre. Que faire de ce trésor? Allons chez un marchand de joujoux; comme je m'y rendais, je vois un petit garçon qui exerçait ses poumons avec un sifflet. Le son de l'instrument me plut si fort, que

j'offris à l'enfant tout mon argent pour son sifflet. Il accepte le marché, et me voilà sifflant de toutes mes forces, en retournant à la maison, et ne cessant pas quand je fus chez mon père.

Le bruit désagréable que je fesais rassembla ma famille, qui désira savoir combien j'avais donné pour ce sifflet : quand on le sut, les quolibets pleuvèrent sur moi, et on me dit que je l'avais payé quatre fois plus qu'il ne valait. Ces plaisanteries furent poussées si loin, que je pleurai de dépit, et je me dis alors : ce maudit sifflet m'attire plus de désagrémens qu'il ne m'a fait de plaisir.

Cette réflexion se grava tellement dans ma mémoire, que chaque fois que je marchandais quelque bagatelle, je me répétais : *garde toi de trop donner pour un sifflet !*

Parvenu à l'âge de raison, j'observai les hommes, et je crois que j'en ai rencontré, mais beaucoup, qui *ont trop donné pour un sifflet.*

Quand je rencontrais un ambitieux, sacrifiant son repos, son existence, sa vertu, et souvent ses amis à ses projets, je me disais : *cet homme donne trop pour un sifflet.*

Si je voyais un démagogue, se lançant sans

cesse dans les tempêtes civiles, négligeant ses affaires, et se réduisant à la mendicité pour ne vouloir s'occuper que de celles du public : *Ah!* disais-je, *en vérité, il donne trop pour un sifflet.*

Quand on me parlait d'un avare, qui renonçait à toutes les jouissances honnêtes de la vie, à l'estime de ses concitoyens, aux plaisirs d'une bienveillante amitié, et le tout, pour avoir un peu plus d'argent : *Pauvre homme!* disais-je, *il donne beaucoup trop pour un sifflet.*

Si je rencontrais un de ces hommes qui se livrent exclusivement aux plaisirs sensuels, leur sacrifiant sa fortune et tous les moyens qui servent au perfectionnement de l'espèce humaine, je m'écriais : *Homme égaré, vous ne retirerez de tous vos efforts que beaucoup de peine et point de plaisir! vous donnez trop pour un sifflet.*

Me racontait-on la mélancolique histoire d'un malheureux que la passion du luxe avait conduit à l'hôpital, ou dans une prison : *Hélas!* disais-je, *il a donné trop, beaucoup trop pour un sifflet.*

Quand je voyais une femme belle et douce comme un ange, mariée à un animal ombra-

geux et brutal : *Quelle pitié,* m'écriais-je, *qu'elle ait tant donné pour un sifflet !*

Chacun reçut son paquet avec un sang-froid et une apparente impassibilité admirables. Les Américains sont d'excellens plançons pour la diplomatie. Le silence des passions violentes, une habituelle taciturnité, et leur inertie morale, font qu'ils règlent le jeu de leurs muscles avec autant de despotisme qu'un caporal prussien dirige les mouvemens d'un peloton.

CHAPITRE XLIX.

Les Virginiennes, en sortant de table, se retirent, l'hiver, dans la chambre destinée à leurs enfans. Pendant l'été, elles consacrent quelques heures au repos.

Une jeune esclave attend sa maîtresse dans une pièce éclairée par un demi-jour, qu'elle a eu soin de rafraîchir, et que parfument les roses, le chèvre-feuille, le sassafras en fleurs, etc. La belle dormeuse, après avoir desserré les cordons qui pressent son corsage, et enlevé son fichu de gaze, se place sur une chaise longue; là, mollement étendue, elle donne chaque pied à l'africaine, qui le déchausse et le frotte légèrement de ses mains fraîches et charnues.

Quoique la jeune frotteuse n'ait pas l'art de varier ses mouvemens, de les accélérer ou de les rendre plus lents, selon que les sensations qu'elle excite sont plus ou moins irritantes, sa friction cause cependant de douces et voluptueuses titillations qui accélèrent le sommeil.

CHAPITRE

CHAPITRE L.

Les dames du Maryland, comme celles de la Virginie, connaissent cette manière de se faire bercer, et s'en servent.

Les goûts et les mœurs sont assez semblables dans les deux pays. Si quelque nouvel acquéreur vient habiter un canton du Maryland, il est d'abord visité par tous ses voisins. Le lendemain, ou le surlendemain au plus tard, il voit arriver des noirs, les uns portant des jambons, de la viande fraîche; les autres, du beurre, des œufs, de la crême, etc. Ses voisins lui ont dit une bonne fois qu'il pouvait emprunter domestiques, chevaux, voitures, et tout ce dont il aura besoin.

Lors de sa première récolte, on l'aide s'il manque de bras; et s'il acquiert l'estime des habitans de son canton, il les trouve disposés en tout tems à le servir de tous leurs moyens.

Ces soins hospitaliers ne sont point une exception dont j'ai recueilli les avantages quand j'habitais la campagne dans le canton d'*Elk-ridge*: on les trouve par-tout. Il n'y a pas d'établissement qui n'ait son *Caleb*

Dorsey (1), et des hommes qui lui ressemblent.

J'avoue que quand je vis cette procession diriger sa marche vers ma maison, je crus qu'il était d'usage de régaler un nouveau-venu du spectacle d'une foire.

Tous ces présens se rendent ; cependant l'empressement que je mis à renvoyer jambon pour jambon, volaille pour volaille, etc., sembla précipité, et mes voisins, qui disaient tout ce qu'ils pensaient, m'accusèrent d'orgueil.

On ne comptait, dans un canton où vivait une vingtaine de familles, qu'un seul mauvais sujet : il avait des noirs si mal famés, qu'on ne les recevait sur aucune habitation ; et en voici la raison. Leur maître, en ne les nourrissant pas, leur avait rendu le vol nécessaire. Ces malheureux auraient volontiers donné la préférence au monstre qui les affamait ; mais quand ils le fesaient, le brigand les mettait en lambeaux. S'il leur arrivait

(1) M. Caleb Dorsey est un planteur du Maryland, dont l'hospitalité et la probité forment un proverbe : son épouse a des vertus qui lui méritent la vénération de toutes les personnes qui la connaissent.

de voler un voisin, ils trouvaient en leur maître un témoin qui éloignait le soupçon, et un complaisant qui se prêtait à tout le manége nécessaire pour rendre les perquisitions vaines.

On disait que deux autres voisins se permettaient d'introduire leurs bestiaux dans les prés des autres ; mais les preuves n'étaient pas assez nombreuses pour attester le fait ; et la négligence des domestiques à relever *les fences*, pouvait être la cause du délit qu'on leur reprochait.

Dans le Maryland, comme ailleurs, on vit bien avec tout le monde, en évitant d'avoir des discussions d'intérêt, et en n'exigeant pas que les débiteurs soient très-ponctuels. Les Américains n'aiment point la gêne. Quand on leur prête de l'argent, ils entendent bien qu'on leur prête encore tout le tems qu'ils jugeront nécessaire pour le rendre. Comme cette condition tacite est connue, les créanciers ne maudissent point les débiteurs, et peu de personnes s'exposent au supplice de l'impatience.

Madame *Trokmorthon*, chez laquelle nous vivions, se trouva fort mal d'avoir oublié tout cela. Bonne et confiante comme le sont

presque toutes les femmes, elle n'avait écouté que les inspirations de la bienveillance, et après avoir eu beaucoup de pensionnaires, avec la perspective de gagner une assez jolie somme pendant la saison, elle eut besoin du secours de son mari pour régler ses affaires.

CHAPITRE LI.

Un autre événement beaucoup plus grave vint nous attrister : ce fut la mort d'une jenne personne très-aimable, que les médecins, dans l'impuissance de leur art, avaient envoyée aux eaux, comme cela se pratique par-tout.

Son lit de mort fut entouré de sa mère, de ses sœurs et de ses frères. La douleur de ses parens était sans doute plus poignante que celle qu'éprouvaient ses amis ; mais cette différence ne s'apercevait pas sur la phisionomie. Le caractère de l'affliction, chez les Américains, ressemble parfaitement à celui de la mélancolie. Vous entendez rarement ces cris qui déchirent l'âme des spectateurs. On voit peu de ces mouvemens convulsifs qui partagent l'intérêt entre le mort et les infortunés qui lui survivent

Quelques soupirs sourds et rares, un peu plus de négligence dans la posture de celui qui regrette un père, une amante, sont, en général, les symptômes du désespoir. Un mouchoir constamment à la main indique

que quelques pleurs ont coulé, et est une marque évidente de douleur : les Américains ne l'employant que comme serviette (1), pendant le jour, on ne peut douter du motif qui le tient hors de la poche, quand ils ne sont plus à table.

Les parens de la jeune personne ne voulurent point la faire enterrer à *Bath*. Propriétaires d'une plantation où reposaient les cendres de leur famille, ils désirèrent que les restes de la défunte fussent déposés dans le cimetière champêtre.

Chaque habitation a le sien. On choisit, soit au milieu des champs, soit dans une prairie, un local qu'on entoure de palissades. L'enceinte est ombragée par des saules pleureurs et des cyprès. Des tables de pierre ou de marbre indiquent le nombre, l'âge, le sexe des personnes qui reposent dans ce lieu de paix.

Les branches flexibles, longues et pendantes du saule-pleureur peignent l'état de ceux qui survivent. Cet arbre semble être chargé

---

(1) Aux champs comme à la ville, l'élégant et l'homme simple se mouchent presque toujours avec leurs doigts.

de tous les regrets de la famille, et se courber sympathiquement vers la cendre du mort qu'il arrose de ses larmes.

Si le saule pleureur ne porte dans l'âme que des idées de deuil, s'il perpétue l'image de la scène mélancolique du dernier adieu, la verdure éternelle du cyprès présente des consolations, en offrant celle de l'immortalité. Je voudrais qu'on suspendît à ses branches cette inscription latine :

Quid mihi mors nocuit? Virtus post fata virescit.

Les personnes riches font faire des cercueils de bois d'acajou, souvent ornés de plaques d'argent, sur lesquelles on grave des passages de l'écriture. Avant de porter le corps en terre, les amis ou ceux qui le désirent ouvrent sa demeure, et regardent, pour la dernière fois, l'objet de leur amour ou de leur curiosité; j'en ai vu donner un baiser au corps. Ce dernier adieu amène souvent des scènes dignes du pinceau de *Shakespear*.

Des yeux sombres fixent le cadavre; des lèvres décolorées et convulsives s'appliquent sur ses joues glacées, et les spectateurs, dans une morne attitude, attendent avec ef-

froi le signal que va donner le ministre de la religion, d'arracher à l'amitié ces restes précieux.

Des domestiques s'avancent avec timidité et enlèvent la bière ; ils marchent à la tête de deux files que forment séparément les hommes et les femmes, et dirigent lentement le silencieux cortège. On dépose le cercueil sur le bord de la fosse, environnée des assistans.

Le prêtre commence un discours analogue à la cérémonie, et dès qu'il a fini, on se retire sans ordre. Si l'enterrement se fait dans une ville, chacun retourne à sa maison ; si c'est à la campagne, les invités dînent chez les parens du mort.

On se met à table avec le douloureux souvenir de la cérémonie du matin. Les tableaux déchirans, que la sensibilité donna, ne sont point effacés, et, quoique la vanité de ceux qui survivent étale sur la table une abondance, une recherche, un luxe égaux à ceux d'un banquet nuptial, les convives semblent ne pouvoir être distraits de leurs noires idées.

Les femmes mangent peu, et ont bientôt abandonné la table ; mais les hommes restent. Le vin coule avec abondance, et chasse bien-

tôt les tristes souvenirs. Les figures se dérident en s'enflammant ; la gaieté remplace la mélancolie, et plus d'un individu, vivement affecté avant l'enterrement, se lève de table en chancelant.

Un amateur de bonne chère et de bon vin ne manque pas plus un enterrement qu'une noce, parce que tous deux finissent de même. J'ai connu des hommes qui parlaient de funérailles, comme un gourmand d'Europe parle d'un pique-nique.

Avant de se mettre en train de boire, on cite un ou deux passages de l'écriture, qui défendent de trop s'affliger. J'ai presque toujours entendu cette formule de résignation : *Dieu me le donna, Dieu me l'enlève, que sa sainte volonté soit faite!* Quelque érudit fait ensuite un petit commentaire sur la résignation qui convient à un chrétien, une petite censure de la douleur immodérée des payens, et ensuite les bouteilles circulent.

Le corps de la demoiselle dont j'ai parlé fut transporté sur des brancards, et escorté par ses parens.

CHAPITRE LII.

On ne prend plus les eaux en octobre, et beaucoup de personnes partent dans les premiers jours de septembre. Comme de nouveaux plaisirs, des jouissances plus affectives doivent remplacer celles dont on se sépare, les apprêts du départ sont aussi gais que ceux du voyage.

Une tendre mère va rejoindre ses fils qui viennent passer les vacances dans le sein de leur famille. Les plaisirs de *Bath* ne peuvent plus distraire un époux, qui sent partout l'absence d'une femme adorée. Le planteur, le fermier, le négociant sont rappelés chez eux par la récolte et les affaires. La conversation des hommes est consacrée à ces objets d'intérêt.

Des lettres annoncent que la moisson des grains a été abondante, que le tabac est beau, que les épis de maïs sont élevés et bien garnis. On parle de la valeur des comestibles, et chacun voit avec plaisir les chiffres se multiplier sur ses tablettes. La fécondité des négresses est la seule affligeante.

Les maîtres ont calculé qu'il en coûte plus pour élever un nègre que de l'acheter quand il est assez fort pour le travail.

Qu'avez-vous donc, voisin ? quelque gelée blanche a-t-elle attaqué votre tabac ?—Non ; mais deux maudites négresses viennent d'accoucher. Ces créatures-là pullulent (1) comme des truies.—C'est le diable ! je ne sais pas ce qui nous arrivera en Virginie, où la population noire surpasse la blanche, et s'accroît avec beaucoup plus de rapidité.

Tels sont les sentimens que la naissance d'un enfant inspire à un propriétaire d'esclaves. Si sa jument, sa vache, sa truie ont mis bas, ses yeux contemplent avec plaisir l'être qui vient d'augmenter le nombre des animaux ; ses lèvres sont agitées par la joie ; la mère peut approcher, elle sera la bien venue ; mais toi, malheureuse Africaine, cache le fruit de ton amour, fuis les sombres regards de ton tyran.

Nous trouvâmes une famille française qui habitait Baltimore, avec laquelle nous nous

---

(1) *Breed:* ce mot ne s'emploie qu'en parlant des animaux.

en retournâmes. Il faut avoir vécu loin de sa patrie, pour sentir combien la rencontre de compatriotes est agréable.

Il semble, en les abordant, qu'on touche la terre natale : leur accent, la langue, rappellent tant de souvenirs enchanteurs, tant d'habitudes attachantes, qu'on ne peut converser avec eux sans la plus vive émotion. Quand, à toutes ces sensations, communes aux habitans de tous les pays, la gloire nationale vient ajouter l'éclat de sa grandeur, l'enthousiasme qu'elle excite, la rencontre est un de ces heureux événemens qui remplissent l'âme de toutes les jouissances du sentiment.

Il faut se trouver hors de sa patrie pour apprécier tout ce que le titre de citoyen français a d'illustre. Envoyez celui qui en fait peu de cas sur une terre étrangère, bientôt l'admiration de ses habitans l'aura fait rougir de son stupide dédain.

Nous quittâmes la bonne Mde. *Trokmorton* avec un vif regret : c'est une grande et belle femme. L'éclat de ses yeux noirs est tempéré par une douce et riante physionomie, dont la sérénité n'est jamais altérée. Ses traits, que les passions violentes n'ont point

contractés, ont l'aplomb du calme. Elle est bonne épouse, bonne mère, et n'inspire nulle crainte à ses nègres.

Nous primes la route d'*Hagarstovvn*, petite ville du Maryland, située sur une colline élevée qui commande la vallée de *Conegocheague*. Du sommet de cette élévation, la vue s'étend sur un pays très-bien cultivé à droite et à gauche, mais elle est bornée à l'Est et à l'Ouest, par des montagnes élevées.

CHAPITRE LIII.

La ville d'*Hagarstown* est régulièrement bâtie ; ses rues sont larges et alignées. Ses habitans sont presque tous meuniers ou marchands, et font très-bien leurs affaires, soit avec les villes maritimes où les meuniers portent de la farine, soit avec les habitans de l'Ouest, que les marchands pourvoyent de denrées coloniales et d'objets manufacturés en Europe.

A quelque distance de la ville, je trouvai quatre pièces de canon de fer que leur poids et le tems avaient enfoncées dans la terre. Elles me rappelèrent ces vaines et cruelles dévastations du lord *Cornwalis*, dont l'armée ne sut que saccager les plantations, désoler de paisibles campagnards, et qui se rendit assiégé dans *York-town*, dès que la seconde parallèle fut achevée.

Les environs de cette ville sont pittoresques comme le sont tous les sites des pays de montagnes : la terre y est féconde et reçoit au printems le tribut que lui payent les montagnes environnantes, chargées des dépouilles de la végétation. Après le déjeû-

ner, nous gravîmes la chaîne que nous avions si péniblement franchie en nous rendant à *Bath*. Les bois dont elle est couverte, et le voisinage d'un autre route conduisant au même point, avaient fait négliger celle que nous suivions; c'était plutôt une trace qu'un chemin. Pour reconnaître ce qu'on appelait la grande route, des chemins qui la croisaient, on avait, à chaque embranchement, marqué de trois entaillures les arbres qui l'indiquaient, et de deux, les arbres qui fesaient connaître les voies de traverse. On ne connaît pas d'autre manière de guider les voyageurs dans les déserts de l'Ouest.

Parvenus au sommet de la montagne, nous découvrîmes le beau bassin dans lequel est situé le hameau de *Midletown* dont j'ai parlé. On voyait encore la chaîne principale qui se perdait vers le Nord-Est, et on remarquait les diverses nuances qui colorent de grandes masses, quand leur prolongement s'étend au-delà du point où la vue peut atteindre.

On pouvait de cette élévation distinguer les limites qui séparent le Maryland de la Virginie et de la Pensylvanie. Cet État est borné au Midi et à l'Occident par la Vir-

ginie, au Nord par la Pensylvanie, à l'Est par l'État de Delaware et l'Océan. Le Maryland est divisé en dix-neuf comtés, formant une superficie de 14,000 milles anglais : onze sont sur la rive occidentale de la baye *Chesapeak*, et huit sur la rive orientale. La division occidentale a une population de 147,646 personnes libres, et de 64,445 esclaves. La division orientale contient 69,048 personnes libres, et 38,591 esclaves. La baye de *Chesapeak* est encaissée dans le territoire de cet État. L'ouverture de cette baye est de 12 milles anglais, et sa longueur de 270 : sa largeur est de 7 à 18 milles. Les rivières du Maryland qui l'alimentent, sont la *Pokomoke*, la *Nanticoke*, la *Choptank*, la *Chester*, l'*Elk*, la *Susquehannah*, la *Patapsco*, la *Saverne*, la *Patuxent* et le *Potowmak*.

Nous suivimes, depuis *Midletown*, la route que nous avions parcourue en nous rendant à *Bath*. Arrivés à 4 milles de Baltimore, le voisinage de l'établissement d'un autre Hellicot (1) nous détermina à nous écarter un peu pour le voir.

---

(1) Voyez page 7.

Le

Le moulin de ce Quaker est dans une gorge très-étroite, formée par deux montagnes élevées et à pic. Celle dont la rivière baigne la base, est hérissée de petits arbres clair-semés et de masses de rochers qui menacent ruine. L'autre montagne est absolument nue, et ne présente que le roc; c'est à celle-ci que sont adossés le magasin et la maison. Rarement le soleil échauffe les bords de la rivière. Si le voyageur fixe ses regards sur les objets qui sont à son niveau, il ne rencontre que des images sombres, qu'un ensemble qui porte le cachet de l'exil; mais si, voulant mesurer de l'œil les murs grisâtres de sa prison, ses yeux s'élèvent au-dessus des toits, il voit suspendues dans les airs des prairies aussi variées par leur forme que par leur étendue; l'industrieux propriétaire en a fait d'artificielles sur des plateaux qui semblaient inabordables et condamnés à la stérilité.

Cette victoire de l'industrie sur la nature est digne d'éloge; si elle n'est que d'ostentation dans un pays où la terre n'a pas assez d'habitans, c'est toujours un bon exemple donné aux hommes, pour l'époque où les États-unis auront une surabondante population.

Comme ce moulin ressemble, à quelques additions près, de peu d'importance, à ceux dont j'ai donné la description, je n'en parlerai point.

Nous arrivâmes à Baltimore, le quatrième jour de notre départ de *Bath.*

CHAPITRE LIV.

BALTIMORE est située sur la rive septentrionale de la *Patapsco*, au fond de la baye de *Chesapeak*; elle contient 28,000 habitans. Les opinions religieuses divisent cette population en Calvinistes allemands, Luthériens, Anglicans, Presbytériens, Catholiques romains, Méthodistes, Quakers, Nicolistes, Anabaptistes, Nouveaux-Jérusalémites et Universalistes. Le plan de cette ville est irrégulier, parce que vers la baye est un bassin autour duquel on a bâti, et que, vers le Nord, des élévations qu'on ne mettrait de niveau qu'avec beaucoup de travail, ne permettent pas qu'on suive aucun alignement.

Quelques rues principales ont des débouchés; telles sont Market-Street et Gay-Street. Les autres aboutissent au bassin et aux élévations qui bordent la partie septentrionale de la ville.

Les quais sont construits avec des troncs d'arbres. La mer, en se retirant, découvre une vase d'où s'élèvent des vapeurs infectes: il en est de même à Philadelphie.

Point d'édifices publics ou particuliers qui s'élèvent au-dessus du médiocre. Toutes les maisons sont en briques et bâties sur le plan anglais ; c'est-à-dire, que leurs façades sont étroites, qu'elles sont peu élevées, et qu'elles ont beaucoup de profondeur.

Les environs de Baltimore seront agréables quand ils seront peuplés. La nature a diversifié les sites ; et il y en a un qui mérite d'être distingué. Du sommet du monticule où est située la maison du colonel Howard, vous voyez en face la baye de *Chesapeak*, sous la forme d'un triangle dont les côtés se perdent dans l'espace. A vos pieds est la ville ; à droite la *Patapsco* suit les sinuosités d'une montagne sur laquelle quelques plantations offrent l'agréable contraste de la nature sauvage et de la nature embellie par l'art. A gauche, un pays coupé et bien cultivé se développe jusqu'aux forêts antiques qui bornent l'horison. Quelque beau que soit ce point de vue, il est bien inférieur à celui que présente la côte d'Ingouville.

Baltimore est la ville des États-unis qui a le plus ressenti les bienfaits de la liberté. Pendant la révolution, c'était une misérable bourgade, composée de quelques chétives

maisons en bois; aujourd'hui, c'est la cinquième ville des États-unis par son étendue, et la quatrième par son commerce. Ses habitans font beaucoup d'affaires avec les villes anséatiques, la Hollande, l'Angleterre et nos colonies. Ils exportent beaucoup de tabac et de fer. Une seule maison armait pour l'Inde, en 1791.

Pendant le séjour que je fis en cette ville, je me liai avec quelques anciens officiers américains et un agent diplomatique de la France, envoyé secrètement auprès du général Washington : tous l'avaient observé dans sa carrière politique et militaire, avec l'intérêt du devoir. Ces observateurs m'ont parlé du héros du nouveau monde, avec une franchise qui m'alarma d'abord, car j'avais des préjugés; mais il y avait dans leurs récits une telle exactitude historique, un ensemble si parfait, qu'il fallut céder à l'évidence.

George Washington, né dans le comté de *Fairfax* en Virginie, était major pendant la guerre du Canada. Il montra un grand sang-froid dans la déroute de Bradock, général anglais, qui fit la faute de s'enfoncer dans un passage étroit où les Fran-

çais et les Indiens l'attaquèrent. C'est le seul trait qui l'honore avant d'avoir été appelé au commandement en chef des armées américaines. Il a cinq pieds, huit à neuf pouces; sa physionomie n'a pas de caractère; ses yeux bleus sont sans vie; son nez long tombe sur la lèvre supérieure; sa bouche est médiocre et ses lèvres sont fines; il se tient assez bien; ses mouvemens sont libres, sans grâces et sans nerf; il parle peu, écoute sans intérêt et presque sans attention; il est marié et n'a point d'enfans. La nature lui a refusé ce principe de vie qui perpétue les êtres, les rend passionnés, généreux et aimans. On ne cite de lui aucun de ces traits qui partent de l'ame, que les historiens des hommes célèbres se gardent bien d'omettre. Il était dans sa jeunesse aussi grave, aussi compassé qu'il l'est à présent; c'était un de ces petits Catons de collége, un de ces enfans machines sans vivacité, sans expansion, qui se meuvent, parlent, agissent avec la régularité d'un horloge. Il hait ses ennemis froidement, mais sa haine est éternelle.

Le général Lee, son antagoniste, aussi bouillant que Washington est glacé, aussi franc que Washington est dissimulé, tomba

dans les filets de son ennemi, qu'il appelait *the old woman* (la vieille femme).

Le circonspect Virginien ne voulut point d'abord paraître sur la scène militaire. Puisqu'après avoir accepté le commandement de l'armée, il ouvrit son ame à un ami intime, je vais mettre sous les yeux du lecteur les motifs qui le retinrent dans l'inaction, et ceux qui le déterminèrent à accepter la commission de général en chef. C'est lui-même qui parle (1) : « .... On ne peut » trouver une situation plus désagréable » pour une ame ingénue que celle d'être » perpétuellement obligé d'agir contre nos » vrais sentimens ; tel est cependant mon » partage. Quand mon cœur est déchiré par » mille craintes, je suis obligé de porter » sur ma physionomie le calme et la séré- » nité de la confiance, et je n'ai pas près » de moi un ami auquel je puisse découvrir » mon ame. Dites-moi donc, Lund, vous » le dépositaire de mes plus secrettes pen- » sées, vous dont je connais la candeur,

(1) Lettre du général Washington à M. Lund Washington, datée de New-York, le 12 juin 1776.

» dites-moi, pensez-vous que je sois plus
» sujet à la peur que les autres? Je ne veux
» pas vous le dissimuler; en ce moment,
» je sens que je suis un lâche. Mais prenez
» garde! grâces à Dieu, je ne sais pas crain-
» dre un danger personnel. Je ne crains pas
» de mourir; eh! pourquoi redouterais-je
» la mort? Je crains de mourir avec infamie
» et déshonneur; et si c'est cette mort que
» je redoute, il faut vous dire encore que
» je crains plus de vivre comme Lucifer,
» c'est-à-dire, après ma chute. Lund, arrive
» qui pourra, je ne survivrai ni à mon
» malheur, ni à mon déshonneur. Le ciel
» sait que j'aime mon pays, et que je me
» suis jeté dans cette périlleuse entreprise,
» d'après les plus purs motifs; mais nous
» avons été trop loin : nous avons ambitionné
» des objets que nous ne pouvons atteindre.
» Il est impossible que nous réussissions; et
» en vérité je ne puis pas dire que j'en sois
» fâché, car je suis loin d'être certain que
» nous le méritions....

» Inaccoutumé aux arts et à la finesse
» avec lesquels les hommes cauteleux arri-
» vent à leur but, je repoussais mes crain-
» tes, quand, dans le premier congrès, je

« crus apercevoir l'adoption prochaine de » mesures que je ne pouvais approuver ; cependant quand on parla de lever une armée continentale, mes craintes revinrent » avec une double énergie ; alors je vis, pour » la première fois, que nos vues allaient au-delà du point que nous osions avouer. La » proposition fut acceptée à l'unanimité ; » et j'en fus réellement étonné. Je connaissais beaucoup d'hommes qui votèrent » pour la formation de l'armée, quoiqu'ils » fussent autant ennemis de l'indépendance » de l'Amérique que moi.....

» Nous fumes cependant unanimes sur un » point ; c'est que comme les hommes devaient être principalement levés dans la » Nouvelle-Angleterre, les États du Sud feraient une grande faute, de laisser aux » États du Nord une force aussi grande, » sous leur seule direction. Je n'ai pas besoin de vous dire que ce fut par cette seule » considération que j'acceptai, à mon grand » regret, le commandement de cette armée ».....

Que ces lettres soient désavouées ou reconnues, il importe fort peu, si la conduite du général est conforme aux sentimens qu'el-

les renferment ! Cette coïncidence d'actions et de pensées a dû me suffire pour croire qu'elles sont de Washington. Ici les officiers américains viennent ajouter leur témoignage à celui des pièces écrites, et toute l'armée sait bien que le général en chef soignait particulièrement sa correspondance avec les chefs de l'union. Tout l'état-major et les officiers n'ignorent pas qu'il s'occupait beaucoup de ses relations politiques et très-peu de ses devoirs militaires ; enfin l'Europe et l'Amérique ont la preuve que Washington a paru sur la scène du monde, avec ce caractère de timidité qu'il peint si bien dans sa lettre à Lund Washington. Ses campagnes sont des retraites qu'un pays couvert de bois rendait faciles. S'il attaque, c'est quand le mépris que lui portaient ses ennemis, les exposait tellement qu'il ne fallait que se présenter pour vaincre : c'est ainsi qu'il eut un demi-succès à *German-town*, et qu'il en eut un complet en attaquant les Anglais ivres, à *Trenton* (1).

---

(1) *Gordon*, auteur d'une Histoire de la Révolution d'Amérique, assure qu'avant cette affaire de poste, le général Washington montra son inquiétude, par une plai-

S'il ne sut pas prendre la route qui conduit à l'immortalité, il ne se trompa point sur celle qui mène à la fortune. Il faut avouer, pour justifier son choix, que l'infériorité de ses troupes, le défaut d'ensemble dans les mesures du gouvernement présentaient peu de chances avantageuses à un général qui n'est pas doué de cette puissance morale qui fait de soldats timides des guerriers valeureux, qui maîtrise les événemens et enchaîne la fortune inconstante au char d'un grand homme.

Le géneral américain, ayant bien calculé sa force, s'est concentré dans le cercle de ses moyens. S'il ne fait rien de grand, il a au moins le bon esprit de ne pas entreprendre ce qu'il ne peut exécuter; et la qualité qui distingue éminemment Washington, c'est de s'être bien apprécié. On a demandé s'il était franchement attaché à la révolution. Ses égards pour les anglais prisonniers, alors que ses compatriotes étaient trai-

---

santerie très-ignoble, sur le genre de mort que les Anglais lui réservaient: « Je ne croyais pas, disait le héros » du Nouveau Monde, en se caressant le cou, qu'il dût » être entouré d'une corde ».

tés le plus cruellement, ont provoqué cette question. Il est constant cependant qu'il n'a jamais trahi la cause de l'Amérique, quoiqu'il improuvât son indépendance. Voici ce qu'il écrivait à son épouse, le 24 Juin 1776: « Nous devons finir par nous entendre et être » amis (1) car nous ne pouvons vivre (2) sans » eux, et ils ne veulent pas vivre sans nous. » Un observateur serait fort embarrassé de » dire pourquoi nous ne pouvons nous ar- » ranger aujourd'hui, et quand nous nous fa- » tiguerons de la rage qui nous pousse à nous » couper la gorge. D'après ces considéra- » tions, qui doivent frapper les commissai- » res anglais et les nôtres, je ne comprends » pas comment la négociation pourrait » éprouver quelque difficulté. Vous, qui con- » naissez mon cœur, savez combien je » désire la paix; mais je suis préparé à tous » les événemens, un seul excepté; j'entends » une paix déshonorante: je lui préférerais » l'horrible commerce que je fais et le rôle que » je joue comme instrument de notre sû-

---

(1) Il parle des Américains et des Anglais.

(2) Le dernier traité de commerce avec l'Angleterre est une preuve que Washington n'a pas changé d'opinion.

» reté politique, du bonheur des Anglais et
» des Américains. Il est cruel de ne pouvoir
» éviter la dénomination de rebelle. J'aime
» mon roi, vous le savez. Que nous som-
» mes à plaindre d'être regardés comme des
» traîtres envers un si bon roi! Mais je ne
» suis pas sans espérances que lui-même un
» jour m'appréciera; s'il ne le fait pas, la
» postérité sera plus juste. Je me console de
» la rigueur présente, en pensant qu'une
» infinité de loyaux et braves gens l'ont souf-
» ferte avant moi: les barons d'Angleterre
» étaient dans ma position, quand ils com-
» battaient pour obtenir la grande charte.
» Je ne puis cependant que former des vœux;
» mon devoir est de combattre pour la liberté
» de mon pays; et quelles que soient les
» difficultés et les désagrémens que j'é-
» prouve, je n'oserai jamais abandonner la
» cause que j'ai embrassée ».

Dans une autre lettre à *John Parke Custis*, il disait: « vos réflexions sur l'indépendance,
» sont très-judicieuses, et dignes d'un profond
» examen; cependant je pressens qu'elle sera
» adoptée sous peu. Mon entière confiance en
» vous me permet de vous avouer que la dé-
» claration d'indépendance est diamétrale-

» ment contraire à mon vœu ; car je n'ai
» pas perdu l'espérance d'une honorable
» réconciliation ; et tant que je l'aurai, l'in-
» térêt et mes inclinations me font proférer
» ce dernier résultat à tout autre. Les af-
» faires d'ici-bas vont drôlement ; pour ob-
» tenir ce que vous désirez le plus, vous
» êtes souvent obligé d'employer les moyens
» que vous approuvez le moins ».

Il est évident que Washington ne négligea rien pour se ménager des moyens de réconciliation avec le gouvernement Britannique. Si, comme général, il se battait, comme individu il prodiguait ses bons offices aux officiers anglais. Il était plutôt le général du parti de l'opposition, que celui d'un peuple que la nature et la justice appellent à l'indépendance.

Un major américain, qui fut prisonnier, m'a dit qu'étant enfermé à New-York, avec beaucoup d'autres officiers, dans une raffinerie ouverte à tous les vents pendant un hiver extrêmement rigoureux, il ne put obtenir ni bois, ni lits, ni couvertures pour lui et ses compagnons d'infortune. On ne donnait aux prisonniers que du biscuit, de la viande salée et corrompue. L'insulte et les mauvais

traitemens leur étaient prodigués. Pendant une maladie épidémique qui les décima, ils ne reçurent des secours que de la pitié courageuse de quelques citoyens qui s'exposaient, par ces actes d'humanité, à se voir rangés dans la classe des suspects.

Instruits que les prisonniers anglais étaient traités avec les égards qu'on doit au malheur, ils écrivirent au général Washington une lettre dans laquelle ils lui peignaient toute l'horreur de leur captivité, en lui demandant d'user de représailles. Le général ne répondit point, et ne fit aucune démarche pour améliorer leur sort.

Lorsque la France prit une part ostensible à la cause des Américains, le général Washington montra moins d'intérêt et d'égards pour les Anglais. Le succès de la guerre, devenant de jour en jour plus certain, les ménagemens étaient inutiles et pouvaient être dangereux, en éveillant le soupçon chez l'agent diplomatique français qu'on avait placé auprès du général. Le lord Cornwalis fut traité assez durement dans sa capitulation d'*York-town*.

Washington, accoutumé depuis le commencement de la guerre à se laisser entraî-

ner par le cours des choses, quoiqu'il eût la volonté de le remonter, quoiqu'il improuvât, comme nous l'avons vu, la marche du parti républicain, sembla se résigner, et comme le chien de la fable, il voulut partager avec ceux qu'il considérait comme les spoliateurs du roi d'Angleterre. Il savait bien que, dans le déplacement de l'autorité, il faut être bien mal-adroit pour ne pas s'en approprier au moins quelque portion; et comme il n'avait rien négligé pour acquérir une grande influence politique, il y ajouta celle d'un général sur son armée. Dès le 22 juillet 1776, il fait sentir, dans sa lettre à Lund Washington, quel prix il attache à tous ces avantages.

«.... Comme vous devez bientôt quitter
» la ville, vous (1) le verrez, et cela m'é-
» vitera la peine de lui écrire. Mes amis doi-
» vent être assez indulgens, pour me dis-
» penser de tout ce qui tient au cérémonial.
» Ce qu'on peut exiger de moi, c'est de ré-
» pondre à des lettres d'un grand intérêt.
» Vous savez combien ma position est diffi-
» cile : quoiqu'on imagine qu'elle ne peut

(1) Son beau-frère *Bat Dandrige*.

exciter

» exciter l'envie, cependant j'y suis exposé.
» La crainte que j'inspire devrait se porter
» vers un objet diamétralement opposé. Il
» y a des personnes qui entretiennent per-
» pétuellement le soupçon contre l'armée et
» son général. Mon cœur me dit que je n'ai
« point de mauvais desseins ; et si j'ai vrai-
» ment l'influence et l'empire qu'on me sup-
» pose, je veux, pour l'amour de ceux qui
» me croyent si puissant, et pour moi, con-
» tinuer de l'être. Mille considérations me
» font un devoir d'employer tous les moyens
» possibles pour empêcher que personne au-
» tre que moi exerce quelque influence sur
» l'armée : n'oubliez pas de répandre cette
» idée en Virginie, et sur-tout faites beaucoup
» pour m'acquérir une grande popularité ;
» elle est nécessaire à l'intérêt de mes amis et
» de mes concitoyens (1). Communiquez cette
» lettre à Bat Dandrige ; et comme vous et
» lui m'entendez à demi-mot, je suis certain
» que vous ferez tout ce que je desire ».

Mais pendant que ses partisans disposaient le peuple à voir dans Washington le premier

(1) Il ne désigne par ce mot que les Virginiens.

citoyen des États-unis, le patriote par excellence, le héros du nouveau monde, de son côté le général en chef mûrissait un projet dont le succès l'élevait au plus haut rang que puisse atteindre un particulier dans une république naissante, où l'égalité politique est d'autant plus chère qu'elle intéresse l'amour-propre de tous, et présente à l'ambition les honneurs et la fortune.

Washington était dans son camp quand il reçut le traité de paix qui couronnait les généreux efforts des républicains, et remplissait tous les cœurs d'allégresse : lui seul est insensible à cette glorieuse issue d'une guerre longue et cruelle ; quand tout le peuple verse des larmes de joie, il est accablé de douleur ; sa vue ne franchit pas les limites du camp ; il ne peut voir la paix ramenant l'industrie qui va féconder le nouveau monde, et verser ses trésors sur ses concitoyens ; il ne veut voir que le licenciement de l'armée. Cette prochaine dispersion d'hommes qu'il aime avec passion (lui qui n'aima jamais) lui fait verser des larmes. Ce désespoir féconde une grande idée. Les officiers sont convoqués ; d'abord il les entretient de la douleur profonde qu'il ressent de leur

séparation ; puis on voit sortir de la poche du général un mémoire et des lunettes. A la vue de ces lunettes, dont le général *se servait pour la première fois*, ses amis sont consternés. Ces lunettes rappellent les travaux militaires du héros ; mais, ô douleur ! elles sont le sinistre présage d'une vieillesse prématurée ! le général va bientôt succomber, victime de son dévouement pour la République ! Avec quel respect ne doit-on pas recevoir ce qu'il va communiquer ? Ce sont peut-être ses adieux à l'armée ; c'est peut-être son testament politique.... C'était la constitution de la confrairie aristocratique dite des Cincinnati, dont Washington fut élu président. Voyons comment en cette qualité il justifia cet attentat à l'égalité politique.

« (1) Nous, délégués des Cincinnati, après ,, les plus mûres délibérations et la discus- ,, sion la plus approfondie des principes et ,, des objets de notre société, avons jugé à ,, propos de recommander que l'institution

---

(1) Lettre circulaire adressée aux sociétés de l'Ordre de *Cincinnatus*, par l'assemblée générale, convoquée à Philadelphie le 3 mai 1784, signée Washington, en sa qualité de président.

„ ci-incluse de la société des Cincinnati,
„ telle qu'elle a été retouchée et modifiée à
„ leur première assemblée, soit adoptée par
„ la société de votre État.

„ Afin que notre conduite, en cette occa-
„ sion, soit connue et approuvée de tout l'u-
„ nivers, afin de ne point encourir le repro-
„ che d'obstination d'une part, ou de légèreté
„ d'une autre, et afin que vous vous déter-
„ miniez plus volontiers à effectuer ce que
„ nous vous recommandons, nous deman-
„ dons la permission de communiquer les
„ raisons d'après lesquelles nous avons agi.
„ Avant de vous en rendre compte, nous
„ nous croyons obligés, par nos devoirs en-
„ vers vous et envers nos concitoyens, de dé-
„ clarer (et nous prenons le ciel (1) à témoin
„ de la véracité de notre déclaration) que
„ dans toute notre conduite à ce sujet nous
„ avons été dirigés par les principes les plus
„ purs (2).

---

(1) Qu'y a-t-il de commun entre le ciel et des factieux qui veulent détruire l'égalité dans une république naissante ? Le ciel, indigné de leurs attentats, les voit avec horreur ; et voilà ce dont il peut témoigner.

(2) Quelle pureté que celle qui nous fait violer les

,, Quoique nous soyons intérieurement ,, persuadés de la rectitude (1) de nos inten- ,, tions en établissant une confrairie et en ,, nous y unissant ; et malgré la conviction ,, intime où nous sommes qu'on trouvera ,, dans votre conduite, tant passée que fu- ,, ture, la preuve évidente que vous n'avez ,, été déterminés par aucuns autres motifs ,, que ceux de l'amitié, du patriotisme et de ,, la bienveillance (2) : néanmoins, comme ,, nos vues, à certains égards, ont été mal ,, senties (3) ; comme l'acte de notre associa- ,, tion a été nécessairement rédigé à la hâte, ,, à une époque aussi extraordinaire qu'elle ,, sera mémorable dans les annales du genre ,, humain, *où agités par une foule de sen-*

---

principes fondamentaux de la société, qui nous fait élever sur les débris de l'ordre social un monument d'oppression !

(1) La farce des lunettes, plus heureuse d'ailleurs que celle jouée à Rome par Antoine et César, fait apprécier les intentions du fondateur.

(2) Il faut avouer que tous ceux qui n'étaient pas les complices des créateurs de l'Ordre ont pu penser qu'on s'était occupé de quelque chose de plus que du patriotisme, de l'amitié et de la bienveillance.

(3) Burke les a très-bien senties, et très-énergiquement développées.

„ *sations différentes*, *nous n'avions point la*
„ *liberté d'esprit nécessaire* (1) pour prêter
„ une attention minutieuse à toutes les cir-
„ constances qui avaient rapport à notre
„ union sociale, ou, pour rédiger nos idées
„ dans une forme aussi correcte qu'on au-
„ rait pu le désirer, *comme l'institution*
„ *primitive*, *aux yeux de plusieurs person-*
„ *nes respectables*, *a paru comprendre des*
„ *objets que l'on juge incompatibles avec*
„ *le génie et l'esprit de la confédération*;
„ et comme, dans tous les cas, il pourrait
„ se faire que notre but ne fût pas rempli,
„ et *produisît des suites que nous n'avons*
„ *pas prévues* (2) : En conséquence, pour dé-
„ truire toutes sortes de jalousies, pour éloi-
„ ner toute cause d'inquiétude, pour dési-
„ gner d'une manière distincte le terrain

(1) J'aurais pensé que dans ce désordre sentimental on devait peu s'occuper des petits intérêts de la froide vanité. Tout surprend, car tout est hors de l'ordre dans l'institution de cette noblesse.

(2) Ayant à opter entre l'ignorance et le crime, ils préfèrent s'accuser de cécité; mais vous, le plus pénétrant des hommes, vous, *madré Washington*, pouviez-vous être aussi imprévoyant que vous le dites?

,, sur lequel nous voulons nous fixer, et
,, pour donner une nouvelle preuve que les
,, anciens officiers de l'armée américaine
,, ont le droit d'être comptés parmi les ci-
,, toyens les plus fidèles, nous avons arrêté
,, qu'il serait fait à notre institution les ré-
,, formes et modifications importantes que
,, voici :

» La succession héréditaire sera abolie;
,, toute interposition dans les affaires politi-
,, ques cessera d'avoir lieu, et les fonds seront
,, placés sous la connaissance immédiate des
,, différentes législatures, qui seront aussi
,, *requises d'octroyer des chartes* (1), pour
,, donner d'autant plus d'efficacité au projet
,, que nous avons de secourir l'humanité.

» En exposant nos raisons pour le change-
,, ment du premier article, nous devons
,, vous demander la permission de rappeler
,, à votre souvenir et à votre attention, la

---

(1) Comme le congrès ne voulait point donner d'existence légale à la confrairie, ses membres essayaient de l'obtenir des États particuliers; s'ils eussent réussi, c'en était fait de l'unité de la république américaine, et Washington eut été le chef des anti-fédéralistes, comme il fut celui du parti contraire.

„ cause primitive qui nous a engagés à nous „ former en une société d'amis (1).

» Ayant été constamment unis par les liens „ de la plus étroite amitié, dans les différentes révolutions d'une guerre qu'une „ infinité de circonstances rendent remarquables et vraiment extraordinaires; après „ avoir eu le bonheur de remplir l'objet pour „ lequel nous avons pris les armes; à l'époque du triomphe et de la séparation, parvenus enfin à la dernière scène de notre „ drame militaire, *dont le dénouement était „ à la fois un sujet d'allégresse et d'affliction pour nos cœurs*(2)—D'allégresse, parce

---

(1) Il est assez plaisant que ces délégués fussent les seuls qui se rappelassent la cause primitive de l'institution qu'ils défendent. N'est-ce pas plutôt une manière adroite de faire circuler, dans la confrairie, un nouveau mot d'ordre? Des sensations, si vives qu'elles avaient *ôté à l'esprit la liberté nécessaire*, *etc.*, seraient déjà effacées! Une orgie sentimentale, un délire, excités par les lunettes du général, si-tôt oubliés!..... Que de mensonges pour sauver les créateurs de la société *du reproche d'obstination d'une part, et de légèreté de l'autre!*

(2) Il me semble que l'institution d'une aristocratie est *un dénouement* fort inattendu dans un *drame militaire*, dont l'objet était la liberté du peuple, et l'égalité politique.

„ que nous voyions notre patrie en possession „ de l'indépendance et de la paix. — D'affliction, parce que nous allions nous séparer, „ et *peut-être pour ne nous voir jamais.* „ Dans un moment où tous les cœurs étaient „ pénétrés d'affections plus aisées à concevoir qu'à décrire, où le moindre acte de „ bienveillance et de sensibilité était encore „ tout récent dans notre souvenir (1), il était „ impossible de ne pas désirer la continuation d'une amitié si douce et si nécessaire „ à nos ames attendries, et il était très-naturel „ de souhaiter qu'elle pût être transmise à „ notre postérité jusqu'aux siècles les plus „ reculés (2). Tels étaient, nous le confessons naïvement, et nos sentimens, et nos

---

(1) Et l'amour de la patrie, où était-il donc relégué? Il était dans vos rangs, soldats oubliés des nouveaux ennoblis. Vous étiez vivement affectés; mais c'était de voir votre pays, libre du joug de l'Angleterre, prendre rang parmi les nations. Vous aviez oublié vos camarades, vos rapports accidentels, comme soldats; vous ne vous sentiez plus que dans la masse auguste du peuple américain.

(2) Un ordre, une jurande, une institution, pour transmettre une amitié, la continuation d'une amitié entre dix mille hommes et *leur postérité?* (Mirabeau.)

,, impressions, lorsque nous avons signé
,, l'institution. Nous savons que nos motifs
,, étaient irréprochables; mais plusieurs de
,, nos compatriotes, craignant que ce fût
,, tracer, contre tout droit, une ligne de
,, séparation entre nos descendans et les au-
,, tres citoyens, et bien éloignés nous-mêmes
,, de vouloir créer des distinctions inutiles et
,, désagréables, nous n'hésitons point à faire
,, le sacrifice de tout, à l'exception cependant
,, de notre amitié dont nous ne pouvons
,, nous départir, et des actes de bienveillance
,, qui, suivant notre intention, doivent en
,, être les conséquences (1). C'est avec une
,, intention aussi pure et aussi désintéressée,
,, que nous avons proposé de *faire usage*
,, *de toute notre influence collective*, pour
,, défendre le gouvernement, et confirmer
,, cette union, à l'établissement de laquelle
,, nous avons employé une partie si consi-
,, dérable de notre vie; mais ayant appris de
,, plusieurs parts que l'on estimait nos offres
,, de services par trop officieux et même

(1) Et de la croix qu'ils conservèrent, et des assemblées de l'Ordre, et de l'admission de nouveaux membres, etc.

„ déplacés, et que si l'on ne nous a pas di-
„ rectement accusés d'avoir des desseins
„ dangereux, du moins nous a-t-on repro-
„ ché d'avoir trop entrepris, en nous arro-
„ geant le droit de défendre la liberté de
„ notre patrie : dans ces circonstances nous
„ ne pouvions pas penser à nous opposer à
„ l'opinion générale de nos concitoyens,
„ quelque fondés que nous y fussions, ni
„ causer des désagrémens à ceux dont il
„ était de notre intérêt et de notre devoir
„ de promouvoir le bonheur.

» Passons maintenant au point de vue cha-
» ritable qui fait la base de notre institution.
» En déposant vos fonds entre les mains de
» la législature de votre État, pour qu'elle
» veille à leur juste emploi, vous prouve-
» rez l'intégrité de vos actions et la recti-
» tude de vos principes. Convaincus, en
» conséquence, de l'innocence et de la gé-
» nérosité de vos intentions, nous ne dou-
» tons pas qu'elle ne protège un dessein
» qu'elle ne saurait qu'approuver, *et qu'elle*
» *ne nourrisse et n'encourage* les bonnes
» dispositions où vous êtes d'adopter les
» moyens les plus efficaces, les plus sûrs
» pour secourir les malheureux. *A cet effet*,

» *il y a lieu d'espérer que l'on obtiendra*
» *des chartes, en conséquence des deman-*
» *des qu'on en doit faire.* Il paraît aussi très-
» à-propos que l'on se règle, d'après ces
» chartes, *pour l'admission des membres,*
» puisqu'en agissant ainsi, conformément
» aux sentimens du gouvernement, non-
» seulement nous lui donnerons une nou-
» velle preuve de notre confiance, mais en-
» core de notre disposition à éloigner tout
» motif de mécontentement concernant la
» société.

» Vous aurez sans doute remarqué, mes-
» sieurs, que les seuls objets, dont nous
» désirons conserver le souvenir, ne peu-
» vent déplaire à nos concitoyens, ni être
» inutiles à la postérité : nous avons, en
» conséquence, conservé les devises qui in-
» diquent la manière dont nous devons ren-
» trer dans l'état de citoyens, non comme
» des marques d'une distinction orgueilleuse,
» mais comme des gages de notre amitié, et
» comme des emblêmes, dont la présence nous
» empêchera de nous éloigner du sentier de
» la vertu. Il est même à propos de rap-
» peler ici que ces décorations sont esti-
» ées comme des gages précieux d'amitié,

» et qu'ils sont révérés par ceux de nos alliés » qui les ont mérités en contribuant par » des services personnels à l'établissement de » notre indépendance ; que ces personnes » distinguées, et du premier rang, soit par » leur naissance ou leur réputation, ont eu » l'agrément de leur souverain pour s'en ,, décorer ; et qu'enfin ce monarque illustre ,, regarde cette union fraternelle comme ,, un nouveau lien, propre à fortifier, de ,, plus en plus, l'harmonie et la réciprocité ,, de bons offices qui règnent déjà si heu- ,, reusement entre les deux nations (1).

,, Après avoir ainsi réformé tout ce que ,, l'on a critiqué dans notre institution ori- ,, ginaire, sans rien diminuer cependant ,, de la considération que nous nous flattons

---

(1) Les personnes distinguées, dans les monarchies, doivent paraître ridicules dans une république, où le mérite personnel est le seul qu'on connaisse, parce qu'il n'y a de nobles que ceux de la nature. Que signifie la fantaisie d'un roi, quand des républicains raisonnent? Mais M. le président des Cincinnati voulait-il donc lier les monarchies et leurs préjugés à la république américaine, et rendre les rois de l'Europe garans de sa puissance future?

„ de conserver dans l'esprit du siècle pré-
„ sent, et des générations à venir ; après
„ avoir déféré à la pluralité de nos conci-
„ toyens ; après avoir répondu à toutes les
„ objections que l'on pourrait faire contre
„ notre union comme sociétaires, à sa
„ perpétuité, notre amitié devant durer jus-
„ qu'à notre dernier soupir ; après avoir
„ établi, sur un fondement aussi permanent
„ et aussi solide qu'il puisse l'être, l'article
„ primitif de notre association qui regarde
„ les malheureux, il ne nous reste plus
„ qu'à consolider l'édifice de notre institu-
„ tion sur ces deux bases primitives, l'amitié
„ et la charité, et à invoquer votre libéra-
„ lité, votre patriotisme et votre générosité,
„ ainsi que votre conduite passée, dans tou-
„ tes les occasions qui se sont présentées,
„ et la pureté de vos intentions dans la con-
„ joncture présente, pour la ratification de
„ nos résolutions.

„ Nous attendons également, de la justice
„ et de l'intégrité du public, que les réformes
„ et les modifications que nous venons de
„ faire à notre institution, paraîtront très-
„ satisfesantes, et que la puissance législa-

,, tive passerá bientôt des actes qui mettront ,, le sceau à votre bienveillance (1).

,, Qu'il nous soit encore permis d'ajouter ,, que la culture de l'amitié et de la charité, ,, que nous professons, sera, à ce que nous ,, espérons, un objet assez important pour ,, prévenir toute négligence ou relâchement ,, dans leur exécution.

,, Consoler et secourir ceux de nos infor- ,, tunés compagnons qui connurent la pros- ,, périté, et qui étaient dignes d'un sort ,, plus heureux que celui auquel ils sont ,, condamnés ; sécher les larmes des veuves ,, malheureuses, qui, sans notre charitable ,, institution, se seraient vues réduites, ,, avec leurs enfans, aux horreurs de l'in- ,, digence et du malheur, soutenir les or- ,, phelins des deux sexes, soustraire d'in- ,, nocentes filles au vice, encourager les ,, fils à suivre l'exemple d'un père vertueux : ,, telles sont les œuvres consolantes que ,, nous nous proposons. Le bonheur des ,, malheureux que nous aurons secourus ,, sera le nôtre, et cette idée charmera nos

(1) C'est ce qu'elle s'est bien gardée de faire.

„ douleurs et nos derniers momens. Pour-
„ suivons donc avec chaleur ce que nous
„ avons projeté avec cordialité ; que le ciel
„ et notre conscience ratifient notre con-
„ duite ; fesons, par nos actions, le meil-
„ leur commentaire de nos idées, et laissons
„ pour précepte à la postérité, que la gloire
„ des guerriers ne saurait être complète
„ que lorsqu'ils savent remplir les devoirs
„ de citoyen ».

G. Washington, *Président.*

Ce long plaidoyer fut provoqué par le mécontentement général du peuple, en voyant s'élever, sur les débris de l'aristocratie anglaise, une classe privilégiée, qui promettait à un roi futur de nombreux et puissans complices. Pour rendre hommage à la justice, je dois déclarer que la presqu'unanimité des officiers américains ne vit, dans l'établissement de cet ordre militaire, qu'une réunion de bienfesance, qu'un moyen de conserver entr'eux les souvenirs attachans des périls et de la gloire qu'ils avaient partagés; mais aux yeux de Washington, cette confrairie n'était qu'un moyen de fortune; j'en ai la preuve dans

l'échange

l'échange qu'il s'empressa de faire de la Croix de l'Ordre contre la Présidence des États-unis.

Je reviens à un acte antérieur, un acte qui a fait en Europe la réputation du général; c'est celui de sa démission. Ceux qui pensent que cet abandon fut libre, qu'il faut en faire honneur aux dédains d'un grand homme pour tout ce qui n'est pas avoué par la vertu, ne connaissent ni Washington, ni les dispositions du congrès qui siégeait alors, ni le peuple américain. Le congrès, loin d'honorer cet acte de soumission, poussa le dédain, envers son auteur, au point d'appeler à la présidence un ennemi personnel du général en chef; ce fut le général *Mifling* qui reçut la démission. Voyons ce que Washington ne put dérober à l'œil de l'observateur, le jour où il vit arracher de ses mains le pouvoir militaire. L'agent français, dont j'ai parlé, était à *Anapolis*, où le congrès était assemblé, et fesait partie du nombreux cortège qui accompagna le général à la barre; avant de s'y présenter, il parut extrêmement sombre: il ne parlait à personne, et semblait livré aux tourmens de la plus douloureuse anxiété:

sa poitrine se soulevait fréquemment ; il répondait par des monosyllabes, et sa physionomie était alternativement arrogante et abattue. L'heure fatale de se rendre au congrès étant arrivée, il se composa. Arrivé à la barre, il prononça son discours sans qu'on remarquât d'altération sensible dans son organe et dans ses traits. Le président du congrès lui repondit avec dignité ; mais les amis de Washington pensèrent que *Mifling* avait mis dans son discours et dans son maintien une certaine sécheresse qui marquait trop les dispositions de l'individu. *Si l'observation est juste, il faut en conclure que Mifling remplit les vues du congrès, qui l'avait appelé à la présidence au moment où son ennemi devait faire cesser les alarmes que son ambition avait semées.* Les législateurs américains connaissaient les projets de Washington ; ils savaient quels étaient ses sentimens à leur égard ; je les trouve dans une de ses lettres : « Vous savez, dit-il, dans quelles » circonstances je me trouve ; à peine puis- » je donner une commission de lieutenant; » et, comme j'aime mon indépendance per- » sonnelle, je ne veux rien solliciter. Je

» n'ai aucune obligation au congrès, et je » ne veux pas lui en avoir pour qui que ce » soit; d'ailleurs, je serais mortifié de lui » demander, comme une grace, ce qui m'est » dû comme général en chef. Vous ne pou- » vez vous imaginer combien le refus qu'on » me fait d'une certaine influence a de suites » désagréables; mais comme elles pourraient » être aggravées, si on connaissait ma po- » sition, je dois me taire, et vous invite » au silence sur cet objet ».

L'ex-général annonça qu'il allait s'ensevelir dans la retraite, et conserver les derniers instans de sa vie au repos philosophique. Tous ses admirateurs d'Europe, toutes les dupes qu'il avait faites dans son pays, le crurent; mais à peine était-il à Mont-Vernon (1), qu'il s'occupa de discussions politiques, de nouveaux projets de fortune. La carrière politique fut celle de ses succès; il fit accepter une constitution généralement repoussée, et acquit, en dépit des préventions désagréables qu'il avait inspirées, une vaste puissance qui devait satisfaire son ambition. Il parvint à la présidence, à l'aide

(1) Nom de sa terre.

des mêmes considérations qui l'avaient élevé au généralat. Les États du Sud, craignant de laisser prendre aux États du Nord une trop grande influence, voulurent avoir pour président de l'Union un habitant du Sud. Le lecteur doit se rappeler que Washington fait valoir cette considération dans la lettre où il fait connaître les motifs qui l'avaient déterminé à accepter le commandement de l'armée. Il se prévalut, avec une grande adresse, de cette jalousie, qu'il ne cessa d'entretenir directement, ou par ses créatures. Sa politique domestique, si je puis ainsi m'exprimer, consistait à publier que jamais citoyen ne fut moins avide de places, et que si cependant il avait toujours été pourvu des plus brillans emplois, c'est qu'il avait cédé à la conviction générale que lui seul pouvait les remplir dignement, ou qu'au moins lui seul était l'homme qui heurterait le moins les rivalités. Chaque fois que le tems de sa présidence expirait, ses amis, ses parens répandaient officieusement la fausse nouvelle que Washington voulait se retirer des affaires, et que s'il était réélu, il n'accepterait pas.

Il vient de faire nommer *John Adams*,

parce qu'il a senti combien il est difficile, en ce moment, de gouverner un pays qu'on a agité par des mesures qui compromettent autant l'honneur national que les intérêts du peuple. Si *John Adams*, en défendant le système politique de son patron, touche au port, l'Amérique saura que la main de Washington était à la barre du gouvernail, et il aura tous les honneurs de ce succès. Si, au contraire, le sort de *Phaëton* est réservé au président actuel, il aura tous les torts ; la catastrophe ouvrira une nouvelle voie, et Washington, sans honte, sans crainte d'être accusé de versatilité, pourra revenir au timon des affaires, et les diriger de nouveau.

Un homme qui sait se ménager une retraite honorable, des moyens de recommencer, avec éclat, une carrière en sens contraire de celle qu'il a parcourue, peut être un être sans principes, mais il n'est pas sans talens.

FIN.

TABLE

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

FIN DE LA TABLE.





